

W-FENEC

MAGAZINE

EZ3kiel

ORCHESTRE TOUT PUISSANT MARCEL DUCHAMP
BIPOLAR CLUB - LE CHEMIN DE LA HONTE - PARLOR
SAAR - HUM HUM - HEADCHARGER - GREG EKLUND



0122

EDITO

Sars-CoV-2, Covid-19, virus, variant.

Test antigénique, test PCR, test salivaire, autotest, écouvillon.

Cas contact, asymptomatique, positif, isolement, quarantaine, rétabli.

ARS, OMS, IHU, APHP.

Protocole, gestes barrière, confinement, non essentiel.

Masque, masque chirurgical, masque FFP2.

Première dose, deuxième dose, troisième dose.

Pass sanitaire, pass vaccinal.

Jauge, demi-jauge, jauge proportionnelle.

Assis, debout, couché.

Anticorps, antigène, antipass, antivaxx.

Hydroxychloroquine, ivermectine, artemisia, azithromycine.

Pandémie, vague, pic, cluster, respirateur, réanimation.

Non-vacciné, emmerdé, intubé, décédé.

Vaccin, vaccin à acide nucléique, vaccin à ADN recombinant, vaccin à ARN messenger, vaccinodrome.

Johnson & Johnson, Pfizer/BioNTech, Moderna, AstraZeneca, Spoutnik V, Sinovac, Sinopharm, CanSino, Novovax.

Alpha, Beta, Gamma, Delta, Lambda, Mu, Omicron, Deltacron.

Voilà une petite liste de mots parmi les plus utilisés en 2021, on aurait préféré en entendre d'autres ! Que dire pour 2022 ?

Bonne année, bonne santé ?

On espère forcément un peu plus mais on ne peut pas garantir une année moins merdique que la précédente, ça a foiré l'an dernier.

■ Oli

SOMMAIRE

06 MAOTFA 2021

10 EZ3KIEL

20 NO ONE IS INNOCENT

21 LES SHERIFF

27 PANIC MONSTER

34 DANKO JONES

40 HEADCHARGER

44 PROHOM

51 ORCHESTRE TOUT PUISSANT

MARCEL DUCHAMP

63 HUM HUM

72 KILKIL

78 LOUDBLAST LIVE

88 DERNIER CONCERT

97 LE CHEMIN DE LA HONTE

107 FISHING WITH GUNS

111 GREG EKLUND

122 MARCELLUS REX

128 SILMARILS LIVE

138 DONA CONFUSE

141 BIPOLAR CLUB

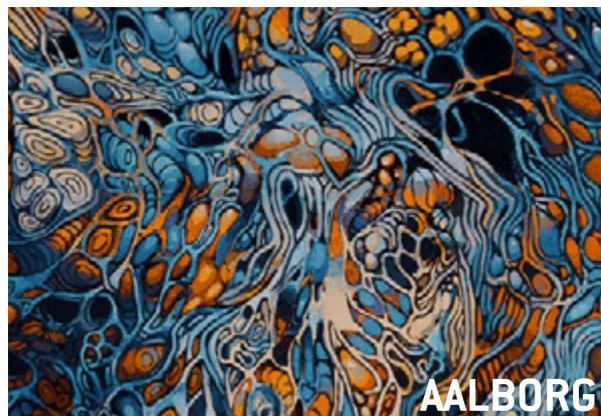
150 INTERVI OU : PARLOR/SAAR

154 HUGUI(GUI) LES BONS TUYAUX

158 DANS L'OMBRE

162 IL Y A 10 ANS

164 FAN ATTIC



AALBORG



ALMA



CHERRY PILLS



FRANÇOIS JONCOUR

Ont participé à la rédaction de ce numéro :
Oli, Ted, Éric, Gui de Champi, Mic, Julien,
Guillaume Circus, JC, Jérôme, Math
Maquette couverture et mag : Oli
Toutes photos (sauf précisions) : DR
Photo couverture : Boby

LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN NOVEMBRE

L'ex-leader de **Turbonegro**, Hank von Hell, est décédé à l'âge de 49 ans. Il avait officié au sein du groupe de 1993 à 2009. RIP.

Après 12 ans de hiatus, **Porcupine Tree** a annoncé son retour aux affaires. Le projet de Steven Wilson sortira son nouvel album Closure / continuation le 24 juin 2022.

KoRn a annoncé la sortie de son futur album pour le 4 février 2022. Un avant-goût de Requiem est ici avec le titre «Start the healing».

3 ex-**Sleepers** rejoints par David ont monté un nouveau projet du nom de **Kyle**. Un premier album est en cours de réalisation et tu peux aider le groupe à l'enregistrer via sa page Okpal.

Lors du festival US Welcome to Rockville, la frontwoman de **Brass Against**, Sophia Urista, s'est laissée aller à uriner sur le visage d'un fan sur scène en pleine interprétation du morceau «Wake up» de Rage Against The Machine.

LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN DECEMBRE

Pour célébrer ce qui aurait été le 76ème printemps de **Lemmy**, la chaîne YouTube de Motörhead a partagé un autre morceau de la série 'The Löst Tapes' : «No class» enregistré à Norwich lors du «Snake bite love» tour en 1998.

Love And Noise Experiment, aka LANE, ne terminera pas l'année et s'arrête après 4 ans d'existence, des poignées de concerts, un maxi et deux albums brillants. Le bref communiqué du groupe se trouve ci-dessous.

Keith Buckey d'**Every Time I Die** a été contraint de se retirer du groupe en pleine tournée, pour soigner des troubles mentaux.

Sleigher, une collaboration entre des membres de Haken, Cradle Of Filth, Inhuman Condition, Protest The Hero et Dream Theater a sorti une vidéo de Noël, basée sur «Seasons In the abyss» de Slayer et des mélodies de Noël. Les paroles ont également été changées

Rage Against The Machine sera à l'affiche de Rock en Seine 2022 le 30 août.

Merci à Mic et désormais Jérôme d'assurer la livraison de news quotidiennes !

QUI A DIT ?

La question de savoir si nous craignons de «décevoir» notre public nous a souvent été adressée avec les années.

- A. Parlor
- B. Headcharger
- C. Le Chemin de la Honte
- D. EZ3kiel

Je suis un immense fan d'ABBA.

- A. Hum Hum
- B. Orchestre Tout Puissant Marcel Duchamp
- C. Panic Monster
- D. Greg Eklund

Nous avons traversé sur le plan personnel et dans l'histoire plus générale du groupe une période assez compliquée...

- A. EZ3kiel
- B. Bipolar Club
- C. Saar
- D. Headcharger

Sortir des titres qu'en numérique a un petit côté inachevé pour moi.

- A. Greg Eklund
- B. Parlor
- C. EZ3kiel
- D. Panic Monster

Pour moi chaque expérience est unique et difficile dans le sens où je m'investis de tout mon cœur dans chacune d'entre elles.

- A. Greg Eklund
- B. Panic Monster
- C. Saar
- D. Hum Hum

Attache-toi les couilles car ce soir elles vont voler devant la puissance de...

- A. Headcharger
- B. Saar
- C. Orchestre Tout Puissant Marcel Duchamp
- D. Manowar

MAOTFA 2021

LES MUSIC AND OTHER TRUCS FENEC AWARDS SONT TOUJOURS LA.
MÊME SI C'ÉTAIT MIEUX AVANT.



TOP 5

Bebly - Le spleen à présent

Gojira - Fortitude

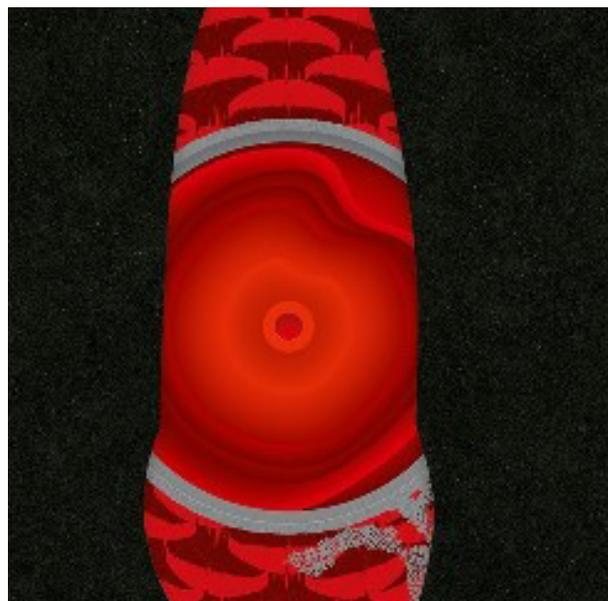
Johnny Mafia - Sentimental

Quicksand - Distant populations

Turnstile - Glow on

On a écouté plein de bons albums en 2021 mais ceux-là sont restés au pied du TOP5 :

- Ad Nauseam** - Imperative imperceptible impulse
- Anneke Van Giersbergen** - The darkest skies are the brightest
- Arabrot** - Norwegian gothic
- Black Ink Stain** - Incidents
- Bobby Ramone** - Rocket to Kingston
- Chabad Religion** - Chabad religion
- Deerhoof** - Actually, you can
- Dying Wish** - Fragments of a bitter memory
- Employed to Serve** - Conquering
- Every Time I Die** - Radical
- Frédéric D.Oberland** - Même soleil
- Gontard** - Akene
- Greg Eklund** - Muffled tears
- Headcharger** - Rise from the ashes
- Joe Bonamassa** - Royal tea
- Joseph D'anvers** - Doppelgänger
- Junon** - The shadows lengthen
- Kimon Kirk** - Altitude
- King Buzzo** - Gift of sacrifice
- Kronstadt** - Quai de l'ouest
- L'envoûtante** - Espoir féroce
- Moanaa** - Embers
- Mogwai** - As the love continues
- New Pagans** - The seed, the vessel, the roots and all
- No One Is Innocent** - Ennemis
- Oi Boys** - Oi boys
- Psykup** - Hello Karma!
- Ship Thieves** - Irruption
- Sobs** - Catflap / Telltale signs
- Talk Show Host** - Mid-century modern
- The Butcher's Rodeo** - Haine
- The Wildhearts** - 21st century love songs
- Voodoo Glow Skulls** - The walking dread
- We Hate You Please Die** - Can't wait to be fine
- Year Of No Light** - Consolamentum





MAOTFA du groupe PAF dans l'actu : **L'Ambulancier**

MAOTFA de l'album qui donne envie de se mettre à la lecture : La mémoire du feu d'**EZ3kiel**

MAOTFA de la polémique que les idiots n'ont pas évitée : **Ultra Vomit** à l'Elysée

MAOTFA de la meilleure résurrection divine : **Junon**

MAOTFA du nom d'album un peu inquiétant quand t'es en bagnole : **Bruit** pour The machine is burning and now everyone know it could happen again

MAOTFA de la meilleure création divine : **Queen(Ares)**

MAOTFA du titre d'album prémonitoire : **Hello Karma!**

MAOTFA du meilleur concert annulé (parmi tant d'autres) : **Gender Roles**

MAOTFA du meilleur titre et c'est aussi un beau clip de l'année : «**Amazonia**» (Gojira pour les deux du fond qui ne suivent pas)

MAOTFA du groupe qui a décidé de ranger les casques en pleine époque des masques : **Daft Punk**

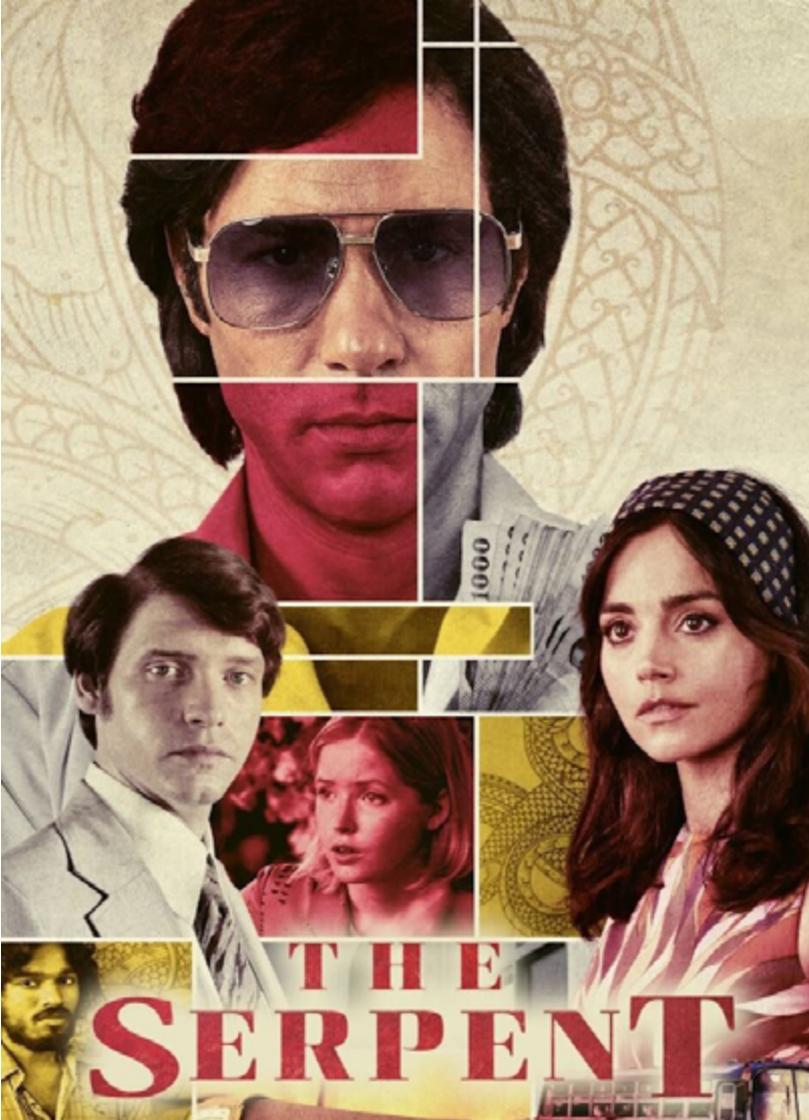
MAOTFA du meilleur mash up : **Bobby Ramone**

MAOTFA du concert de Noël : **Machine Head**

MAOTFA du meilleur concert de Julien mais en fait c'est aussi le seul mais c'était bien quand même : **Ausgang**.

MAOTFA de la meilleure découverte «rock français héritier de qui vous savez» : **Mosi**

MAOTFA du meilleur coup du mercato d'été : **JC Forestier** arraché des griffes de Vecteur



MAOTFA de la reformation qui fait espérer que 2022 soit pas tout pourri : **Porcupine Tree**

MAOTFA du style qui n'a pas fini de nous étonner : le **post métal** (ou post hard core truc) avec Saar, Queen(ares), Year Of No Light, Junon, Moana, Përl, Parlor...

MAOTFA du truc de dingo : imprimer le **Mag #47** (il en reste encore quelques uns)

MAOTFA du truc qu'on devrait préparer mais en fait, on verra bien ce qu'on fait au dernier moment : le **Mag #50** (50 numéros bordel !)

■ team W-Fenec

MAOTFA de la bassiste qu'on savait disparue de la scène musicale et qu'on croyait aussi disparue mais en fait non, elle était partie en week-end : **Rayna Foss**, ex-bassiste de Coal Chamber.

MAOTFA de la meilleure rubrique du W-Fenec Mag : **HuGui(Gui) les bons tuyaux**

MAOTFA de la belle confirmation sportive : le **RC Lens** (victoires face à l'OM, Monaco, Rennes, le LOSC...)

MAOTFA de la meilleure série : **Le Serpent**

MAOTFA du personnage de série qu'on aime bien, va savoir pourquoi : **Fenec Shand**

MAOTFA du meilleur film : **Dune**





EZ3KIEL

EZ3KIEL EST DE RETOUR AVEC UN PROJET AMBITIEUX, SURPRENANT ET CONVAINCANT, COMME PAS MAL DE LOIRE EST PASSÉ SOUS LE PONT WILSON DEPUIS NOTRE DERNIÈRE RENCONTRE, JOHAN ET STÉPHANE RÉPONDENT À NOS QUESTIONS SUR CES NOMBREUSES ÉVOLUTIONS ET CETTE NOUVELLE AVENTURE.

Ez3kiel était en pause depuis la fin de la longue tournée Lux ou vous avez longtemps travaillé sur ce nouvel album ?

Johan Guillon : Non, Ez3kiel n'était pas en pause depuis la fin de la tournée Lux ; il nous a juste fallu plus de temps que prévu pour mener à bien ce nouveau projet de concept album. Tout d'abord nous n'avions jamais écrit de «chanson», c'est à dire de forme musicale avec une intro courte, ce qui est très rare chez nous, répondant à une structure couplet/refrain/pont/couplet/refrain. Habités à la composition de musique instrumentale, ils nous a donc fallu prendre du temps pour appréhender ce nouveau format et en être satisfait. L'exercice de style ne nous était pas familier. En plus, notre bassiste Sylvain Joubert est parti en 2016, l'arrivée de Nicolas Puaux en 2018 (guitariste / chanteur pour Narrow Terence, Terglio, Narco Terror), nous a permis d'avancer sur le projet notamment grâce à ses qualités de «songwriter». Nous avons d'ailleurs déjà collaboré avec Nicolas et son groupe Narrow Terence en 2007 pour notre album Battlefield et la tournée qui s'en était suivi. Par ailleurs, l'ossature de ce nouvel album reposant sur le texte de Caryl Férey, nous avons dû composer beaucoup de morceaux et il nous a fallu prendre du temps ainsi qu'un certain recul pour choisir ceux qui colleraient au final le mieux à l'histoire. Pour la petite histoire, il y a d'abord eu une première mouture rédigée en anglais mais abandonnée au bout de plusieurs mois au profit d'une nouvelle version en français... Enfin, la recherche du couple chanteur / chanteuse de l'album, formé au final par Jessica Martin Maresco (Pili Coït, le Grand Sbam) et Benjamin Nerot (The Healthy Boy), s'est également un peu étirée dans le temps car il s'agissait pour nous de ne pas uniquement «caster» des chanteurs et chanteuses pour interpréter les titres mais bien de trouver des personnalités de chant qui sauraient incarner de façon crédible le couple formé par Diane et Duane dans l'histoire.

Stéphane Babiaud : J'ajoute que s'il s'est effectivement passé sept ans entre nos deux derniers albums, nous n'avons cessé

d'avoir une activité diversifiée et intense par ailleurs. Nous avons en effet travaillé sur beaucoup d'autres projets autour d'Ez3kiel : des mapping pour Yann, notre ancien bassiste et auteur des visuels du groupe sur disque comme sur scène, de la musique pour des courts et longs métrages, un projet littéraire et musical avec Pascal Gréggory, une collaboration avec un ensemble de musique baroque, deux adaptations du Naphtaline Orchestra et, de manière personnelle, le développement d'autres projets musicaux. Tout ça en parallèle du travail sur La mémoire du feu, donc.

Cet album est surprenant, est-ce que c'était un objectif de surprendre l'auditeur ?

J : Je ne crois pas que nous ayons jamais eu comme objectif de «surprendre l'auditeur». Nous nous attelons régulièrement à des projets divers comme l'album de berceuses Naphtaline et son DVD ROM interactif, un concert avec orchestre symphonique, une tournée avec le groupe Hint. Ce que l'on aime, c'est nous surprendre nous-mêmes, rester le moins possible dans notre zone de confort, expérimenter, prendre le temps de chercher. En somme, faire ce qui nous plaît sans jamais vraiment nous soucier de quiconque ni de la façon dont cela retentira.

S : Il ne s'agissait pas de surprendre l'auditeur de manière directe, non. En revanche, nous avons sciemment choisi des axes de travail originaux et inédits pour nous comme la collaboration avec Caryl Férey, notre approche de nouveaux formats d'écriture musicaux, la recherche de nouveaux musiciens. Écrire des chansons, s'approprier une histoire, la mettre en musique, tout ça nous a demandé du temps et un travail que nous n'avions encore jamais réalisé. Et c'est qui nous a naturellement conduits à ce résultat, recelant, c'est bien probable, son lot de surprises, oui.

Contrairement à vos précédents disques, il m'a fallu plusieurs écoutes pour me faire accrocher par les titres, avez-vous peur de décevoir une partie du public ?

S : Il y a toujours une certaine appréhension ou plutôt curiosité à savoir comment un nouvel album va être accueilli, mais aucune peur de décevoir, en revanche. Nous ressentons juste la nécessité de continuer à faire ce qui nous anime depuis longtemps, en étant honnêtes, ambitieux et réalistes. Nous nous orientons là encore vers quelque chose de nouveau mais, comme à chaque opus, finalement. Et cet album, parce qu'à la croisée des mots et de la musique, nous aura demandé un travail soutenu mais tellement enthousiasmant après près de 30 ans de carrière. Nous aurons pris des risques mais avant tout réalisé les choses qui nous semblaient importantes.

J : La question de savoir si nous craignons de «décevoir» notre public nous a souvent été adressée avec les années : dès 1998, quand nous avons sorti notre premier EP *Equalize it* alors qu'on était en formation trio, on nous a mis en garde, arguant que la musique instrumentale ne marcherait jamais. Même chose quand nous avons

intégré pour la première fois des images sur scène ou lorsqu'en 2005 nous avons décidé de sortir l'album *Naphtaline* et son DVD Rom interactif. Alors non, nous n'avons jamais eu peur de décevoir ou de désintéresser une partie de notre public ; d'ailleurs, intégrer ce questionnement à notre démarche artistique ne serait certainement pas un moteur sain, il me semble. En réalité, c'est assez simple : on fait ce que l'on aime sans se soucier à l'avance de savoir ce que les gens pourront en penser.

Comment est venue l'idée de ce «livre-album» ?

J : La nouvelle, au format livre, est arrivée après l'écriture de l'histoire contée dans l'album.

S : Oui, après avoir effectué le travail sur les chansons et les textes parlés de l'album, Caryl nous a dit qu'il avait en tête un contexte plus large, une histoire plus globale encore que celle narrée dans le disque et qu'élargir le champ de ce que



nous avons déjà en partie raconté dans les morceaux pouvait finalement donner lieu à une nouvelle. Il a alors pris quelques semaines pour coucher tout cela sur papier et l'idée du «livre-album» s'est naturellement imposée. On a trouvé ça excitant de continuer notre collaboration avec lui en créant ce petit recueil.

Les textes, assez littéraires, sont signés Caryl Ferey, je n'ai lu que Mapuche de ce romancier mais je sais combien il aime les détails et s'intéresse à l'histoire comme à la politique, a-t-il dû faire des concessions pour travailler avec vous ?

J : Caryl n'est pas du genre à faire de concessions. Par contre il a été ouvert à toutes nos propositions de changement, légères souvent, et de corrections de texte. Parfois une tournure de phrase a pu être transformée, des morceaux de texte modifiés ou même supprimés, afin de s'adapter aux voix et aux structures des titres.

S : La collaboration avec Caryl a été très simple, très harmonieuse. Nous avons eu des échanges réguliers pour sculpter le texte, trouver les mots qui iraient le mieux avec la musique, qui auraient la meilleure musicalité. Enlever, rajouter, modifier. Caryl a été extrêmement généreux et souple sur la manière, le fond et la forme. Une collaboration de rêve.

Et dans ce processus créatif, est-ce que l'auteur peut faire changer la musique ?

S : Caryl a très bien saisi notre processus de création musical, il a vu de quoi chaque morceau était parti, la place qu'il avait dans l'histoire. Il n'a pas ressenti le besoin de nous demander de changer les choses. En revanche, nous avons de notre côté parfois eu besoin de lui demander d'alimenter en mots certaines parties quand nous en avions besoin. Il a toujours été bienveillant sur notre capacité à manier ses textes selon nos besoins et la collaboration s'est ainsi faite dans la confiance et le respect mutuel.

J : Caryl est vraiment quelqu'un d'ouvert qui ne s'arc-boute pas. Au fil du temps, avec la découverte des voix qui allaient incarner

ses textes et des évolutions d'humeur des morceaux, il lui est arrivé de nous proposer quelques changements dans les mots. En revanche, il n'est pas du tout intervenu dans la musique et nous a fait entièrement confiance.

Certains textes sont surimposés à la musique comme s'ils pouvaient exister l'un sans l'autre, la composition a-t-elle été aussi «séparée» ?

S : Nous avons justement essayé d'avoir une balance équitable entre mots et musique. Parfois les uns se sont appuyés sur l'autre - et vice-versa - mais nous n'avons jamais vraiment ressenti d'enfermement dans la composition c'est à dire que les mots nous aient imposé quoi que ce soit ni que la couleur de notre musique n'ait à faire évoluer la nature, le sens du texte, au-delà de petites modifications de langage, je veux dire. Caryl et nous avons dès le départ une vision partagée de ce concept-album et c'est ce qui a permis ce principe, vertueux il me semble, de vases communicants entre les mots et les notes.

D'autres textes sont vraiment chantés, comment s'est déroulé le travail ? La musique s'est appuyée sur les textes ou sont-ils venus après ?

J : Globalement, la musique a été composée en fonction des mots de Caryl. Le texte a donc généralement guidé la composition et nous a conduits à créer un répertoire neuf. Toutefois, certaines harmonies ou mélodies ont également été «recyclées» d'une banque de morceaux que nous avons constitué au fil des années car elles nous semblaient joliment épouser le texte.

Le travail en studio a occupé une plus grande part que pour les autres albums ou vous aviez pu tout bien préparer avec les pré-prods ?

J : Nous avons la chance depuis l'album Lux de pouvoir enregistrer dans notre local avec les moyens du bord. Romain Pasquier, qui a enregistré La mémoire du feu, possède sa pièce de mix dans notre espace. Il a donc pu suivre au jour le jour la pro-

gression de la création de l'album. De plus, avec notre association KIKA nous sommes désormais producteurs de nos albums ; ils nous est donc plus aisé de prendre davantage de temps en studio. Certaines parties, notamment tout ce qui était synthés, machines, percussions électroniques, ont été enregistrées lors de nos sessions de répétitions. Leurs couleurs et leurs textures ont ainsi orienté les enregistrements des instruments acoustiques qui ont fait l'objet d'une session d'enregistrement plus « officielle ».

S : Le travail en amont avec notre ami ingénieur du son Romain Pasquier a été extrêmement précieux car il nous a aidé à préciser l'idée de ce que nous voulions, tant au niveau du son que de l'intention de jeu. Tout ce qui nous semblait juste et suffisant dès les pré-prods n'a pas eu besoin de passage en studio ; en revanche, tout ce qui nous paraissait perfectible, et les instruments plus acoustiques, notamment, a eu droit à une nouvelle session d'enregistrement. Nous avons aussi volontairement laissé pas mal de choses en suspens pour la dernière étape d'enregistrement session studio, afin de laisser un peu de place à l'inattendu et la surprise.

Les mots ont beaucoup d'importance, vous avez dû limiter vos idées musicales et les variations rythmiques sur les passages avec des textes ? Je pense à «Rouge sang» notamment où les parties instrumentales sont très riches après un «Les bras des torrents» dominé par le chant.

J : Nous ne pensons pas avoir limité nos idées musicales mais il paraît néanmoins évident que nous voulions mettre en avant les textes en français afin que ceux-ci soient lisibles et clairs, en s'attardant sur des harmonies plus poussées qu'à l'accoutumée et, finalement, plutôt neuves dans la discographie d'Ez3kiel. Quant au morceaux instrumentaux, nous sommes effectivement allés vers des arrangements plus fournis que nous autorisait leur nature sans chant.

S : Nous ne nous sommes rien interdit, les compositions ont été adaptées au sens et à

humeur voulue. Mais, il fallait, comme le disait Joh, que les mots restent intelligibles, que l'histoire soit racontée. C'est la raison pour laquelle il y a beaucoup de changements au sein même de chaque morceau, beaucoup de couleur dans l'album. Avoir la possibilité de passer du tout au tout au sein d'un même titre constitue une de nos particularités, je crois. On aime beaucoup ça.

Vous avez agrandi l'équipe pour donner une voix à chacun des personnages, comment s'est organisé ce «recrutement» ?

S : Nous avons tout d'abord fait appel à Nicolas Puaux, musicien dans Narrow Terrence avec qui nous avons déjà collaboré à l'époque, pour la composition. Son savoir-faire dans l'écriture de chansons nous a donné de l'oxygène.

J : Olivia Nicosia qui s'occupe de la narration - le «Choeur Antique» de l'album - est une amie de longue date cela fait longtemps qu'une collaboration était envisagée avec elle. Olivia est chanteuse et comédienne mais elle fait aussi du doublage pour le cinéma et récite des poèmes sur scène, il nous a donc semblé évident de lui confier ce poste.

S : La rencontre avec Benjamin Nerot s'est faite grâce à Nicolas qui le connaissait. Celle avec Jessica Martin Maresco s'est faite grâce à Rémi «Rem3boy» Deliers, qui a mixé l'album.

JG : Nous avons été charmés et conquis par le grain et la couleur de leurs voix qui nous ont semblé coller parfaitement à ce que nous recherchions.

S : Enfin, nous avons fait appel à Sylvain Joubert et Jean-Baptiste Fretray pour les basses, le Quatuor 440 pour les cordes et notre fidèle ami Cyril Soufflet au piano. On ne change pas une équipe de longue date !

Vos précédents artworks sont tous très graphiques, ici, c'est une photo du groupe, pourquoi ce choix ?

J : Yann Nguema n'ayant pas participé à ce nouveau projet, nous nous sommes tournés vers le photographe Bobby dont le travail nous plait beaucoup. Proposer une photo pour la pochette du disque nous a





permis de contrecarrer l'aspect onirique et graphique des précédents visuels et apporter une humanité qui se retrouverait dans les chants du disque. C'est Thibaut Marquis qui s'est quant à lui occupé de la mise en page et du graphisme.

S : Avec la pochette, nous voulions également mettre en lumière un travail autour de la glace et du feu, deux éléments qui ponctuent la narration du disque.

Quel impact a eu le COVID sur le projet ?

J : Du retard sur la date de sortie de l'album, et donc, du retard sur la tournée, et donc, du stress...

S : Dans un premier temps, la crise sanitaire nous a permis de prendre le temps de préparer les choses, de préparer la musique pour faire des propositions à Benjamin et Jessica au chant, de prendre le temps de mixer l'album, de nous préparer pour le live. Mais, il est vrai qu'au bout d'un an et demi, devoir encore reporter le début de la tournée nous a mis un petit coup au moral. On est prêts à y aller, désormais ! On ressent tous une certaine lassitude et injustice.

Par le passé, Caryl Ferey a subi une grosse déconvenue avec l'annulation de son spectacle préparé avec Bertrand Cantat, à quel

niveau est-il intervenu dans la préparation des concerts à venir ?

S : Caryl n'est pas intervenu dans la préparation du live.

Et pour les concerts, vous allez pouvoir «mélanger» des morceaux de votre répertoire avec ceux de l'album ou ce sera une version «live» du disque ?

J : Pour la première fois dans l'histoire du groupe nous allons jouer un album dans son entièreté. Compte tenu de la dramaturgie du disque, il nous paraissait évident de dérouler sur scène tous les morceaux dans l'ordre. Par ailleurs, sachant que rien n'est laissé au hasard dans cet opus, les instrumentaux répondant au morceaux narrés et chantés en exprimant les doutes, les humeurs et les interrogations des protagonistes, Diane et Duane, il n'était objectivement pas possible de mélanger les morceaux de La mémoire du feu à de plus vieux titres. Nous profiterons en revanche du rappel pour interpréter de nouvelles versions de certains morceaux de notre répertoire.

S : Pour cette aventure, nous serons six sur scène et nous avons eu très envie, comme à chaque projet où le line up évolue, de faire des adaptations dans lesquelles chacun peut se réapproprier les compositions et leur donner une énième vie.

La projection d'image, c'est une partie de l'identité d'Ez3kiel, la suite logique, c'est un film, non ?

J : Nous travaillons actuellement sur un projet en l'image, mais il est encore un peu trop tôt pour en parler.

Alors on en reparlera en temps voulu...

Merci Johan et Stéphane, merci Ez3kiel et merci à Marion (Ephélide).

■ Oli

Photo couleur et couv Bobby

Photo N&B : Mathieu Ezan





EZ3KIEL

LA MÉMOIRE DU FEU

[Kika]

Inclassable, EZ3kiel l'est depuis toujours. Avec *La mémoire du feu*, ils le deviennent encore plus avec ce nouvel album qui restera «à part» dans leur discographie quoi qu'ils fassent par la suite. Parce qu'il ne ressemble en rien à ce qu'ils ont fait avant et je ne les imagine pas réitérer l'expérience (à quoi refaire la même chose ?). Cette œuvre est la mise en musique d'une nouvelle de Caryl Ferey avec de nombreux emprunts aux textes de l'auteur de polar et donc des voix, celles des deux personnages principaux, celle d'une narratrice, des voix qui chantent un peu et qui incarnent beaucoup presque comme si on était au théâtre. Le résultat est d'abord dérangeant, les premières écoutes sont très déstabilisatrices, puis complètement excitant quand on s'accroche à l'histoire, ses héros et leurs textes, plus on connaît l'opus, plus on découvre des choses, plus on en profite, plus on comprend le travail des musiciens en rapport avec le reste, plus on retrouve EZ3kiel.

La voix grave Benjamin Nerot (The Healthy Boy) apporte une sorte de cadre assez massif («Diaphane», «La mémoire du feu») alors que celle de sa comparse Jessica Martin Maresco (Le grand SBAM, ICSIS, Pili Coït...), très douce, virevolte avec les notes des Tourangeaux («Les galions oubliés», «Les bras des torrents»). Les timbres comme les mots accaparent notre attention car ils sont nouveaux dans cet univers, un monde qui s'est quelque peu effacé laissant de la place

à davantage de parties électro («Les amants d'antan», «Les spirales ascendantes») mais une patte qui refait parfois surface avec plus ou moins de fracas. La signature EZ3kiel, ce savant mélange d'influences et de sons porté par une dynamique organique éclate et nous emporte sur «Serpent corail» puis nous ébouriffe sur «Rouge sang».

Il te sera difficile de te «faire une idée» de l'album en n'écoutant que quelques morceaux, il va falloir l'appréhender dans son intégralité et plusieurs fois pour en percevoir les subtilités, il en va ainsi de nombreux albums conceptuels narrant des aventures, depuis l'Histoire de Melody Nelson de Serge Gainsbourg (les protagonistes ont aussi un côté «Bonnie and Clyde») jusqu'au plus récent *And so be it Anita* de Bonbon Noir, des pépites qui grossissent au fur et à mesure que l'on creuse...

■ Oli

W-FENEC

MAGAZINE



BAD RELIGION

UNCOMMONMENFROMMARS - ARABROT - GOJIRA
 THE GREY - FLEAU - HOLY FAKE NEWS
 BEBLY - GAËLLE BUSWEL - FOREST IN BLOOD
 FOREST POOKY - MUR - JORGE BERNSTEIN



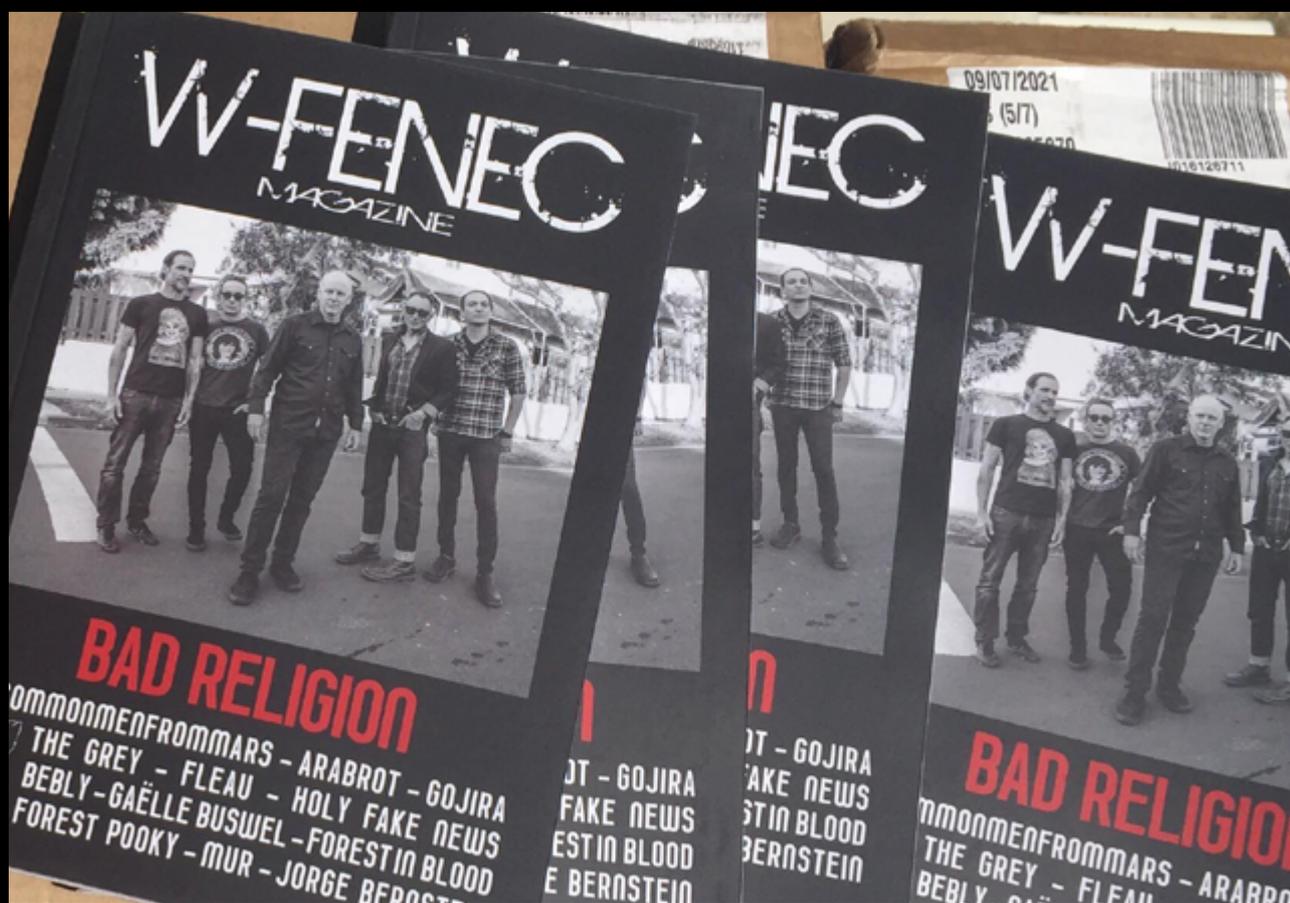
MAG 47 en version papier !

Exceptionnellement, on a imprimé le Mag #47.

Il est dispo à prix coûtant donc 6 euros en direct sur Nancy (Rhizome), Paris (à L'Engrenage du 11 en click & collect), Toulouse (Vicious Circle), Montreuil (Fatalitas!), St-Omer et sur quelques stands de merch' (Les Sheriff, Kicking Records...).

Si tu veux le recevoir chez toi, il faut envoyer 12 euros via Paypal à team@w-fenec.org en précisant ton adresse postale.

Ce mail est aussi valable pour des infos détaillées !





NO ONE IS INNOCENT

ENNEMIS

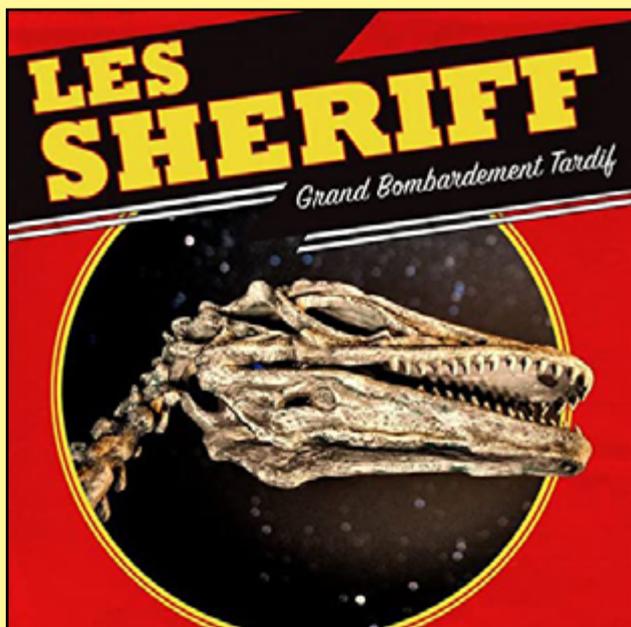
[Vercords]

Le souci quand t'es fan d'un groupe, c'est que tu en veux toujours plus. Je suis fan de No One Is Innocent et j'en suis d'autant plus exigeant. Et j'ai beau écouter et réécouter ce Ennemis, je n'y retrouve pas la qualité du grand frère Frankenstein. Et si le combo a fait sa force et construit sa renommée sur les mêmes éléments (la rage, les gros riffs, les textes engagés...) depuis ses débuts, ici, j'ai l'impression qu'ils ont confondu «fond de commerce» et «fond de tiroir», bon nombre d'enchaînements, de sons et même de paroles ne sont que recyclés d'anciennes productions. L'économie circulaire a du bon à condition de ne pas tourner en rond, là, dès «Dobermann» on a un mélange d'idées à la Utopia ainsi que la présence d'un chien et quelques lignes qui ne sont pas sans faire écho à «Doggy dead» (Parce que la Résistance emmerde la haine nationale vs La jeunesse emmerde le front national). Ce premier titre aux références qui me semblent évidentes à provoquer un biais de confirmation, j'ai ensuite trouvé d'autres similitudes tout au long de l'album, notamment par les thèmes évoqués (l'anticapitalisme, la propagande, les dérives d'internet...), tous déjà traités par le passé. Bien entendu, No One Is Innocent a toujours puisé ses textes dans l'actualité et dans ce registre, qu'ils écrivent sur la répression contre les Gilets Jaunes («Forces du désordre», un des meilleurs morceaux) ou s'insurgent contre les mesures en temps de pandémie («Bulldozer», «Aux armes aux décibels»), c'est une évidence, qu'ils

reviennent encore avec «We are big brother» ou «Humiliation» sur des sujets largement traités (Revolution.com, Gazoline...), ça me chagrine un peu. Ces deux titres ont des constructions assez «basiques», plutôt rock pour le premier, davantage punk pour le deuxième, mais pas vraiment «industriel» alors que là encore, c'est dans cet esprit que je préfère les No One.

Le fan est souvent dur avec son objet d'adoration, j'en suis à réclamer à un de mes groupes préférés de ne pas faire ce qu'ils ont toujours fait, soit je deviens fou, soit je vieillis, ce qui est certain c'est que je vais attendre le live pour parfaire mon idée sur ce nouvel album parce que certains morceaux prendront forcément une dimension bien plus impressionnante en live («La caste», «Les hyènes de l'info», «Polit Blitzkrieg»), des compositions déjà assez percutantes mais pas forcément bien entourées. Je vais laisser le live et le temps faire son œuvre pour savoir où placer Ennemis dans mon «top» personnel mais pour l'heure, à part Drugstore, je ne vois quel opus ce petit nouveau pourrait surpasser.

■ Oli



LES SHERIFF

GRAND BOMBARDEMENT TARDIF

(Kicking Records)

Chez le W-Fenec, on aime bien les Sheriff. Pourtant, à l'exception de Bang, le triple LP / 2 CD et 1 DVD issu du concert-réunion de Montpellier de juin 2012, aucune ligne d'une chronique d'un album des Sheriff dans la base de données du quintet de Montpeul'. Faut dire que le début des activités de Pooly coïncide à peu de chose près avec l'époque du split du groupe, alors considéré comme les « Ramones français ». Et du coup, après avoir ressuscité en 2012, voici que les Sheriff remplissent avec un nouvel album après un dernier Electrochoc paru en 1998. Un bail quoi (ou plutôt, 7 baux d'habitation selon la loi du 6 juillet 1989). Du coup, Grand Bombardement Tardif porte parfaitement son nom. Au sens propre (les impacts intenses du rock'n'roll de nos Héraults font toujours effet) comme au sens historique du terme. Et comme l'attente a été longue, je ne vais pas te faire languir plus longtemps pour te faire part de mes impressions. 3, 2, 1, Zero. !

Quoi de neuf sous le soleil (de plomb) ? Les Sheriff font toujours du Sheriff. C'est rassurant, mais ça ne suffit pas à faire de Grand Bombardement Tardif un super disque (car oui, je vends la déjà la mèche, Grand Bombardement Tardif est un super disque !). Le groupe de Montpellier joue toujours avec le feu en balançant dès « Requiem 5 étoiles » le morceau parfait par excellence : intro puissante et mélodique, couplets efficaces et refrains/chœurs qui « ont les moyens de nous faire chanter ». Carrément génial. Le chant en

français (avec l'accent du Sud) rend plus facile l'incrustation des apophèmes dans le cerveau, même si les placements de rimes peuvent sembler un peu bancals à la première écoute. Et ça continue avec le titre éponyme. et les dix suivants ! Les titres font mouche à chaque fois, le ton s'étant durci depuis les albums du XXème siècle (il faut dire que le son de Plume, qui a enregistré, mixé et mastérisé l'ensemble, est surpuissant !) mais sans jamais être avares en mélodies et en refrains épiques. Les textes se veulent fun (« Du rock'n'roll dans ma bagnole ») et « Le temps est élastique », deux des grandes réussites de ce disque), sociétaires mais pas chiants (« Enfants du passé » sans portables et sans PC, « Loin du chaos »), introspectifs et parfois à double sens (« Tailler du Caillou », activité principale du chanteur Olivier avant de reprendre du service avec les pistoleros du punk rock français ; le très chouette texte « Ma lumière »). Et quand ça cause tout simplement de l'univers des Sheriff (« Grand bombardement tardif », « Requiem 5 étoiles », « À Montpellier »), on ne peut que se régaler.

L'apport de la recrue Ritchie (également The Last Brigade à la deuxième arbalète)³ est indéniable dans le déluge sonore de l'inespéré Grand Bombardement Tardif, disque au grand cœur et à la gâchette facile. Pas de doute, les Sheriff ne sont pas morts. Et Pan ! À retrouver très vite en live !

■ Gui de Champi



NINA ATTAL

PIECES OF SOUL

(Zamora Label)

Nina Attal est une jeune guitariste-chanteuse française de 29 ans qui depuis plus d'une dizaine d'années a fait connaître ses talents dans le monde du blues-rock à travers plus de 600 concerts, et c'est vraiment ce qui caractérise cette artiste, c'est son ADN tant elle maîtrise son

«truc», un cocktail alléchant de blues, de rock 70s, de Rn'B, de funk et de soul. Elle me fait d'ailleurs beaucoup penser à Ana Popovic, ce sont des personnes avec tant de talent (et notamment technique), et qui resteront probablement à jamais fidèle à un genre qui les caractérise, si bien qu'on sait toujours pourquoi on passe leurs disques, et ce n'est jamais par hasard : pour réchauffer l'âme. Celle qui a déjà partagé la scène avec Chic (Jerry Barnes, le bassiste de ces derniers, décide même de produire son deuxième disque Wha en 2014), sait comment séduire son public : les plonger dans des ambiances sonores éprouvées, fonctionnant depuis tant de décennies, et qui sont à la fois galvanisantes («I won't make it», «You're no good», «Get your shit together») et berçantes («Daughter», «Make a turn», «Pieces of soul»). Pieces of soul, écrit et composé lors d'un road-trip sur la côte Ouest des USA, sonne comme un retour aux sources pour Nina, son précédent disque (Jump sorti en 2018) ayant fait un écart avec une grosse influence funk-Rn'B à la Prince, ce qui démontre la grandeur de ses influences, (noire) américaines pour l'ensemble. Un album plein de sensibilité et de sincérité, du groove et des larmes comme on aime.

■ Ted





THE CELTIC SOCIAL CLUB

DANCING OR DYING ?

(125 Harlem)

Ce qui devait n'être en 2014 qu'un projet «one shot» pour les Vieilles Charrues s'est transformé en projet pérenne. Le club a depuis cette date publié 4 disques et deux lives. Ce groupe a un nom qui laisserait penser que nous allons écouter de la musique que les Dropkicks Murphys ne renieraient pas. Mais cela n'est pas le cas et il faut avouer que c'est pour notre plus grand plaisir tant les Dropkicks ont un style qui leur ait propre et que toute tentative de naviguer dans leur sillon serait un échec.

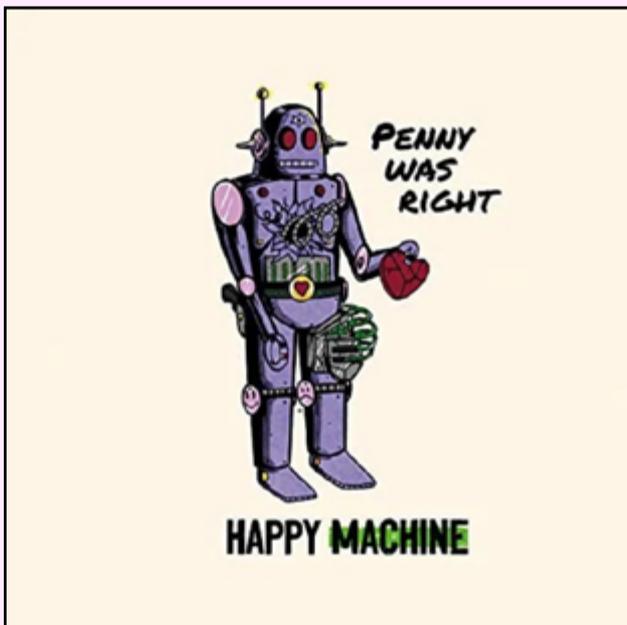
Les CSC font plus dans le punk mâtiné de pop et de musique traditionnel et il faut en effet attendre le troisième titre bien nommé «Home» pour que le son des violons celtiques apparaisse car sur les deux premiers titres leurs références lorgnent plus vers les Pogues ou les Clash que vers les DM. Ils ne se cantonnent pas dans un genre et peuvent ajouter des relents de pop ou de new wave dans leurs compositions. Certains passages font également penser à du U2 ce qui n'est pas peu dire. Ce qui frappe avant tout c'est la voix impeccable de Dan Donnelly qui comme son nom semble l'indiquer est Irlandais. Les autres membres du club ne sont pas en reste et nous avons peine à croire que Manu Masko, Ronan Le Bars, Goulven Hamel, Pierre Stephan, Mathieu Péqueriau et Richard Puaud ne se sont pas rencontrés pour l'enregistrement de cet

album. En effet, la production d'Ariel Borujow et Ricardo Gutierrez à New York donne une cohérence parfaite sans que nous puissions à un moment imaginer que les compositions de cet album aient été enregistrées en échangeant les prises faites par les musiciens dans leur home studio respectifs. La diversité de cet album fait qu'ils sont capables d'enchaîner un titre comme «Over the line» - qui oscille entre folk et traditionnel comme pourrait le faire Clannad - avec le titre «El dorado» capable d'enflammer les foules avec son banjo et son refrain scandé avec des chœurs.

Nous sommes loin du punk tels que le dispensent les Dropkick Murphys mais le punk de the Celtic Social Club tire son ADN dans celui des années 70 sans se limiter à un genre.

Ce type de musique doit s'écouter en live avec des amis et une bonne pinte à la main et nous espérons que nous aurons bientôt l'occasion de les voir.

■ JC



PENNY WAS RIGHT

HAPPY MACHINE

(Upstartz Records)

Ils sont toujours 5, ils sont toujours Parisiens, ils doivent toujours aimer le skate, et ils font toujours du bon punk-rock (et non du skate punk, parce que c'est quand même plus facile de faire un bon riff en grattant une guitare plutôt qu'une planche). On les avait déjà largement appréciés

avec *Dumb & wild* sorti en 2018 (cf Mag #33), et ils nous replaquent un nouvel EP pour cette fin d'année 2021. Un album, dans la lignée du précédent, ce qui est normal puisqu'on note peu de changements depuis 2018, juste un nouveau batteur (welcome Alexis) et un nouveau label (ciao les Italiens de Too Loud Records et Hallo les Allemands de Upstartz Records). Ces changements n'obèrent en rien la qualité de ce nouvel opus, d'une production impeccable, complet, un parfait album de punk rock énergique et efficace. Emmené par Dalia, frontwoman à la voix claire et puissante, qui renforce un peu plus la composante mélodique dans cet album en proposant des titres au chant parfois plus apaisés que le précédent, Penny Was Right offre une musique non linéaire, riche de contre-pieds subtils et de légères fioritures pertinentes. Tout cela, sans pour autant renier l'aspect parfois basique et agressif du punk rock qui fédère rapidement l'auditeur déjà converti. Car, oui tu chanteras le refrain de «Paper and pen», oui tu headbangeras sur l'intro de «Behind the haze», oui tu te joindras aux chœurs de «Told u so», et etc... Penny Was Right a donc pas mal d'atouts pour se démarquer du troupeau de représentants d'hier et d'aujourd'hui à disposition dans ce style musical.

■ Eric





JOSEPH D'ANVERS

DOPPELGÄNGER

[Doppelgänger]

Joseph d'Anvers a sorti en février un album qui a depuis vécu au travers d'une tournée parcourant la France. Rares sont les albums qu'il nous est donné de voir passer de la démo au live dans quasiment les moindres étapes. Il a fallu du temps prendre du recul par rapport à ce disque et comme les bons vins, l'excellent accueil à sa sortie a été confirmé par l'épreuve du live. Alors qu'il a quitté l'écurie At(h)ome, chanteur pourtant de l'indépendance, Joseph n'est pas parti dans une major, il a décidé de créer son propre label pour être encore plus indépendant. Il aura fallu l'écriture d'un roman (Juste une balle perdue sorti chez Rivages) et faire patienter ses fans, les funambules, cinq ans depuis son précédent

album pour voir ce Doppelgänger voir le jour. Loin des très organiques Les matins blancs de 2016, à la pochette blafarde du lendemain de soirée, la pochette et le disque sont sous le signe des néons de la nuit.

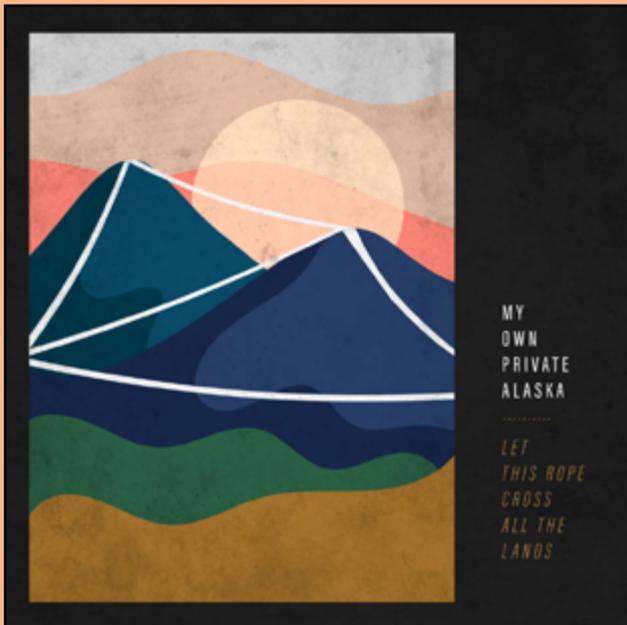
Le disque débute par le premier single «Estel» et Joseph ne change pas les ingrédients de ses chansons même si elles sont désormais plus synthétiques et font la part belle aux claviers. Le titre a fait l'objet d'un clip où la gémellité est abordée par le biais de deux sœurs qui semblent hanter Joseph telle celles de Shining qui auraient grandi et se seraient apprêtées pour un after. Joseph ne se désavoue pas en partant dans les sonorités des synthés ce que nous aurions pu craindre. Le titre Les combattants débute en piano voix comme une ritournelle et c'est là que nous voyons la qualité de la composition, qui dépouillée de tout artifice, nous parle et nous émeut. Le disque est cohérent et l'ensemble constitue un disque qui a passé les premiers tours des nominations aux Victoires de la musique mais certainement trop indé pour cette cérémonie, nous ne le verrons pas parmi les nommés. Indé comme son style de musique mais également dans son attitude, intègre et étanche aux compromis, Joseph d'Anvers a pu par le passé travailler avec Miossec, Money Mark (le clavier des Beastie Boys) et Mario Caldato Jr qui a travaillé avec Jon Spencer ou Blur.

Dans un pays où le mérite aurait plus de valeur que les postures, Joseph d'Anvers aurait une plus grande place dans le paysage musical.

■ JC

Photo : JC Forestier





MOPA

LET THIS ROPE CROSS ALL THE LANDS

[Awal]

Sentiment partagé au moment de chroniquer cette nouvelle production signée My Own Private Alaska parce que si le «retour» du groupe nous a clairement excité, le soufflet est assez vite retombé étant donné que ce disque est plus un teasing. Alors, certes, un groupe s'est reformé autour de Mika et Tristan puisque Jordi est arrivé à la batterie et que Mathieu ajoute une partie basse au clavier mais pour l'heure, ils se sont surtout attachés à revisiter de vieux morceaux. Pas évident donc de jauger les nouvelles directions car si c'était pour réenregistrer

la même chose, il n'y aurait pas eu d'intérêt, le «Red» est ainsi très logiquement plus vénéré que celui paru sur A red square sun (2011), les deux autres morceaux de cet EP confidentiel («There will be no one» et «Speak to me») ont aussi le droit de revenir dans la lumière (et pas celles des bougies), le premier est bien plus nerveux, le second, larmoyant et bien plus marqué par des sentiments contradictoires attire davantage l'attention. «Ego zero» nous ramène aux débuts de leur histoire (le titre est paru sur My Own Private Alaska en 2007 mais c'est ici une version enregistrée avec Ross Robinson quelques années plus tard) et à l'essence même du projet : la voix de Mika en funambule sur un fil qui traverse des étendues dessinées par des notes de piano, la base avec un tas de petits trucs en plus. Histoire d'ajouter de la matière, la bande est allée enregistrée live et dans le vent breton deux des hits de Amen : le chaleureux et déchirant «Just like you and I» et le difficile à suivre mais envoûtant «Amen». Cet ensemble assure le gros «fan service» et nous tient en haleine pour la suite mais à quoi s'attendre ? Pas évident à dire car de vraiment neuf, nous n'avons que «Your shelter» (en version studio et en version live), un titre qui attaque tambour battant et ne perd pas de temps (moins de trois minutes), un morceau (dont des mots donnent son nom à l'EP) où le scream tient toute sa place et où Mika varie avec délice son chant comme pour nous dire que pour la suite... tout est possible.

■ Oli

Photo : JC Forestier



PANIC MONSTER

WE'RE ALL PRETTY BIZARRE. SOME OF US ARE JUST BETTER AT HIDING IT, THAT'S ALL.

**PANIC MONSTER**

WE'RE ALL PRETTY BIZARRE. SOME OF US ARE JUST BETTER AT HIDING IT, THAT'S ALL.

[Kicking / Blackout Prod / ...]

Combien de disques n'auraient pas vu le jour sans les confinements ? Combien de personnes hyperactives (ou procrastinatrices, c'est selon) ont profité d'un arrêt quasi total de la planète, cloîtrées chez elles, pour ressortir certains projets qui prenaient la poussière dans un disque dur ou un carnet à spirales rempli de stickers faute de temps ? Panic Monster est de ceux là, assurément.

Et Panic Monster c'est quoi, c'est qui ? Et bien c'est Olivier Portnoi, guitariste / chanteur des excellents Dead Pop Club dont le cinquième album se fait cruellement attendre (ils étaient pourtant sur un bon rythme de Coupe du Monde de foot pour les précédents, 2002 avec Autopilot off, 2006 avec Trailer park et 2010 avec Home rage, ont raté le coche en 2014, 2018 et vraisemblablement 2022 mais ça joue au Qatar, on ne leur en voudra pas de boycotter, en revanche, aucune excuse pour 2026 les gars !) et guitariste / chanteur des très bons Maladroit, plus prolifiques mais dernièrement contraints à une pause quelque peu forcée, dont on espère la fin proche. D'autant que je me suis laissé dire qu'il y avait un nouvel album dans les tuyaux. Olivier est donc ici quasi seul, avec sa guitare acoustique et quelques claviers, motivé par son pote Forest Pooky, venu pousser quelques choeurs

et la chansonnette avec lui sur «What's the fun in that», dernier cool morceau de We're all pretty bizarre. Some of us are juste better at hiding it, that's all.. Oui, on a déjà connu des titres d'albums plus courts et moins... bizarres mais tout s'explique quand on découvre qu'il s'agit d'une référence au film Breakfast club, comédie US teenage des années 80 de John Hughes. Et le ciné, Olivier, ça le connaît, c'est une de ses principales sources d'inspiration depuis des années dans ses groupes. Panic Monster ne déroge pas à la règle avec «Alabama», sur la magnifique Patricia Arquette dans le formidable True romance, ou encore «Walking in L.A.» même si, projet solo oblige, il s'autorise quelques incartades plus personnelles, plus intimes et moins naïves (encore que), pour nous parler de sa fille dans «A kiss just in case» ou de déceptions sentimentales dans «Blew up». L'ayant croisé quelques fois chez East Side Burgers à Paris, je n'ai pas été étonné non plus de trouver dans son disque la courte chanson «Burger girl», ni le très chouette «I want an alien for Christmas», au clip très drôle, vu sa passion pour les UFO. J'aurais du reste juré qu'elle était de lui, avant de découvrir qu'il s'agissait d'une reprise du groupe américain de power pop Fountains Of Wayne, me donnant envie de replonger dans leur disco, qui ne se limite nullement au tube «Sink to the bottom» [1996].

Huit titres pour une vingtaine de minutes gravées sur un digipak au livret soigné (CD is the new hype), l'ensemble pourrait paraître anecdotique mais il est à l'image de son monstre à bord : sans prétention mais sincère, efficace, touchant. On me souffle dans l'oreillette qu'il y aurait même quelques titres en rab pour un autre projet, des concerts de prévus... vivement le prochain confinement pour la suite des aventures ! Nan je déconne, pas de panique.

■ Guillaume Circus



PANIC MONSTER

LE BUSINESS PLAN DE PANIC MONSTER EST SIMPLE : IL N'Y EN A PAS ! A L'OCCASION DE LA SORTIE DU PREMIER ALBUM DU PROJET SOLO D'OLIVIER (DEAD POP CLUB/MALADROIT), NOUS AVONS RENCONTRÉ CET ARTISTE DONT LA GENTILLESSE N'A D'ÉGAL AVEC SON TALENT. CARRÉMENT.

Salut Panic Monster. Peux-tu te présenter à nos lecteurs ?

Bonjour les lecteurs. Je m'appelle Olivier. Je suis guitariste chanteur au sein de Dead Pop Club et de Maladroit. Je suis moi-même à l'origine de Panic Monster qui est mon projet solo même si je n'aime pas trop cette dénomination... ne me demande pas pourquoi, je n'en sais rien.

Qu'est-ce qui a été à l'origine de Panic Monster ? Ca fait longtemps que Panic Monster trottait dans ton esprit ?

Cela fait quelques temps que je me dis que je devrais faire quelque chose avec les quelques idées acoustiques qui traînent sur mon Iphone

et qui n'ont pas leur place chez Maladroit et Dead Pop Club. Mais c'est certainement l'arrivée des confinements qui m'a poussé à passer à l'action. Puis je me suis dit que si je n'enregistrais pas ces morceaux maintenant, je ne le ferais jamais. C'est que je ne suis plus tout jeune !

Ton premier album vient de paraître il y a quelques jours. Tu as franchi le «grand pas» sans passer par des formats plus courts et sans avoir proposé beaucoup de concerts pour te présenter. Une raison particulière ?

C'est un peu le hasard. Je pensais enregistrer 4/5 titres pour faire une démo ou un EP Bandcamp mais finalement, j'ai en ai fait 8 que j'ai

sorti en mini album. Une fois que j'ai eu le mix, j'ai imaginé une pochette et le titre. Je suis un «ancien» et sortir des titres qu'en numérique a un petit côté inachevé pour moi. Je reste attaché à l'objet du disque. Du coup j'ai eu envie de faire un petit disque avec une pochette, un livret. Pour les concerts, ce n'est pas quelque chose que j'avais en tête au départ. On ne peut pas dire que je sois confortable avec une guitare acoustique devant un public. Mais maintenant que le disque est sorti, je vois l'étape du live comme un défi même si je ne suis toujours pas vraiment à l'aise à l'idée de jouer seul sans gros ampli et batterie derrière moi.

Qu'est-ce qui différencie Panic Monster de The Vein Shot, ton premier projet acoustique que tu avais monté il y a quelques années avec Chris des Homeboys et Napoleon Solo ?

Pas grand chose au final. Si ce n'est que je suis seul alors que The Vein Shot était un projet avec Chris. Mais The Vein Shot c'étaient déjà mes compo. Chris avait apporté quelques idées d'arrangements et surtout de la camaraderie. La grande différence est que Panic Monster est aussi plus assumé et découle d'une vraie envie. The Vein Shot est arrivé à un moment où Dead Pop était en pause et pendant lequel j'avais envie de démarrer autre chose. J'avais peut-être 7/8 compos avec The Vein Shot mais je me suis vite rendu compte que je n'étais pas à l'aise dans l'exercice acoustique et que ce n'était pas ce que je souhaitais faire à ce moment-là. Puis Maladroit est arrivé juste derrière. J'ai préféré foncer dans le pop punk. Je m'y sentais bien plus à ma place. Surtout avec mes copains du groupe.

Ta fille a réalisé le rond central de l'album et figure sur la cover du disque, ton frère Nicolas a réalisé des photos, et tu t'es entouré d'amis pour la réalisation du disque comme Forest Pooky pour la partie musicale, Frank Slow Death pour l'artwork et M. Cu!, Jean-Louis Paranoïa, Kevin Aper et ton humble serviteur pour les labels : Panic Monster est une affaire de famille ?

Il y a aussi mon père en photobomb sur la photo au dos de la pochette. Mais bon rien n'était calculé. Je suis cependant content d'avoir des

photos de mon frère qui est photographe, Je vous conseille d'aller faire un tour sur son Instagram : Nicolas Portnoi. En ce qui concerne le dessin de ma fille, c'était un cadeau de la fête des pères. Je me suis occupé des dessins du livret, mon copain Mickson était en semi-retraite du crayon à ce moment-là. Mais oui c'est une histoire de famille les disques, que cette famille soit officielle ou faite d'ami(e)s. Comme toujours dans notre petit milieu. Que cela soit avec Dead Pop Club ou Maladroit, on collabore toujours avec des potes et des gens que l'on apprécie. Mais surtout des potes qui acceptent de filer des coups de main et de participer à leur manière. C'est l'intérêt de cette petite scène. Sans ces potes, notamment Frank qui a fait toutes les pochettes de Dead Pop, mais aussi nos t-shirts, stickers, affiches, gadgets, on n'aurait jamais fait autant de trucs. Ou alors avec des visuels bien moins chouettes. Quant à ma fille en pochette, je trouvais que la photo allait super bien avec le titre que j'avais en tête.

De quoi parle Panic Monster dans ses chansons ? Si tu devais résumer chaque titre en un mot, ça donnerait quoi ?

Le titre du disque est une phrase tirée de Breakfast club, un de mes films de chevet ... et oui le Club de Dead Pop Club vient de là.

«On est tous bizarre, c'est juste que certains d'entre nous le cachent mieux que d'autres». Si on se retrouve tous dans la scène punk indépendante depuis des années, c'est que justement, on n'était pas forcément à l'aise ailleurs et que l'on se sentait un peu «différent.»

Pour résumer chaque titre simplement :

«Breathe» : la procrastination ou comment le streaming a volé nos vies

«Alabama» : Alabama Whitman, magique Patricia Arquette dans True romance

«A kiss just in case» : une chanson d'amour pour mes filles

«Walking in L.A.» : balade à West Hollywood à Los Angeles le jour j'ai perdu mes lunettes à un concert de She&Him

«I want an alien for Christmas» : je veux un alien à Noël.

«Burger girl» : tout est dans le titre

«Blew up» : désillusions

«What's the fun in that» : les dérives d'internet, la haine sur les réseaux sociaux, et ce besoin constant pour certains de donner leur avis sur tout à travers l'anonymat du net.

Pour tout te dire, j'adore ce disque. Je retrouve ton univers et ta voix qu'on connaît avec Dead Pop Club, ainsi que la patte de Forest Pooky qui chante sur «What's the fun in that ?» : quelle a été l'implication du petit génie de Serrières dans la réalisation de ce disque ?

Merci. Vraiment. Je suis touché. C'est un disque simple composé sur un canap mais en même temps très personnel. Forest m'a été d'un grand soutien depuis le début. Je le tanne avec mon envie de faire des titres acoustiques depuis longtemps. J'étais même allé chez lui pour travailler 3 titres il y a 10 ans, d'ailleurs deux d'entre eux se retrouvent sur le disque dans des versions améliorées. C'est Forest qui m'a encouragé à enfin faire quelque chose de mes morceaux. Il m'a aidé à les enregistrer, m'a conseillé à différentes reprises, a fait office de producteur en somme avec Mathieu Zuzek, le guitariste chanteur de Lame Shot, qui a enregistré le disque. Il a aussi fait quelques chœurs sur certains titres et chante effectivement en duo sur le dernier titre. J'ai tendance à très vite perdre confiance dans ce que je fais. En groupe, ça passe car il y a toujours les autres pour t'épauler. Tout seul, c'est une autre histoire. Forest a réellement eu ce rôle-là sur Panic Monster même s'il ne le sait pas. Je lui en suis redevable.

Tu as déjà présenté 4 clips sur ta chaîne Youtube où tu n'hésites pas à te mettre en scène. Moi qui pensais que tu étais un peu timide ! L'image et la musique sont-ils indissociables dans l'univers Panic Monster ?

Deux autres sont en préparation. Si je peux, je ferai un clip par chanson. Aujourd'hui, il est facile de faire un clip avec des bouts de ficelle. Cela ne veut pas dire qu'il sera bien mais au moins, cela permet de mettre ton morceau en avant. Je sais que personnellement j'ai redécouvert des groupes via leur clip. Il m'est arrivé d'être passé vite fait sur un disque puis quelques temps après de tomber sur un clip et de finir par me dire que c'est vraiment cool et que je devais vraiment réécouter le disque

plus attentivement. C'est une bonne façon de donner leur chance à des morceaux. Puis c'est fun. Je peux y glisser des références à toutes mes influences ciné. J'ai toujours poussé mes groupes à faire des clips même si je suis très mauvais acteur ! J'ai aussi la chance sur Panic Monster d'avoir l'aide de Pierre de la communauté de la Grotte Chaude qui me file un coup de main : les clips les mieux filmés et montés sont de lui, les plus cracra de moi. La Communauté de la Grotte Chaude c'est un ciné club gratos sur Paris aussi dispo en streaming sur Twitch avec des films de série B ou Z. Je vous invite à découvrir la Grotte Chaude et son 'autre cinéma' sur Facebook, Insta ou Twitch. C'est fun. Quant au fait d'être timide, je ne le suis pas vraiment. Réservé par moment peut-être. Peu confiant oui. Mais enchaîner les zooms depuis deux ans pour le boulot ou pour les interviews Cover stories avec Forest m'a conduit à être plus décontracté devant la caméra. Puis étant le seul membre de Panic Monster, difficile de ne pas se mettre en avant.

J'ai enquêté et il ressort de mes investigations que tu t'apprêtes à prendre la route au printemps avec Forest Pooky pour présenter Panic Monster en live. Au moment de concevoir et d'enregistrer ce disque, avais-tu déjà en tête l'idée de présenter un live ce disque que tu as écrit pour toi ?

Tu es un sacré enquêteur dit donc ! Oui je vais accompagner Forest et Stephan, bassiste de Dionysos et de Tango Juliett, sur une tournée d'une dizaine de dates de «house shows». Le concept est de jouer chez les gens. Dans leur salon. C'est le troisième projet Folk Machine initié par Forest. On a tous les trois enregistré deux inédits pour l'occasion et on apparaît tous sur l'un des inédits des autres. Le disque est prévu pour février. Mais pour répondre à ta question, non je n'avais pas franchement en tête de faire des dates au moment de l'enregistrement. Je m'imaginais faire une ou deux dates mais de manière très occasionnelle. Au final mes autres groupes étant en hibernation, pourquoi pas emmener Panic Monster sur la route. J'aurais déjà dû faire des dates mais la vague Omicron en a décidé autrement. Le live seul va vraiment être un challenge pour moi. Mais c'est un challenge intéressant n'étant ni



très bon guitariste ni un chanteur très soigné pourrait-on dire. Il va falloir que je m'applique un peu. Cela ne peut pas me faire du mal.

We're all pretty bizarre connaîtra-t-il une suite ou s'agit-il d'un one shot ?

J'aimerais beaucoup qu'il ait une suite. Je commence déjà à avoir des idées et des thèmes que j'ai envie d'aborder. L'expérience du disque avec Forest et Mathieu Zuzek mais aussi le retour que j'en ai jusqu'ici sont vraiment très cool. Je ne m'attendais pas à autant. Du coup, cela me donne vraiment envie de continuer, d'essayer d'autres choses.

Tu joues dans le meilleur groupe des cinquante dernières années (Dead Pop Club) et dans Maladroit. Quelle est l'actu pour ces autres projets musicaux ?

[Rires] Merci Guillaume. Je suis tout rouge,

cela ne se voit pas mais c'est vrai. Dead Pop Club planche sur des nouveaux morceaux... à son rythme. Cela prend du temps, on n'est pas très assidu depuis quelques années, c'est le moins que l'on puisse dire, mais on arrive à 8 nouvelles compos. Plus que deux et on enregistrera certainement un disque. Quant à Maladroit, un nouvel album a été enregistré. J'espère qu'il sortira bientôt. Probablement dans les mois qui viennent.

Dans la vie professionnelle, tu es journaliste ciné et tu œuvrais auparavant dans la presse musicale (Rage, Punk Rawk, Rock Sound). Je profite de cette interview pour te remercier (pour la 666ème fois) d'avoir mené l'interview de Jay Bad Religion dans le plus beau numéro jamais édité du W-Fenec. Tu m'avais confié sur les réseaux que ça te changeait des ren-

contres avec les stars du cinéma qui durent cinq minutes. Est-ce que la presse musicale te manque ?

Oui faire des interviews rock me manquent parfois. Je n'ai aucune envie d'y retourner à plein temps mais de temps à autre, je suis partant. D'où mon plaisir total quand vous m'avez proposé de discuter avec Jay Bentley qui est un super interlocuteur. Désormais je suis rédacteur en chef d'un site de ciné et c'est vrai que la plupart du temps, c'est une autre ambiance. Dans le ciné, ils ont ce qu'on appelle des junkets. En gros c'est 5 minutes d'interview... 8 si t'as de la chance, 4 quand tu en as moins. Du coup, ce ne sont plus vraiment des interviews mais plus des séquences promos. Je ne me plains pas, il y a parfois des chouettes moments mais c'est très différent des conversations à cœur ouvert constructives que j'ai pu avoir avec des musiciens à l'époque de Punk Rawk ou Rage.

Quelles ont été tes plus belles rencontres dans ta vie de journaliste musical ?

Des belles rencontres ? Il y en a forcément beaucoup. Spontanément je dirais discuter avec Walter Schreifels (Quicksand, Rival Schools, Gorilla Biscuits) à plusieurs reprises, boire un rhum coca avec Lemmy en fin de matinée avant une interview, c'était un peu son test pour voir si tu valais la peine qu'il te parle..., aller dans un bar avec les At The Drive-In à El Paso après une interview, squatter le canapé de la session d'enregistrement des Wildhearts parce que j'avais loupé mon avion après avoir accepté leur invitation à aller boire un coup dans un club, suivre les Baby Chaos lors de leur passage à NPA à la sortie de leur premier album, passer une soirée à Pigalle avec le chanteur bassiste de Sacred Reich, puis plus tard avec celui de Kepone, cruiser à San Francisco avec Sergie de Samiam et croiser Billie Joe Armstrong par hasard, assister à une répétition de Killing Joke à Londres, rencontrer Dave Grohl à Paris puis à Dublin, prendre un café avec Joe Strummer alors que je détestais le café à l'époque mais jamais je n'aurai osé lui dire non, aller dans la villa californienne de Brian Setzer avec buste d'Elvis et piscine en forme de guitare, monter en tour bus avec SOIA, trainer chez Epitaph, être en studio avec Bad Religion pour The process of belief, assis-

ter à un concert de Deftones devant 30 personnes dans un bar de Los Angeles quelques mois avant la sortie de Adrenaline, puis les retrouver à San Diego pour Around the fur et voir Stephen Carpenter le guitariste mettre au soleil des fourmis qu'il avait congelées pour voir si elles ressuscitaient, être foncé avec Cypress Hill en interview à Los Angeles sans même fumer une latte tellement la pièce était un bocal de weed, faire un BBQ à Carson chez les Boo-Ya Tribe, aller chez Mike Muir de Suicidal Tendencies à Venice Beach et jouer avec ses petits chiens, discuter avec Laura Jane Grace ou encore Chuck Ragan... Bref, je pourrais continuer encore longtemps.

Une anecdote croustillante à nous raconter ?

Pour du croustillant, en 1990, j'interviewe Manowar pour le fanzine Mephisto. Je suis avec le bassiste leader Joey DeMaio, torse poil, blouson en cuir sans manche et slip en cuir, qui a deux blondes avec lui, une sur chaque genou. Autant dire que je ne me sens pas vraiment à ma place mais il répond à mes questions avec une gouache de carnivore destructeur de mammoth. D'un coup, il me balance «Tu as déjà vu Manowar sur scène ?». Moi timidement «Euh...». «Je ne t'entends pas, as-tu vu Manowar SUR SCÈNE ?» hurle-t-il. «Euh non monsieur», je devais avoir 17/18 ans... «RETIRE TA CEINTURE !», «Pardon ?» «YOUR FUCKING BELT ! TAKE IT OFF et attache-toi les couilles avec car ce soir elles vont voler devant la puissance de Manowar!». Soirée croustillante pour mes burnes effectivement.

Un truc à rajouter ?

Merci W-Fenec. Support your local punk rock scene. Et n'hésitez pas à passer sur le Bandcamp de Panic Monster. Y a du free hug musical.

■ Gui de Champi
Photos : Delphine Tournier



RESTAURANT
VÉGÉTARIEN

EAST SIDE BURGERS
GRIZZLY BURGER

MEAT
VÉGÉTAL
ICI
GER

OUVERT

Gordie &
Chris &
Teddy &
Ver

ZOMBIES

STAINLESS
STEEL



DANKO JONES

POWER TRIO

(Mate In Germany)

La crise sanitaire mondiale aura redistribué les cartes pour le rock et la musique en général. Entre tournées supprimées et annulations ou reports de disques, les amateurs du quatrième art ont été chamboulés (pas autant que les artistes, mais cela mérite quand même d'être souligné). Alors, quand l'iconique Danko Jones publie un nouvel album, on a quand même de quoi se réjouir. Car la fougue du trio canadien est

un vrai dynamiteur. Et tout comme ses idoles (Motörhead, Kiss, AC/DC en tête), on ne change pas une équipe qui gagne (et surtout pas une formule qui cartonne depuis plus de vingt piges) : du rock et du roll à foison. Power trio (10ème album du groupe au line up enfin stabilisé) est une vraie cure de jouvence : le groupe balance (encore et presque toujours) un rock impeccable, basé sur les éléments essentiels de la musique pour laquelle nous avons vendu notre âme au diable : des guitares aiguisées, un basse/batterie épuré et efficace, des riffs à foison et cette voix caractéristique. Un disque un peu particulier car enregistré à distance par les musiciens (restrictions Covid oblige) mais d'une efficacité redoutable. Mid tempo (Sjip of lies), pachydermique («Saturday», «Raise some hell») ou surdynamité («Good lookin'», «Blue jean denim jumpsuit», «Dangerous kiss») et parfois même les trois en même temps («Let's Rock together»), Danko Jones est à l'aise avec tous ces nuanciers du sacro-saint Rock N Roll. On a beau connaître la formule, c'est vraiment avec un réel plaisir de s'envoyer volume à fond le Danko cuvée 2021. «Let's start the show», premier single, est quant à lui l'hymne parfait : riff à la AC/DC, rythmique impeccable et charisme vocal. En espérant que le groupe aura l'occasion de défendre dignement cet excellent disque en concert, car il risque de faire remuer une paire de popotins.

■ Gui de Champi





AALBORG

AND THIS IS HOW...

[Araki Records / Atypeek Music / Juggernoise]

Jusqu'à présent le nom d'Aalborg était lié dans mon esprit à cette ville danoise dont le club de foot était connu pour ses campagnes européennes. Et puis, récemment, Araki Records m'a envoyé une pile de disques assez sympas dans laquelle figurait un groupe clermontois du même nom. Les membres de ce quatuor ne sont pas tout à fait inconnus car présents dans des formations musicales dont on a déjà plus ou moins parlé dans nos pages (Niandra Lades, Birmingham, Untitled With Drums). And this is how..., leur premier album sorti en début d'année 2021

avec l'aide des labels Araki Records et Atypeek Music, et de la structure management/organisation de concerts Juggernoise, est un concentré de post-rock et de slowcore d'une délicatesse mélodique très affirmée mais qui sait aussi faire monter les décibels en faisant ruiter les guitares assez magistralement dans des moments de climax intenses.

Alors, dit comme ça, j'en vois certains déjà m'envoyer un : « Ah ouais, grosso-merdo, c'est un mix entre Slint, Mogwai, Codeine et Chokebore ! ». Ça aurait pu, mais ce n'est pas le cas du tout. J'ai d'ailleurs essayé de trouver des équivalences regroupant à la fois ce type d'arrangements, ces structures et cette voix si terne et non engageante voire totalement dépressive, j'en suis arrivé à la conclusion qu'Aalborg est unique. Certains plans d'arpèges, des manières de chanter, de faire monter la sauce ou de casser le rythme, me font évidemment penser de manière instinctive à des formations (et pas forcément dans les mêmes rayons musicaux), car cette dimension onirique qu'essaie d'attendre Aalborg avec son And this is how... est assez familière finalement. C'est plutôt le résultat de ce travail qui me séduit, d'autant plus qu'il a la particularité de se bonifier au fil des écoutes, comme s'il ne livrait pas tous ses secrets dès le départ. Cet album est doux, ombrageux, vif, attractif, dense et contient plein de détails, comme son éblouissante pochette signée Martin, le bassiste de la troupe.

■ Ted





TRANK

THE ROPES MONOLITH EDITION

[Autoproduction]

Dans l'article paru à l'automne 2020 pour la sortie de The ropes, je disais «Trank se rapproche un peu de Porn», j'étais loin de me douter que le groupe ferait quelques pas de plus dans cette direction en sortant un album de remixes (une spécialité chez les Porn). Ce genre d'exercice est toujours assez aléatoire, selon son attachement aux musiques électroniques et le travail réalisé sur les morceaux mais ici, il y a déjà deux bonnes raisons de se procurer l'objet. Premièrement, il

est livré dans un digipak absolument superbe, ensuite, le The ropes d'origine est livré avec la galette de remix, enfin, presque l'opus d'origine car il bénéficie d'un nouveau mastering signé Andy VanDette (un technicien qui a un gros CV sur lequel figurent Porcupine Tree, Cold, Vola, Sevendust...). Pour les travaux de remixage, le combo a fait appel à quelques habitués du genre (Aura Shred qui traficote avec plaisir «Illustrated girl» ou Mokroïé qui transforme l'atmosphère de «In troubled times») mais aussi à David Weber et s'est même pris au jeu pour quelques titres. Si l'ordre est différent, la quasi intégralité des titres de l'album sont passés à la moulinette («Again» que je n'aime pas trop n'a pas été retenu tout comme «Forever and a day») et si pour certains c'est assez réussi (peut-être parce que les modifications sont mineures comme sur «Chrome» qui garde tout son mordant), pour d'autres, c'est assez peu digeste (les gros beats de Greco Rossetti sur «Undress to kill» cassent trop le groove). On a en tout cas une relecture intéressante de l'album et comme le groupe a vendu tous ses exemplaires de la première édition de The ropes, ceux qui veulent les découvrir n'ont pas d'autre choix que de prendre cette version avec le disque bonus, quant aux fans convertis, ils vont se régaler (rien que pour les énièmes kiffs «Refugee» !).

■ Oli





FOGGY BOTTOM

DANS CET ENDROIT

[Twenty Something]

Je ne vais pas vous faire Une histoire à l'envers, je me rappelle très bien de ma chronique du précédent disque de Foggy Bottom pour le Mag #38. Je n'étais pas encore dans l'équipe, c'est Gui de Champi qui m'avait débauché pour l'occasion, en mode pigiste, avant que je ne m'aperçoive qu'il s'agissait d'un test et que je signe à l'insu de mon plein gré un CDI à partir du Mag #40. Cette chronique était élogieuse voire dithyrambique, comme l'a été toute la presse à leur rencontre, de Libé à New Noise en passant par Rock & Folk et donc, non des moindres, le W-Fenec mais amplement méritée.

Si j'étais fainéant, je pourrais reprendre grosso modo les mêmes mots pour qualifier ce nouvel album des Lorrains. Rien ou presque n'a changé. Alors ok, je vous l'accorde, ils sont passés du power trio au power quatuor, en s'adjoignant un clavier en complément mais ce dernier reste relativement discret. La pochette du digipak est également plus sobre, sans référence ciné cette fois mais ça ne vous dit rien l'album bleu ? J'y reviendrai. Ils ont aussi bénéficié des services de Camille Belin (Lane RIP sniff, Do Not Machine, Daria...) pour ce qui est de l'enregistrement, mix et de la prod. Voilà pour l'évolution mais point de révolution, ça sort toujours chez Twenty Something, les grosses napes de guitares sont toujours bien présentes, tout comme le chant en français, légèrement fluet, à la limite du faux pour des textes bien moins naïfs qu'ils n'y paraissent

de prime abord... Et c'est surtout à nouveau gavé de tubes noisy pop qui te restent en tête dès la première écoute ! Avec encore cette alliance improbable entre le shoegaze de My Bloody Valentine ou Dinosaur Jr pour l'aspect disto et Etienne Daho, Jacno pour le côté pop 80's français. Là, ils sont imparables, implacables, indécrottables... je pourrais continuer comme ça indéfiniment la liste d'adjectifs.

On démarre «À toute allure», très efficace pour nous mettre dans le bain. Le tempo est ensuite ralenti pour un «Match nul», score pas si mal pour une équipe qu'on imagine davantage dans le camp des losers que des winners. Pas de paraître ou de faux-semblants ici, ça parle vrai, réel et comme pour toute personne normalement constituée, l'avenir, l'horizon ne faisant pas franchement rêver, on tourne, s'égaré, cherchant en vain dans quel sens aller sur «Le rond-point», troisième autre chouette morceau du disque, qui précède le touchant «Sous la pluie». Celui ci, je défie quiconque de ne pas dodeliner de la tête dès les premières notes et de ne pas être totalement envoûté par la mélodie. Si pour l'instant c'est un sans faute magistral... mais vraiment, j'insiste... quatre morceaux, quatre tubes, la suite perd un peu de son charme. Mince alors ! «Dans cet endroit», titre éponyme de l'album, l'instrumental «Longwy» ou le plus calme «Johnny Belle Gueule» ne sont pas foncièrement mauvais, loin de là mais ils ne sont pas du même calibre que les précédents... et les suivants. Ouf ! Après cette légère baisse de régime, ça repart donc de plus belle car c'est «Tout ce qu'on sait faire», de la distopop (genre autoproclamé) trop classe comme sur «La saison» ou mon préféré, le magique «Celui que tu croyais», qui clôt somptueusement l'album et démontre que non, Foggy Bottom n'a pas changé. Pour preuve, on a irrémédiablement envie d'appuyer sur repeat et repartir «À toute allure».

Depuis 1994 et Weezer c'est assez audacieux de proposer un album bleu, pari réussi et défi relevé Dans cet endroit.

■ Guillaume Circus



VERSARI

BRÛLE / REVIENS

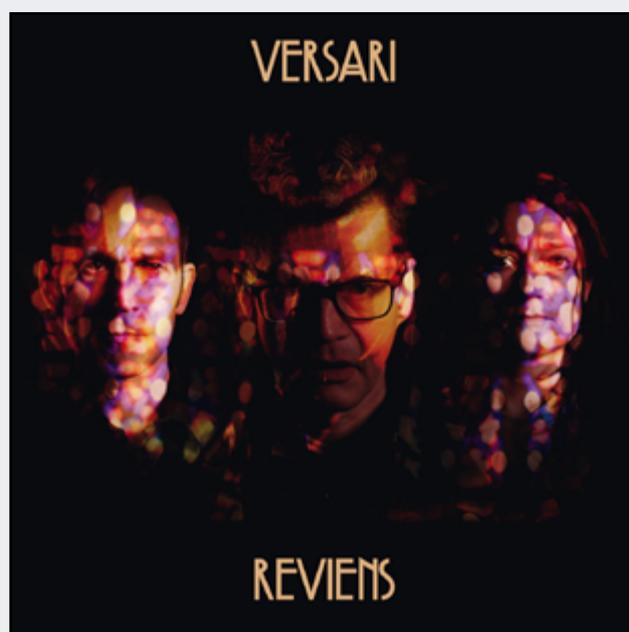
[T-Rec]

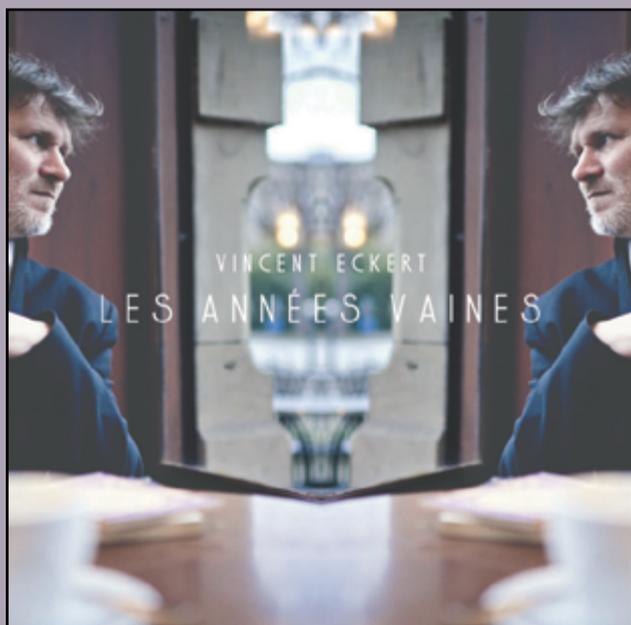
Il y a un peu plus d'un an, j'ai été quelque peu bouleversé par *Sous la peau*, troisième album de Versari. La chronique de ce disque évoquait «une sacré aventure sonore», «trente minutes d'expériences sensibles», «goût enivrant et paradoxal de dureté des textes et de sons atmosphériques». Relire cet article [et réécouter le disque] m'a replongé dans ce spleen sonore. À six mois d'intervalle, le groupe fait paraître deux EP reprenant deux moments forts de *Sous la peau* (avant, espérons-le, un nouvel album le plus vite possible !).

Brûle, tout d'abord. Ce maxi quatre titres paru en juin dernier, propose, outre la «radio edit» du single, deux remix de ce titre par Gareth Jones [producteur de Depeche Mode et Interpol, excusez du peu] et la violoniste Erica Nockalls [The Wonder Stuff], ainsi qu'un remix de l'excellent «Des images» par la team School Daze. Ces artistes subliment à leur manière la voix intrigante et la qualité des textes de Jean-Charles Versari. Un bel hommage avec une relecture musicale saisissante et passionnante d'un morceau qui l'est tout autant.

Et dernièrement (juste avant le bouclage de numéro 49 !), c'est au tour de *Reviens* d'avoir les honneurs de l'EP au même nom. Morceau dans un registre pop punk, *Reviens* est aussi hypnotique que bouleversant. Je te renvoie à l'écoute de *Sous la peau*. Et pour cet EP, pas de remix mais deux covers bouleversantes : «La nuit je mens» d'Alain Bashung, une reprise enregistrée dans l'urgence, avec les moyens du bord pour une commande il y a huit ans pour Ouï FM, puis quelque peu retouchée (avec l'intervention d'Erica Nockalls) sans pour autant en modifier la substantifique moelle. Puis c'est à l'écorché vif «Atmosphère» de Joy Division dans une ambiance lancinante et lumineuse. Ces deux morceaux qui ont marqué le parcours de Jean-Charles Versari sont sublimes par la performance des musiciens. Merci Versari, vraiment, merci pour ces moments.

■ Gui de Champi





VINCENT ECKERT

LES ANNÉES VAINES

[Autoproduction]

Le hasard des goûts des autres membres de la rédaction entraîne parfois des belles surprises. Alors que mes goûts pour le rock français au sens large, même quand il flirte avec la variété n'est plus un secret pour personne, il allait de soi que je doive m'attacher à chroniquer ces années vaines. Vincent Eckert officie dans un genre que nous pourrions qualifier de chanson rock française sans rendre hommage parfaitement à la substance de ce disque. Le classer dans chansons à textes serait réducteur car nous omettrions de souligner la composition au cordeau des différents titres.

Il nous livre dans ces Les années vaines 11 chansons écrites et enregistrées juste avant le confinement de mars 2020. Le titre porte bien son nom tant les deux dernières années semblent avoir été des années «pour rien». Alors que le titre pourrait laisser augurer des textes sombres, ils essaient au contraire de faire rayonner certains espoirs de cette époque contemporaine. «La mauvaise pente» en duo avec la chanteuse Isaka a l'honneur d'ouvrir le bal. Les deux chanteurs se renvoient parfaitement les répliques, il est facile de penser tout de go à Barbara, Miossec, Da Silva, Dominique A ou encore François Breut. La composition sert les textes et nous nous laissons entraîner par celui qui est pour nous, ne le cachons pas, un nouveau venu. Au fil des compositions, l'artiste creuse le sillon dans cette chanson rock française en sachant

parfaitement mêler les accords d'accordéon aux guitares. Le titre «L'estompe» dans ses guitares résolument rock nous fait penser à feu un groupe bordelais, alors qu'«Elle entend la mer» dans un piano voix nous ferait presque penser à un Shelter ou un Christophe qui aurait embarqué Agnès Obel dans un duo voluptueux. Vincent Eckert ne souhaite pas s'enfermer dans un seul genre et semble tour à tour convoquer le banjo d'Aléla Diane et les chœurs de Camille époque «Le fil» sur le titre «Canon pour quatre saisons» comme pour nous indiquer que ces années ne sont finalement pas si vaines que cela. Entre western spaghetti et Sixteen Horsepower, «Ne plus rien entendre est tout ce qu'il me reste» pourrait figurer avec «Les bières aujourd'hui s'ouvrent manuellement» dans le top des titres les plus intrigant du rock français.

Vincent Eckert arrive avec ses compositions à se rendre attachant et ce qui devait être une figure imposée devient un plaisir d'écouter en intégralité ses 11 titres comme une parenthèse dans les années vaines que nous avons vécues depuis mars 2020.

■ JC



HEADCHARGER

RENAISSANT DE CENDRES PAS ENCORE TOTALEMENT FROIDES, LES HEADCHARGER ONT CONNU QUELQUES CHANGEMENTS DANS LEUR RANG AVANT DE LIVRER CE NOUVEL ALBUM, L'OCCASION DE DISCUTER DE TOUT ÇA AVEC LEUR FRONTMAN SEB.

La musique s'est adoucie à travers le chant notamment, qu'est-ce qui a amené cette évolution ?

Tu trouves vraiment que la musique s'est adoucie ? Si cela est lié à la raréfaction du chant saturé, alors oui peut être, sinon pas du tout. Il est vrai que si tu écoutes notre premier album éponyme et que tu passes directement à ce *Rise from the ashes*, c'est indéniable que le côté hardcore de notre musique s'est estompé. Il ne faut pas oublier qu'il s'est quand même écoulé dix-sept ans entre ces deux opus et que forcément, notre manière de raconter des histoires a évolué. Pour tout te dire ce *Rise from the ashes* est, à mon goût, un des albums les plus rageux qu'Headcharger n'ait jamais composé. On a juste appris à s'exprimer autrement. Les quelques passages où tu peux retrouver aujourd'hui du chant saturé dans notre musique sont même mieux sentis que ce que nous avons pu faire dans le passé je trouve.

Les nouveaux venus ont pu s'affirmer ou ils ont suivi des lignes directrices héritées du passé ?

L'idée était de les intégrer à 100% dans notre processus de composition. Il est vrai qu'il existe quelques lignes directrices mais Antoine et David les avaient très bien intégrées. Assez paradoxalement, le fait d'avoir changé deux membres avant de commencer la composition de ce nouvel album a fait que c'est le seul à avoir été composé par l'ensemble des membres du groupe. Dans les grandes lignes nous voulions d'un opus encore plus rock que ses prédécesseurs et, pour que ça sonne le plus naturellement possible, il fallait que chacun trouve sa place et puisse s'exprimer le plus librement possible. Nous avons donc intégré à notre musique les points de vue et les influences de chacun.

Dans l'idée, on peut trouver des ressemblances avec ce que faisait David avec Noïd, il

suffit juste de changer les effets sur le pédalier, non ?

Si seulement c'était aussi simple (rires). Comme je te le disais, en intégrant David comme Antoine dans l'aventure Headcharger nous voulions aussi intégrer ce qu'ils étaient et ce qu'ils sont. Si aujourd'hui tu trouves des ressemblances avec ce que faisait David dans Noïd, c'est que, quelque part, nous avons réussi à trouver ce que nous cherchions, c'est à dire sonner comme un groupe sans pour autant que les personnalités des membres qui le composent se trouve effacées. D'un point de vue personnel, cela fait plusieurs années que je voulais intégrer à notre musique des chœurs bien distincts de mes lignes de chant. C'est aussi pour cela que nous avons beaucoup travaillé tous les deux sur ce point.

Malgré les changements de line-up, il ne faut que quelques secondes pour savoir qu'on écoute du Headcharger, d'après vous, quel est le marqueur le plus important ? Le truc qui restera malgré les évolutions ?

Je dirais la signature des compositions de David Rocha et Romain ainsi que les caractéristiques du timbre de ma voix.

Rise from the ashes... le groupe a connu les cendres ou il n'a jamais été question de s'arrêter ?

Nous avons traversé sur le plan personnel et dans l'histoire plus générale du groupe une période assez compliquée. Nous avons dû faire face à des situations auxquelles nous n'avions encore jamais été confrontés. A cette période, les quelques compositions que nous avions n'étaient pas au niveau de ce que nous espérions. Clairement, et puisque nous avons toujours été honnête avec nous-mêmes, nous nous sommes posé la question du bien-fondé de continuer l'aventure Headcharger. L'arrivée de David et Antoine a été salvatrice. Nous avons trouvé ce dont nous avons besoin pour rallumer une flamme qui s'était un peu étouf-

fée. Je peux te dire qu'aujourd'hui les sourires sont bel et bien de retour et que l'envie d'aller de l'avant et peut être encore plus présente que par le passé.

La crise sanitaire a modifié votre façon de travailler ?

Oui et non. Oui, parce que nous avons mis à profit le temps des différents confinements pour faire mûrir et avancer les titres que nous avons composés. Non, parce que nous avons le droit de nous voir et de répéter ensemble puisque c'était dans le cadre de notre profession.

La pochette est superbe, il y a beaucoup de travail de post production dessus ?

Nous aimions beaucoup le travail de Mathieu Ezan avec qui nous avons déjà beaucoup travaillé sur Hexagram. L'idée était de lui décrire les grandes lignes des sujets traités sur ce nouvel album, de lui faire écouter quelques titres des maquettes et de voir ce que cela lui inspirait. Après quelques propositions nous sommes rapidement tous tombés d'accord.

Pour le reste, c'est Cédric, le frère de Romain, qui a sublimé l'ensemble. Le travail de post-production a été très important mais nous avons tenu à garder l'esprit original de la photo de Mathieu.

Le clip de «Rise from the ashes» est un montage de vieux films en noir et blanc, qui est fan du travail d'archiviste de Prelinger ?

Nous avons réalisé ce clip en collaboration avec Brewster Studio. Peut-être qu'eux le sont... Ce qui est sûr, c'est que j'adore cette idée d'avoir construit une histoire avec des histoires. C'est vraiment un clip que j'aime beaucoup et qui colle parfaitement à la mise en images de ce titre.

«Magical ride» est un des autres titres mis en avant, c'est parce qu'il est le plus proche de Hexagram ?

C'est surtout parce que c'est un titre qu'on aime beaucoup, et qui, à mon goût, résume parfaitement ce qu'est devenu Headcharger aujourd'hui.



Les vidéos de «Another day alive» et «The last dance» est un live sans public, vous êtes tous très «sérieux» et «appliqués» à cause de la captation ou parce que vous ne vouliez pas faire semblant de vous donner à fond comme quand il y a un vrai public ?

C'est en effet un peu des deux et c'est complètement assumé. Tu sais, les propos de Rise from the ashes ne sont pas toujours très gais. C'est aussi pour cela, je pense, que notre attitude est un peu plus grave sur certains morceaux. Rien n'est calculé mais comme je te le disais précédemment notre manière de raconter des histoires a évolué et aujourd'hui on ne s'interdit pas non plus d'être plus «sérieux» et «appliqué» sur certains titres. Je te rassure, notre énergie sur les lives avec du public est restée complètement intacte. Elle est, je pense, plus maîtrisée.

Vercords ou At(h)ome sont des labels bien installés en France, quelles différences faites-vous entre les deux ?

Le contexte a fait que nous sommes passés de Vercords à At(h)ome. Les raisons de ce

choix ne sont pas vraiment importantes. Nous sommes très contents du travail sur ce Rise from the ashes et des relations que nous avons avec notre nouveau label. Être un label indépendant aujourd'hui en France c'est avant tout être passionné et je peux te dire c'est le cas chez At(h)ome.

Pour la production, vous conservez à peu près la même recette, c'est imaginable qu'un «étranger» à la famille Headcharger vienne mettre son grain de sel dans votre travail ?

Oui c'est parfaitement imaginable et ça a même été le cas plusieurs fois dans l'histoire d'Headcharger. Nos deux premiers albums ont été produits par Serge Morattel, puis Guillaume et Antony en autoprod'. Hexagram a été mixé par Damien Bolo. Bref nous sommes toujours à la recherche de ce qui pourrait au mieux servir la couleur de l'album. Ici nous étions persuadés que personne ne pouvait mieux comprendre cette direction que Guillaume Doussaud et le résultat ne nous a pas fait mentir.

Et s'il fallait choisir un producteur de classe mondiale, ce serait qui ?

J'adore le taf' de Rick Rubin sur les voix mais ça s'arrête là.

Les concerts ont repris, ça fait du bien ?

Comme tu le sais, le live a toujours fait partie intégrante de l'histoire d'Headcharger. Ces années où nous en avons été privés, ont été parfois difficiles à vivre. Pouvoir revivre ces moments avec le public et partager sa musique avec eux, sont indiscutablement les raisons qui nous ont fait choisir ce métier. Alors oui putain ça fait du bien et on espère ne pas en être privé de nouveau.

Il y a encore peu de dates annoncées pour 2022, c'est la peur des annulations ou tout va tomber d'un coup ?

Sur cette tournée il va falloir s'habituer à n'avoir de visibilité que sur le court terme. Les dates seront donc annoncées au fur et à mesure. Le contexte veut cela, alors on s'adapte. Si c'est la condition pour pouvoir continuer de tourner, acceptons-les.

Merci Seb, merci Headcharger, merci Olivier et At(h)ome.

■ Oli

Photos : Mathieu Ezan





PROHOM

BRILLE

(Single Bel)

Bientôt 20 ans qu'on suit la carrière de Prohom, une carrière mise entre parenthèses depuis 2013 et *Un monde pour soi*, mais si Philippe s'est mis dans l'ombre au service des autres, il n'a jamais cessé d'écrire et a conservé ses meilleures idées pour revenir briller dans nos oreilles. Sa guitare étant quasi devenue un accessoire, c'est surtout avec ses machines, ses mots et ses mélodies que Prohom nous renverse. A la douceur de sa voix, il oppose des mesures particulièrement marquées («Cardiovasculaire», «Facile», «Regarde»...), une rythmique parfois lourde qui crée un cadre assez rigide même si la cadence imposée laisse de la liberté aux textes et accen-

tue le contraste avec la clarté des timbres (Loïs et Mélodie prennent le micro sur deux titres pour leur donner davantage de légèreté). Si l'omniprésence de l'électro ne me dérange pas spécialement, je regrette juste quelques «fins» de morceaux comme ce fading à la fin de «Facile» qui l'est un peu trop. C'est dommage car quelques pistes sont très travaillées avec un bon assemblage de sonorités et des enchaînements soignés («C'est beau», «Aujourd'hui», «Regarde»). S'il a définitivement rangé au placard ses traits d'humour (sauf sur le clip de «Tu peux même danser»), Prohom a conservé son envie de danser ou de faire remuer son public, que ce soit avec «Cardiovasculaire» ou «Tu peux même danser», les beats (et le phrasé) apportent beaucoup d'énergie mais également de la variété dans un album assez tranquille au final (le slam «Brille pour toi», le délicat «Aujourd'hui», le «Regarde» un peu dub). Et se remuer, il le faudra si on veut que les choses changent même si pour ce qui concerne notre planète, il semblerait qu'il soit déjà trop tard, on est presque déjà rendus («Dessus» mais aussi «Aujourd'hui» honorent mère Nature).

Des rythmes électro dansants, des idées, de la poésie, de la chaleur, des invitations à changer, de la douceur, on trouve de tout dans *Brille* et même quelques titres qui pourraient devenir des tubes comme «Cardiovasculaire», mon petit préféré. Écoutons sans ne rien faire.

Écoutons.

Écoute.

■ Oli



PANIC MONSTER

**WE'RE ALL
PRETTY BIZARRE.
SOME OF US ARE
JUST BETTER
AT HIDING IT,
THAT'S ALL.**

**PANIC
MONSTER
WE'RE
ALL
PRETTY
BIZARRE.
SOME
OF
US
ARE
JUST
BETTER
AT
HIDING
IT,
THAT'S
ALL.**



PANIC MONSTER est OLIVIER DEAD POP CLUB / MALADROIT

PANICMONSTER.BANDCAMP.COM • WWW.KICKINGRECORDS.COM

DISPO SUR KICKING RECORDS, BLACK OUT PROD, PARANOÏA RECORDS, MONSTER ZERO, BUZZ OFF.



BJØRN BERGE

HEAVY GAUGE

(Blue Mood Records / Grappa Music / PIAS)

Son nom résonnait autour de moi depuis la mi-2000 et la sortie de son *St. Slide*, repéré à l'époque par mon cercle de «bluseux», et voilà que presque «par accident» je tombe sur son treizième album studio nommé *Heavy gauge*. Le passé vous rattrape souvent et Bjørn Berge n'échappe pas à la règle. Le plaisir est non dissimulé, d'autant plus que j'ai toujours été passionné par les bluesmen en solo présentant un trait de caractère prononcé, à commencer par cette voix rauque en ce qui concerne le Norvégien. Un peu comme si Clutch passait en mode acoustique (tiens, encore un groupe qui m'a été présenté à la même période par mes «bluseux»), car Bjørn Berge est principalement connu pour jouer débranché même si son précédent disque (*Who else ?* sorti en 2019) ne l'était pas. Si Bjørn Berge n'est pas né sur la terre du blues et du heavy-rock, il en maîtrise bien évidemment tous les codes si bien qu'on le confondrait presque naturellement avec un bluesman américain, et pourtant la Scandinavie compte un certain nombre de bluesmen (citons le suédois Bror Gunnar Jansson). Le pire, c'est qu'il connaît un certain succès aux États-Unis, et ce n'est pas tant étonnant.

Pour les gratteux, le terme *Heavy gauge* a un sens puisqu'il s'agit de l'un des tirants (diamètre) de cordes le plus gros. Bjørn Berge annonce donc la couleur avant même que l'on découvre cette œuvre de neuf titres dépassant

la demi-heure : c'est lourd et intense ! Cet album réalisé avec une 12 cordes m'a fait l'effet d'une œuvre composée pour une version électrique, tant il sonne «rock», un peu comme si ton pote te présentait ses compos heavy rock en acoustique avant de les enregistrer en studio. Ce n'est pas surprenant car jouer de la 12 cordes avec un tirant aussi gros et des attaques de bûcheron, comme lui seul sait le faire permet de jouer, quasiment pour deux. Ça résonne fort et «Rip off», joué avec un groupe (Kim Christer Hylland à la batterie et Kjetil Ulland à la basse), est un parfait exemple de la puissance du jeu du Norvégien. Ça tape du pied pour battre la mesure, tel un bluesman envouté par sa propre magie, mais Bjørn sait aussi la jouer relâché en mode crooner-folk avec «Bound to ramble» relevant toute la poésie du monsieur, ou sur la mélancolique et subtile «Straydog». Des titres permettant de libérer la nervosité pour mieux repartir sur les rails à fond la caisse. Les titres de ce *Heavy gauge* sont vraiment composés pour marquer les esprits, compacts et entêtants, ils sont dotés d'ambiances variées (blues, folk, métal acoustique, rock...) ce qui lui confère un charme absolu. À consommer sans modération.

■ Ted



SKALD

WINTER SONGS

(Decca)

Ils sont forts ces Vikings français ! Alors qu'ils ont sorti un album l'an dernier à la fin du mois d'octobre, ils nous sortent un EP «bonus» un an plus tard. Le truc est intitulé Winter songs alors qu'on sait très bien que les gars ne feront jamais dans l'estival, leur kiff, c'est la neige, le vent, le froid, certainement pas les primevères, la garrigue ou les pins parasols. Ce maxi est composé de trois inédits et de deux versions «intimes» de deux de leurs meilleurs titres («Rún» paru

sur Vikings chant et le sublime «Grótti» paru sur Vikings memories dont la Lyric Video permet de chanter du vieux norrois, ne t'en prive pas en fin de soirée...). Ces versions «light» ne sont pas exceptionnelles, elles n'intéresseront que les inconditionnels du combo voulant se sentir plus proches de la voix de Justine.

«Jólanótt» célèbre le jour le plus court de l'année, le retour attendu du soleil se fait avec une mélodie douce et dynamique, on se fait encore une fois accrocher et il est difficile de se défaire de cette petite mélodie. Plus épuré, «Villeman og magnhild» est axé sur le chant et quelques percussions, c'est assez shamanique et les autres instruments ne sont là que pour mettre en avant la délicatesse de la voix, c'est certainement pour cette raison que les deux versions allégées de «Rún» et «Grótti» sont placées juste après. Pour finir, on peut comprendre que «Pat mælti mín móðir» ne soit qu'une chute de l'album, titre assez court où le rythme est martelé, c'est surtout un chant qui n'apporte que peu de magie à l'aune de «Jólanótt». En tant qu'EP pour les convertis, Winter songs fait le job, l'artwork est très réussi (sans contestation le plus beau des productions du combo), les deux premiers inédits valent le coup et les trois autres pistes assurent le fan service. Pour les néophytes, mieux vaut commencer par les classiques (perso, je me remets un petit «Grótti»...).

■ Oli





THE BUTCHER'S RODEO

HAINÉ

(At(h)ome)

Wouaw ! Que de changements pour The Butcher's Rodeo ! Si le premier morceau (« Sans sourire ») est tout à fait dans la veine de leurs précédentes productions (quelle claque ce titre, tout au long de l'introduction, tu sais qu'elle arrive mais tu la prends quand même), on se dit que le français leur va bien et qu'ils peuvent bastonner dans toutes les langues. La suite de l'opus montre pourtant de nombreux « ralentissements » et un paquet de moments ultra mélodiques. Pas franchement sur « Crève ! » (même si on a le droit à une belle relance en chant presque clair) qui donne encore dans les montagnes russes mais bien davantage sur « Mensonges », « Haine » ou

« Pater autem », les morceaux ne sont jamais calmes, le chant garde beaucoup de puissance et de grain mais une partie des lignes joue sur la clarté et l'harmonie comme jamais. Je pense alors beaucoup à Aqme (« Pater autem » pourrait s'incruster sur un de leurs albums sans trop de problème), comme si Vincent y avait appris à faire autre chose de son chant et ne pouvant plus s'exprimer avec ce groupe, il avait laissé ses envies de douceur s'exprimer (enfin ?) dans The Butcher's Rodeo. L'autre théorie, c'est que le chant en français facilite peut-être ce qui ressemble à une prise de risque (surtout quand les zicos déginglissent tout sur le plan instrumental), sortir des mélodies serait plus facile dans notre langue ? Ma dernière thèse, davantage tirée par les cheveux, c'est l'influence d'Etienne, le batteur d'Aqme est ici producteur et, le connaissant très bien, a pu pousser Vincent à tenter d'autres choses pour ajouter du contraste à la violence de l'ensemble. Le lien avec Aqme se fait aussi assez logiquement car les textes (plus faciles à comprendre qu'avant !) sonnent comme ceux écrits par Vincent lors de la relève de Thomas. Musicalement, les gars appuient parfois sur la pédale de frein pour laisser de la place aux maux/mots mais la plupart du temps, ça blast sévère, ça défouraille dans tous les sens avec un sens du matraquage et du rythme assez fou (paye tes cassures qui fracassent les cervicales) et des effets de gratte qui tapent autant dans le soyeux que dans le sale. Avec Haine, les Hobocoreux prennent un virage assez violent, les rageux (jaloux ?) y verront des faiblesses, personnellement, j'y vois une assurance impressionnante et je me laisse autant bercer que chahuter par le résultat.

■ Oli





LEE AARON

RADIO ON !

(Big Sister Records / Metalville)

Généralement, quand mon ami Oli glisse dans ses envois des albums estampillés Metalville, on peut s'attendre à du feu, du sang et de la fureur de la part du distributeur allemand, qui dispose d'un catalogue metool où les groupes oldschool (et parfois bien oldschool !) croisent les formations thrash bien extrêmes. Du coup, c'est une chouette surprise de tomber sur Lee Aaron. Chanteuse canadienne polyvalente (du hard rock au jazz, si si !), Lee Aaron présente son nouvel album sobrement intitulé Rock On!. C'est

simple, direct et efficace. Comme le contenu de cet album qui n'aura pas mis longtemps à me retourner le cerveau. Le genre de disque dont je ne pourrais jamais me lasser, avec des guitares qui riffent à tout bout de champ, un basse/batterie simple et percutant et des couplets et refrains accrocheurs. Du classic rock du feu de Dieu ! C'est généreux, excitant et pourtant simple. Tout n'est que volupté et sincérité dans les douze titres composant ce disque entendu mille fois mais qui fait mouche à tous les coups ! Le meilleur des seventies côtoie le boogie rock du tandem ZZ Top/AC/DC et le rock open tuning des Rolling Stones. Les fans de mid tempo et de chorus endiablés goûteront à ce fruit défendu avec délectation et sans retenue. Pendant que les titres s'enchaînent, je ne trouve pas beaucoup de défaut à Rock On! (Allez, en cherchant bien, on pourrait dire que le son est un peu vieillot mais ça colle au style).

Lee Aaron, du haut de ses presque soixante ans (ça ne s'entend pas du tout !), a tout simplement la Classe. Avec ses acolytes (dont son batteur de mari John Cody), la frontwoman Canadienne a décidé de nous régaler en se faisant clairement plaisir. Ça rock et ça roll sans agressivité, ça (se) ballade sans que ce ne soit larmoyant ou barbant. Le talent individuel de chaque musicien est totalement mis à la disposition du collectif pour accoucher d'un disque brillant à défaut d'être novateur. Tu peux y aller les yeux fermés, c'est du bon !

■ Gui de Champi





TOWARD THE THRONE

VOWED TO DECLINE

[Metal East Productions]

Mélodique, atmosphérique, progressif... Tu peux mettre l'adjectif que tu veux pour préciser le style de death metal que joue Toward The Throne, ça ne donnera pas une idée de la qualité de ce dernier. Pour être plus juste, je propose qu'on dise juste qu'ils jouent du «très bon death metal». Parce qu'on peut décortiquer autant qu'on voudra ce premier album, en insistant sur les variations de rythme, sur la qualité des sons ou de la produc-

tion, en rappelant comment des éléments extérieurs au style (guitare, acoustique, piano, voix échantillonnée...) s'intègrent parfaitement à leurs morceaux, on n'aura jamais cette sensation de «ça claque» procurée par l'écoute. Tu peux t'imaginer le truc, tu peux sentir que le groupe n'en est pas à ses débuts (ils sont passés par d'autres groupes, par des démos, un EP), tu peux voir que l'artwork est réussi mais ce sentiment du «beau travail», tu ne l'auras qu'en écoutant intégralement Vowed to Decline.

Les Alsaciens peuvent être d'autant plus satisfaits et fiers de leur œuvre que ce n'est qu'un premier album et qu'ils ne sont que 4, les arrangements et bon nombre de petits détails qui font une grande partie de la qualité de l'opus sont donc gérés soit par le bassiste chanteur (Gauthier) soit par le guitariste (Jérémy), seuls quelques uns ont été ajoutés lors de la production. Entre la composition brute et celle complètement terminée, il doit y avoir une différence notable (j'aimerais entendre une démo de «Neogenesis» par exemple) mais du départ à l'arrivée, les titres se tiennent et sont gravement cohérents alliant puissance du chant, férocité des riffs et de la rythmique et envolées lumineuses sorties d'on ne sait où mais terriblement efficaces.

■ Oli





ORCHESTRE TOUT PUISSANT MARCEL DUCHAMP

WE'RE OK. BUT WE'RE LOST ANYWAY.

(Les Disques Bongo Joe / L'Autre Distribution)

Fondé en 2006 par Vincent Bertholet d'Hyperculte, le collectif Orchestre Tout Puissant Marcel Duchamp (nom qui rend hommage à la fois aux «Orchestres Tout Puissant» africains ainsi qu'à l'artiste iconoclaste Marcel Duchamp) est originaire de Genève en Suisse. C'est désormais avec un arsenal de 12 musiciens qu'il a accouché cet été d'un cinquième album nommé We're OK. But we're lost anyway.. Enregistré en novembre 2020 au Phonotope Studio en Suisse par Gaspar Pahud et Antoine Etter (les deux ont déjà bossé ensemble ou séparément pour Ester Poly, Rue du Nord, Louis Jucker, Massicot, Puts Marie ou encore The Young Gods), ce disque est un bouillon de magie, de rêves, de plénitude, mais aussi se révèle par ses sublimes étrangetés et d'une manière plus générale, par sa liberté artistique. Cette boulimie sonore s'exprime à travers une symbiose de styles puisant allégrement dans le jazz, le krautrock, l'afrobeat ou bien encore la musique tribale, avec ce petit côté «spi-rituel» en mode brass band symphonique, qui rend cet album si spécial.

Inclassable donc, We're OK. But we're lost anyway. nous aspire sur des territoires sonores quasi insoupçonnés. Ainsi, l'inaugurale et lancinante «Be patient» se dévoile par un amalgame ébouriffant de cordes faisant place à un moment

digne des grandes heures du trip-hop, alors que «So many things (To feel guilty about)» est plus énergique, sautillante avec un esprit espiègle. L'ambiance marimba de «Blabber» pourrait tout à fait être un morceau de Tortoise tandis que «Connected» sonne comme une certaine facette de Dead Can Dance. Ces neuf titres à peau de caméléon sont autant hypnotiques que percutant («We can can we» en est un bon exemple) et jouent du yoyo dans la durée en termes d'intensité à l'image des blocs de textes sur la pochette. En parlant de l'artwork, épuré et efficace, il a été réalisé par Brian Case de 90 Day Men, Disappears et FACS, un excellent musicien et compositeur adépte, lui aussi, des courbes sonores (la structure de l'intro de «Beginning» fait d'ailleurs penser à Disappears). Voilà donc une sortie comme on les aime, une musique intelligemment écrite et parfaitement jouée sortie sur le label de son instigateur Les Disques Bongo Joe (Hyperculte, Derya Yildirim & Grup im ek, Yin Yin, L'Eclair).

■ Ted



ORCHESTRE TOUT PUISSANT MARCEL DUCHAMP

WE'RE OK. BUT WE'RE LOST ANYWAY. EST NOTRE COUP DE CŒUR DU MOMENT. LE PETIT DERNIER DU COLLECTIF SUISSE MENÉ PAR VINCENT BERTHOLET D'HYPERCULTE, SORTE DE RITUEL «AFRO-KRAUT», EST ASSEZ MAGIQUE ET C'EST LA RAISON QUI NOUS A AMENÉ À LE SOLLICITER POUR ESSAYER DE PERCER LES SECRETS DE CET ALBUM ET DE CE GROUPE PAS COMME LES AUTRES. C'EST PARTI !



Bonjour Vincent, si cela ne te dérange pas, j'aimerais que tu te présentes à nos lecteurs ... sans trop t'embêter à rentrer dans les détails, sauf si tu le souhaites, que tu nous fasses partager ton parcours, tes faits d'armes, tes activités, et peut-être ce qui te plaît le plus dans la musique ?

Bonjour ! Ouh la la, je ne vais pas rentrer dans les détails. J'ai commencé à jouer dans des groupes vers l'âge de 18-20 ans, dans ma ville natale de Chambéry, de la basse et de la guitare dans d'obscurs groupes noisy pop. Déjà

à cette époque, j'organisais des concerts, ou vrais des squatts. Devant le peu d'intérêt du public chambérien, je suis vite parti à Lyon, là-aussi pour ouvrir des squatts, mais je faisais plus du tout de musique. Je me suis retrouvé très vite dans une impasse, il était impossible de construire quoi que ce soit de façon alternative à Lyon à cette époque (1995-2000). À 25 ans, je me suis mis à la contrebasse, d'abord pour faire la manche dans la rue, puis très vite, je suis parti à Paris pour apprendre de façon plus assidue les bases du jazz. J'arrive

à Genève en 2001 car je vais être papa, je fais encore pas mal de jazz dans la rue, dans des ateliers de jazz, pour bouffer de la grille et progresser avec cet instrument. En 2006, la Cave 12, une asso et salle de concert à Genève, me propose une carte blanche : c'est la création d'Orchestre Tout Puissant Marcel Duchamp.

Justement, le sujet principal de cette interview est Orchestre Tout Puissant Marcel Duchamp. Est-ce que tu te souviens du moment précis où tu t'es décidé à te lancer dans ce type de projet ? Pourrais-tu nous parler des débuts du groupe et comment le collectif a progressé/évolué avec le temps ? Quelles étaient tes ambitions autour de ça, au départ et jusqu'à maintenant ?

L'objectif des cartes blanches de la Cave 12 est souvent de réaliser un vieux rêve, quelque chose qu'on a jamais pu encore faire. Je voulais monter mon groupe depuis très longtemps, j'attendais une impulsion. Elle est arrivée par cette proposition de carte blanche, et s'est confirmée pendant un stage d'improvisation avec Joëlle Léandre, en mai 2006, alors que je me posais beaucoup de questions sur le projet à monter pour ma carte blanche. Joëlle m'a dit : »Tous les contrebassistes doivent avoir leur groupe, profite de cette occasion, c'est le moment». Et voilà ! L'idée de base était vraiment de faire un grand orchestre qui fait de la transe électronique, mais sans électronique, avec les instruments de l'orchestre classique. J'étais alors très inspiré par Homelife, groupe de Manchester qui a sorti 2-3 trucs sur Ninja Tune, j'avais un ami qui jouait dedans, 16 musiciens et musiciennes sur scène, grosse claque. Très vite, je me suis rendu compte de la difficulté de réunir des gens, et on s'est arrêté à six, le nombre de sièges dans mon van de l'époque. Même si tout ça s'est créé pour une soirée, j'avais le secret espoir de prendre la route. J'avais donc cette idée initiale qu'on soit très nombreux, et de mêler les multiples influences qui m'habitent. J'en parlais toujours aux membres du sextet, même s'ils ou elles ne me prenaient jamais au sérieux. Il a fallu attendre les 10 ans du groupe, pour profiter de ce prétexte pour rassembler d'anciens musiciens et musiciennes et les nouveaux, on

s'est retrouvés à quatorze. On a fait près de cent concerts et enregistrés un album. Pour le dernier on est douze, et on a déjà joué une trentaine de concerts depuis juin. Le groupe a changé quasiment de moitié, en grande partie à cause du Covid.

Le collectif a en effet évolué au fil des années, comment s'est opéré le choix des musiciens ? Un calvaire ou une facilité déconcertante ?

Le choix est avant tout un feeling humain. C'est plutôt facile car vu qu'on est nombreux, on a un réseau très large. C'est toujours moi qui décide qui rejoint le groupe.

Comment ça s'organise les compositions chez toi ? Tu écris tout et tout doit être parfaitement joué par tes musiciens ? Ou tu leur laisses une certaine liberté d'action ?

Je compose complètement la musique depuis le passage au grand orchestre. Liz Moscarola (voix et violon) s'occupe toujours de ses mélodies de voix qu'elle pose sur ma musique. Et je suis vraiment contrôlé freak, surtout sur ce dernier album, je suis jamais allé aussi loin dans le contrôle. Tout devait être joué comme je l'avais imaginé, il y avait très très peu de places pour rajouter des choses. Vu qu'on est très nombreux, il faut vraiment penser à l'ensemble, que l'on puisse toujours tout entendre. Par contre, je laisse aussi parfois un peu de place aux guitaristes pour trouver leur riffs, sur certains passages très définis, mais faut que ça reste ultra minimal. Il y a plus de liberté pour les percussions, qui sont les épices à rajouter par-dessus.

J'imagine à ce propos, que ça doit être plus facile pour toi de sortir un album d'Hyperculte que d'Orchestre Tout Puissant Marcel Duchamp ?

Alors non, c'est le contraire, vu que je suis seul à décider pour Orchestre Tout Puissant Marcel Duchamp, c'est très facile. Avec Hyperculte, on discute/débat avec Simone, ça peut être parfois long avant de trouver un terrain d'entente. Le format réduit nous pousse aussi à être très créatif. On est aussi exigeant l'un(e) que l'autre.

Bon, parlons maintenant de ce dernier disque, We're OK. But we're lost anyway.. Dans un premier temps, j'aimerais savoir si le titre est en rapport avec la crise sanitaire et ce qui en découle, pass sanitaire, restriction des libertés... ?

Alors le titre était avant le pass sanitaire. C'est en rapport avec la crise écologique dont ce problème de Covid est un parfait exemple et des politiques qui devraient prendre le problème en main mais qui ne font absolument rien. Donc oui ça va, on va plutôt bien, mais on sait que tout est foutu, vu la réaction de nos gouvernements et de la prise de conscience de nos semblables. On fonce dans le mur, plutôt que de chercher le frein, on saute à pieds joints sur l'accélérateur.

Avais-tu avant de faire ce disque une idée de comment il devait «sonner» ?

J'avais pas d'idée précise si ce n'est que je voulais une production un peu plus poussée que le précédent. Et aussi, je voulais faire un disque moins joyeux que les autres. La situation autour de nous devient quand même lourde. J'avais toujours cette idée en composant les morceaux. Et J'avais rencontré Johannes Buff (producteur/ingé-son ayant travaillé avec Thurston Moore Group, Botibol, Dälek, FACS, Zombie Zombie, Mathias Aguayo, Enablers...) en tournée, et j'avais eu de chouettes discussions de musique avec lui, un bon feeling humain aussi. Je lui ai demandé, il était partant, et voilà.

Mais c'est pas le duo Gaspar Pahud-Antoine Etter qui s'est occupé de la production ?

Alors, on devait enregistrer en juin à Nottingham, annulé, en août au Pays basque, annulé, en novembre à Lyon, annulé. On a appelé Gaspar la veille pour le lendemain, c'était en Suisse, plus facile pour tout le monde, le studio était libre, ils se sont partagés l'enregistrement avec Antoine, c'était une super semaine !

Est-ce une vraie volonté chez toi de choisir un producteur différent à chaque disque ?

Oui et non. On a fait 2 disques avec John Parish (connu pour ses collaborations avec PJ Harvey), je sentais le besoin de changer. On va

refaire le prochain avec Johannes Buff, pour pousser plus loin sa façon de faire, l'idée est vraiment de prendre encore plus de temps. Je crois que j'ai enfin trouvé avec Johannes quelqu'un qui sait ce que je veux sans qu'on en parle pendant des heures. Je suis très fan de son travail.

Selon toi, en quoi ce disque est différent des précédents ?

Il est beaucoup plus produit sur les voix, les instruments. Il y a plus de percussions rajoutées aussi. Je trouve qu'il y a plus d'espaces et de profondeurs. Mais je ne suis pas la meilleure personne pour en parler, tous ces trucs techniques, c'est vraiment pas mon truc, c'est d'ailleurs pour ça que je cherche à engager quelqu'un à chaque fois.

La musique d'Orchestre Tout Puissant Marcel Duchamp est difficile à définir en termes de style, ce n'est ni vraiment rock, ni vraiment jazz, ni vraiment musique expérimentale ou encore «musique du monde». En revanche, elle ne manque pas d'adjectifs, le premier qui me vient à l'esprit c'est «rituel». Quel serait le tien, si tu devais décrire cette musique en un mot ?

Rituel, ça me plait, merci.

On note aussi dans cet album des messages qui démontrent la débilite et l'incohérence de ce monde, je pense à «Flux» où vous dites : «Des conteneurs européens remplis de pommes pour la Chine croisent dans l'Océan Indien des conteneurs chinois remplis de pommes pour l'Europe» ou bien «Deux jeunes paysans africains partent ruinés vers l'Europe pour cueillir des tomates qui sont envoyées en Afrique». C'est quand même drôle alors qu'on sort d'une COP26 où on nous parle du pacte de Glasgow pour réduire les émissions globales de gaz à effet de serre. Ça aussi, c'est en rapport avec le titre du disque ?

Oui, c'est exactement ça. La COP26, c'est 400 jets privés, un financement fait par les principaux pollueurs de la planète.. Une grosse blague quoi.

Serais-tu capable de nous dévoiler un secret



sur la fabrication de ce disque, voire une anecdote, qu'aucun fan ne connaît jusqu'à présent ?

On a enregistré avec le Covid, sans vouloir le savoir, on s'en est rendu compte en sortant. On était tous un petit peu malade, un coup de froid, rien de grave, jusqu'à ce que l'un de nous se fasse tester positif à la fin, après 10 jours de répétes et studio et dortoir collectif. Mais a-t-on le droit d'en parler aujourd'hui ?

J'ai été surpris par le fait que votre artwork ait été réalisé par Brian Case. En plus d'être un super musicien, notamment dans feu Disappears, je ne m'attendais pas à ce qu'il fasse des pochettes. Pourquoi lui ? Vous vous connaissez d'où ? De votre affiche partagée

lors de l'édition 2018 du festival BBMix ?

Alors encore une chose très simple : la personne qui devait faire la pochette me lâche pendant que je faisais le mix chez Johannes, je lui en parle, je voulais un truc minimaliste, il me dit : «Demande à mon pote Brian», un petit mail et voilà. Je ne savais même pas qu'on avait partagé l'affiche de BBMix, merci.

Sur scène, est-ce que tu es plutôt «Je veux que notre son soit le plus proche de celui de l'album» ou plutôt «C'est cool, notre son est différent à chaque concert» ?

Je veux que ça chie et que nos instruments acoustiques sonnent comme de la techno qui défonce... Donc non, je veux juste qu'on entende tout mais qu'il y ait une force globale.



Avec quels artistes aimerais-tu collaborer ?

On vient de faire un truc avec François & The Atlas Mountains pendant quelques jours off dans les Landes, où il habite. C'était cool. J'aimerais bien faire des choses avec This Is The Kit ou Rozi Plain, c'est un peu toute une même bande qui tourne autour du studio Shorebreaker de Johannes.

Qu'est-ce que tu pourrais me recommander comme artistes ou groupes à découvrir d'urgence ?

Omni Selassi, mon groupe suisse préféré du monde.

Dernière question : Quel est votre avenir proche et lointain ?

Tourner un max en 2022, peut-être qu'on va en

Amérique du Nord cet été (dur de se projeter en ce moment), et peut-être enregistrer le prochain album l'hiver prochain (2022-23) pendant un mois dans les Landes au Shorebreaker studio, avec plein d'invités qui défilent (ça c'est mon rêve du moment). Partir en tournée sur une péniche aussi c'est un autre rêve, tu tournes avec ta salle.

Merci à Marc Chonier et Vincent

■ Ted

Photos : G. Fauveau



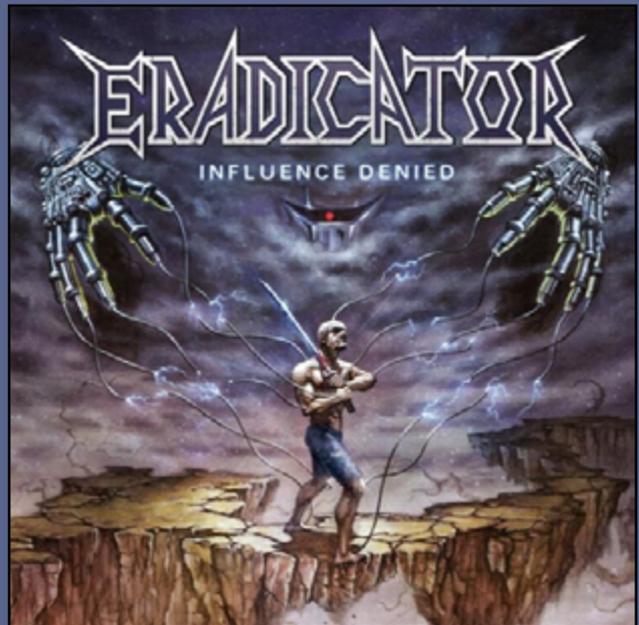
KORSAKOV

NORPYXTAB

[Source Atone Records]

Troubles de la mémoire, perte des repères et immersion dans des eaux troubles sans trop d'espoir de remonter à la surface, voilà le résumé de ce que nous propose le duo Korsakov pour son premier album. Un groupe aussi obscur que sa musique car on ne sait pas grand-chose d'eux si ce n'est qu'ils sont Lillois et ont une solide expérience métallique. Cachés sous les initiales A et E, les musiciens se partagent le travail, le premier compose toutes les musiques, le second met sa voix sur les instrumentaux, une voix qui porte des cris, des hurlements et des sons gutturaux plus que des textes. Selon les pistes (de «I» à «VI», là encore peu d'infos), on a des ambiances franchement black metal et d'autres plus éthérées qui peuvent être estampillées «post hard core», perso, c'est vers celles là que je reviens le plus facilement notamment la «III», véritable grand huit émotionnel où les guitares cisailent une atmosphère épaisse mais pas aussi sombre que sur les titres où les riffs et les coups de butoir sont torrentiels. Sans les passages posés et les deux plages claires («II» et «IV»), cet opus serait une expérience physique dont on ne sortirait pas indemne, grâce à ces moments, on survit à son écoute et on a même envie de s'y replonger.

■ Oli



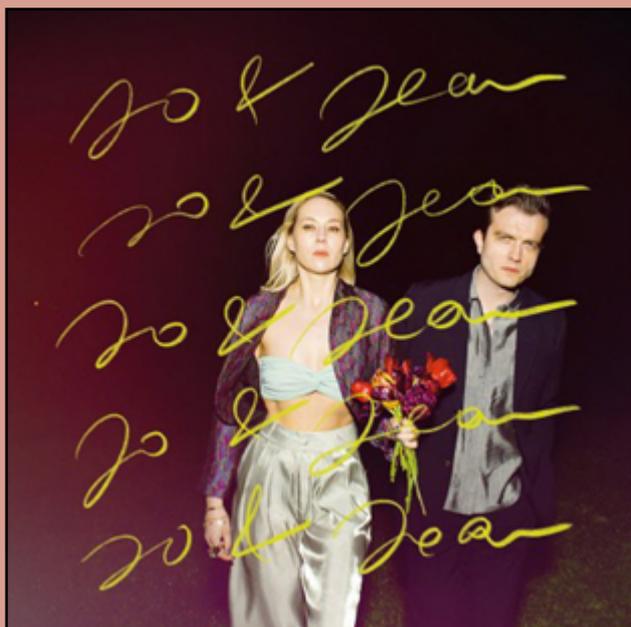
ERADICATOR

INFLUENCE DENIED

[Metalville]

Mais c'est que je suis gâté dis donc ! À peine achevé la chronique de l'excellent Positive aggressive de Godslave, j'enchaîne de nouveau avec du thrash allemand mais plus orienté metal technique. Si tu ne te sens pas concerné, il est encore temps de stopper ta lecture avec ces 323 signes. Car là, ce n'est pas la même limonade (et surtout pas la même rigolade) avec Eradicator (rien que ça !). Influence Denied, c'est 47 minutes de musique agressive et de riffs à tout-va, joués avec sang-froid et conviction. Le niveau technique du groupe (qui en est à son cinquième album) est assez élevé, et l'écoute des dix morceaux, dépassant tous les 4 minutes, demande, avant toute séance de headbanging, une concentration maximale pour enregistrer les multiples informations (les trente premières secondes d'«Influence denied» donnent le vertige). On frôle l'indigestion à la première écoute mais on devient vite accro à Influence Denied au point qu'on y revient avec appétit ! Le chant est vraiment flip-pant, ça joue à une vitesse impressionnante et hormis un pont acoustique et une guitare solo suave dans le morceau d'ouverture «Driven by illusion», ça bourre du début à la fin. Seul hic : ce son de batterie qui sonne parfois un poil kitsch, un comble pour ce groupe de ce style. Bien évidemment, je ne ferai aucun commentaire sur l'artwork de l'album. Non, aucun.

■ Gui de Champi



JO WEDIN & JEAN FELZINE

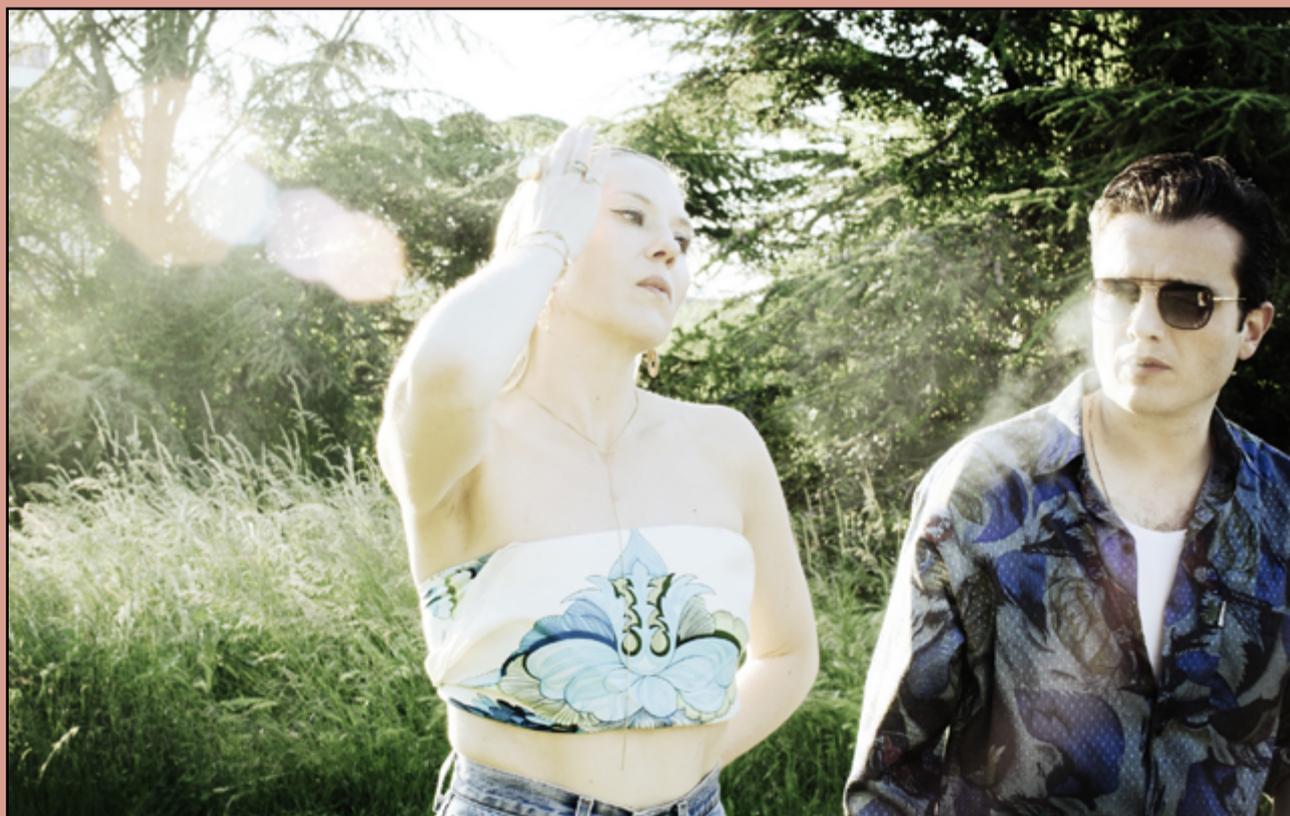
JO & JEAN
(At(h)ome)

Après Pique-nique, premier album paru en 2017, Jo Wedin et Jean Felzine remettent le couvert chez nos amis d'At(h)ome pour un deuxième album sobrement intitulé Jo & Jean. Tu as, évidemment, déjà entendu parler de Jo Wedin et Jean Felzine, n'est-ce pas ? Non ? Ah, c'est

embêtant, car il ne va pas falloir compter sur moi pour te présenter le CV de la chanteuse Suédoise et du leader du groupe clermontois Mustang (j'ai quand même réussi à situer plus ou moins les choses non ?). Le couple, à la ville comme à la scène, a profité des désagréments de la Covid et d'un changement de distributeur pour présenter non pas un EP comme cela était initialement prévu, mais bien un album complet.

Pour ce nouvel effort, c'est du côté de la pop deluxe avec ses accents funk, disco et synthétique que le duo a choisi de s'aventurer. Les thèmes de l'amour et de la vie de couple sont abordés sans filet, avec une pincée d'humour et beaucoup de spontanéité tout au long de cet album chanté aussi bien en français qu'en anglais et en suédois. La critique du machisme et du regard de la société sur les femmes, la passion du plaisir charnel et l'intemporelle guerre des sexes sont évoqués avec poésie et justesse. Sur fond de rythmes rétro, disco, funk ou d'ambiance soul rafraîchissante, Jo & Jean est un disque qui surprend et qui détend. Le duo de voix est invariablement juste, les textes sont bien sentis et on ne peut que succomber au charme de l'ensemble. Ce genre de disque envoûtant qui te colle à la peau. Tout simplement.

■ Gui de Champi
Photo : Marie Planeille





CHERRY PILLS

BLACKJACK

(UnderHouse Records)

L'un des nombreux avantages du W-Fenec mag, et c'est comme ça depuis presque vingt-cinq ans (oh merde, déjà !), c'est que nous ne sommes pas à l'abri de recevoir un disque d'un groupe qui nous est totalement inconnu et qui va nous rendre accro dès la première écoute, au point d'en faire une fixette et de prendre la tête à notre entourage à grands coups de « faut que t'écoutes ça, j'ai du mal à m'en remettre » ou de « ce disque n'est pas près de quitter ma platine, je suis sûr qu'il va en être de même pour toi ». J'ai certes parfois tendance à exagérer. Et alors ? Et donc après cette introduction, il est temps

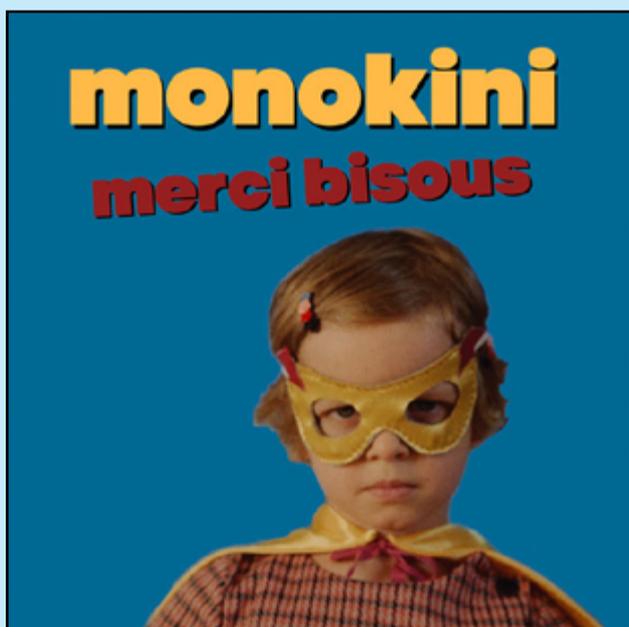
de rentrer dans le vif du sujet et de parler de Cherry Pills et de Blackjack, son premier album.

Cherry Pills, c'est un power trio Grenoblois composé de Marine à la guitare et au chant (et quel chant !), Christophe à la basse et Nicolas à la batterie. Un trio qui déboîte et qui, en l'espace de dix titres et trente sept minutes au compteur, vient de réaliser un gros coup dans le paysage rock hexagonal. Dès les premières secondes de Euphoria où la basse/batterie groovy entre en jeu, bientôt rejointe par un chant entraînant et des guitares précises et percutantes, le niveau se révèle élevé. Pour te donner quelques repères, c'est du côté de Arctic Monkeys période Humbug qu'il convient se référer. Le rock sauvage teinté de pop acidulée fait des ravages, en s'offrant de jolies envolées sonores tout en gardant bien en tête les fondamentaux du rock (à savoir : d'excellentes mélodies, des refrains tape à l'œil, et des morceaux aboutis), le tout sur fond d'une production dynamique et d'un son qui sert le trio à ravir. C'est attractif, c'est alléchant, c'est parfois surprenant mais vraiment rafraîchissant.

Difficile de faire ressortir un titre en particulier plus qu'un autre tant l'album se révèle complet. Si le groupe a la même tenue sur scène que sur disque, ça promet de bons moments en perspective.

■ Gui de Champi





MONOKINI

MERCI BISOUS

[Autoproduction]

Alors que le syndrome du «c'était mieux avant !» a toujours pollué et continue d'altérer l'air ambiant (et de manière encore plus nauséabonde d'ailleurs en ce moment), est-ce que musicalement c'était mieux avant ? Bon déjà, ça veut dire quoi «avant» ? Et «avant» l'avant, c'était le silence ? Bref, même si on pourrait partir sur un devoir de 4 heures, option philosophie mélodique, je vais apporter quelques précisions à cette question : est-ce qu'en France, dans les années soixante, au temps des yéyé, c'était mieux ? «Mieux», je ne sais pas, «Bien», à toi de voir. Mais si tu répondrais plutôt «Oui ! « à cette question, puisque pour égayer tes journées, tu aimes bien sélectionner un petit 45 tours de Nino Fer-

rer, de Serge Gainsbourg ou de France Gall sur ton juke box Wurlitzer, alors tu peux désormais passer au CD ou au digital avec Merci bisous, le premier EP de Monokini.

Étrangement, les membres de Monokini ne sont ni des milléniums tombés sur la collection de vinyles de leurs papis et mamies, ni des soixante-huitards restés bloqués dans leur époque. Il s'agit de musiciens aux CV bien remplis et aux parcours divers et variés et qui se sont retrouvés autour d'une redécouverte des années yéyé. Et ils font ça très bien, plongeant dans cette période (faussement) insouciant, reprenant les codes, les instruments, les sonorités et les thèmes. D'ailleurs, la simple lecture des titres de l'EP, tout comme le nom du groupe, nous ramène à ces 60's un peu naïfs : «Merci bisous», «Mon papa ne veut pas», «Le temps du rock'n'roll» ou le «Quand c'est non, c'est non !» (même si pour ce dernier titre, il est toujours nécessaire de rappeler ce principe qui reste d'actualité 60 ans après, malgré l'évolution des mœurs). Pas kitch, juste vintage, mélodique, frais, cool, doux. Monokini semble parfaitement retranscrire cette époque, que je n'ai pas connue, mais qui paraissait bien loin des préoccupations et problèmes actuels. Et tout ça est franchement sympathique.

Et puis, très personnellement, de savoir que le batteur de Monokini est l'ancien batteur des Kargol's (Benjamin Vairon), ça me file un gros gros coup de jeune, et ça rajoute à mon bonheur.

Merci.

Bisous.

■ Eric





BALBOA TO BILBAO

NONANTE

[Autoproduction]

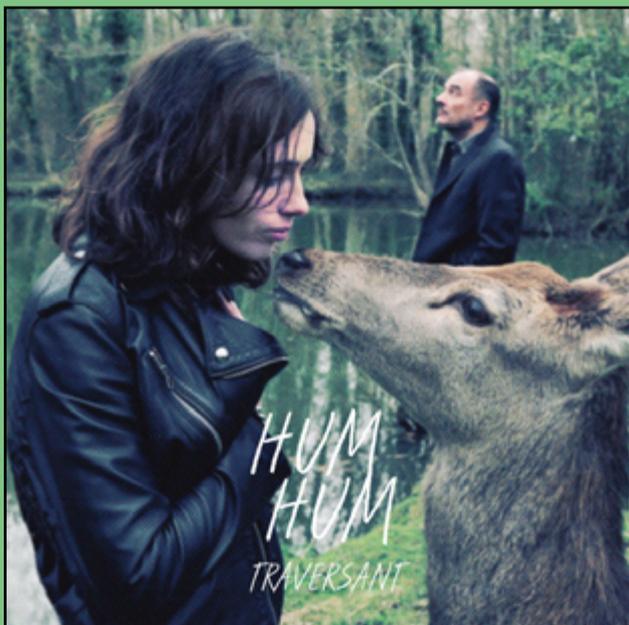
Paie ton équipe de champions sur le papier ! Y a que des numéros 10 dans la team Balbao To Bilbao avec des ex ou actuels Gâtechien, Microfilm, Not Scientists, Robot Orchestra, Uncommonmenfrommars... je ne vais pas tout lister mais ce sont des gars qui traînent leurs Vans, Converse ou Santiags et balancent des uppercuts et crochets du gauche depuis bien 25 ans dans les rades, caves, caf' conc', voire SMAC et même spectacles pour jeunes dis donc. Tu en as forcément croisé un un jour. Après, la musique c'est comme dans le sport, on peut rassembler les meilleurs joueurs / musiciens du monde, il faut que la sauce prenne et que l'alchimie fonctionne. Qu'en est-il ici ?

Quand on regarde la pochette, les jeux de mots sur certains titres de chansons, «Elasticake», «Devoclusky», «Commandant Guso» ou même de l'album, Nonante (quelle idée ?), on est en droit d'avoir quelques réserves. Va t-on se farcir un énième groupe, friand de private jokes, y a qu'à voir son nom, qui passe plus de temps à ricaner autour de canettes en répèt à La Sirène (salle de La Rochelle où Balboa To Bilbao a vu le jour) qu'à bosser des morceaux ? Vu le pedigree de nos Rocky de Nouvelle-Aquitaine, la question était superflue et l'écoute de Nonante vient vite dissiper tout soupçon. Oui, ils kiffent cette décennie musicale bénie des Dieux du rock et lui rendent bien hommage, dans une mixture assez insaisissable, indéfinissable, tant ils viennent

d'horizons malgré tout divers. C'est pas du punk rock, c'est pas du post rock, c'est pas de la noise rock... c'est un peu de tout ça et cohérent dans cette relative incohérence, avec qui plus est les trois chants différents pour achever de brouiller les pistes. Ou pas. En effet, des fois j'ai l'impression de reconnaître qui a pu amener l'ossature du morceau, sur lequel chacun a ensuite mis sa touche perso. Allez, je me lance. Je suis certain que Erwan CrazyOne est à l'origine de «The race», Laurence NotRatBack de «Bag it up» et Sir Stevo Fart Again de «Elasticake», même si là j'ai un petit doute, son style de prédilection se situant à la croisée des deux précédents, plus facilement identifiables. Peut-être également que ce processus de composition a fonctionné aux débuts du groupe, pour leurs premiers morceaux et que cela s'est ensuite affiné. En effet, quand j'écoute «Devoclusky», qui porte bien son nom car on dirait vraiment du McLusky dansant en mode Devo, je suis bien en peine de dire qui en est à l'origine. Même chose pour «Commandant Guso» où l'on sent bien là aussi que le travail collectif porte ses fruits.

Quel est l'avenir de Balboa To Bilbao, tous étant occupés dans d'autres groupes, la suite nous le dira mais l'appel de la scène a déjà commencé à se faire sentir et il devrait y avoir d'autres galas à venir. En attendant on se rue sur ce CD qui sort fin janvier, en autoproduction. Si c'est pas malheureux ! Dans les années nonante, les labels indés se seraient sûrement arrachés pour les signer, d'ailleurs si quelqu'un est chaud pour une sortie vinyle, vous pouvez toujours les contacter.

■ Guillaume Circus



HUM HUM

TRAVERSANT

[Dragon Accel / Modulator]

Hum Hum est un duo de pop rock électro formé de Sophie Verbeeck (textes et chant) et Bernard Tanguy (musique). Ce dernier est plus connu sous le nom de BT 93 mais avait délaissé à la fin des années 1990 la musique pour le cinéma. C'est sur un tournage que les deux se rencontrent et donnent naissance autour du piano d'un hôtel à Hum Hum.

Un premier EP est né dans cette collaboration au premier trimestre 2019 et a permis au groupe de se faire une renommée dans le monde de la musique indé. Le groupe était donc attendu au tournant pour transformer l'essai de l'album.

Le disque s'ouvre sur une introduction chantée « la revanche de la louve » qui fait écho à la pochette du premier EP. Le premier titre s'envole sur les paroles « je suis partie prenante à des rêves clandestins » et sur dès lors, nous sommes embarqués par la voie de Sophie et les mélodies de Bernard et il semble que la magie opère comme sur l'EP.

Le duo mélange à merveille leurs influences qui parfois divergent. Le creuset « Traversant » permet de retrouver tout ce qui fait le charme du groupe avec le choix qui alterne entre spoken word et parties chantées que ne renieraient pas Morcheeba. Mais il y a également un côté nouvelle vague à la française avec une Françoise Hardy, un Etienne Daho ou un Daniel Darc qui semblent accompagner les volutes vaporeuses

des différents titres. Frédéric Lo qui avait réanimé Daniel Darc est également présent aux manettes ce qui donne une cohérence parfaite aux différentes chansons. Le chant alterne français et anglais, douceur et racolage comme sur le titre « King Kong show », chanson où le duo se renvoie la balle entre chant anglais et chant français.

Le duo pousse même le vice à intituler une chanson « la ballade des gens heureux » qui n'a aucun rapport la chanson de variété du même nom. Un riff extrêmement accrocheur et un refrain entêtant qui aurait mérite à faire oublier la première. Ce qui frappe c'est la cohérence de l'album alors que le duo alterne différents styles. Frédéric Lo a tout compris des noirs et blancs qui constituent des jeux de lumière du yin et du yang de ces deux voix hors genre. « Traversant » ou comme cette lumière de sous-bois qui au fur et à mesure des déambulations éblouie ou nous plonge d'un coup dans l'obscurité.

« Une sur un million » lorgne vers l'univers gainsbourien alors qu'une comme « poor little thing » trahit l'amour des deux pour les Stranglers. C'est avec joie que l'album se termine par « Blueberries » une chanson tout en douceur qui nous replonge dans les premiers émois que nous avons eus à l'écoute de leur premier EP.

■ JC



HUM HUM

DÉCOUVERTS PAR HASARD OU PRESQUE AVEC LEUR PREMIER SINGLE « BLUEBERRIES » SORTI SUR LEUR EP ÉPONYME, LE DUO A SORTI CET ÉTÉ UN DISQUE AUX 10 TITRES HABITÉS D'ANIMAUX SAUVAGES ET DE SOMBRES FORÊTS, « TRAVERSANT ». FORT D'UNE BOULE NOIRE COMPLÈTE FIN SEPTEMBRE, IL ÉTAIT TEMPS DE REVENIR SUR CETTE SORTIE QUI SE JOUE DES STYLES ET NAVIGUE ENTRE POP, ROCK ET ÉLECTRO.

Merci à vous deux de nous accorder cette interview. Sophie, tu es comédienne et Bernard cinéaste, à quel moment une rencontre sur le tournage d'un long-métrage (Parenthèse [2016]) se transforme en aventure musicale en duo ?

Sophie : Pendant le tournage de Parenthèse, nous étions à l'hôtel. Il y avait un piano et le soir après le tournage, il arrivait à Bernard

de jouer et je l'accompagnais au chant. Nous avons commencé à nous amuser, et comme la musique a une place importante dans nos vies, nous avons commencé à mettre en commun ses compositions et les textes que j'écrivais.

Bernard : Après le tournage, Sophie m'a proposé de composer pour elle et les premières chansons m'ont suffisamment motivé pour



m'y remettre à fond après plus de 20 ans d'interruption... J'ai d'ailleurs mis le cinéma entre parenthèse et je suis à 100% dans la musique en ce moment. Sophie, elle, continue de jouer au théâtre et au cinéma (elle interprète Marie Laforêt jeune dans le prochain biopic de Lisa Azuelos).

Sophie, est-ce facile de passer de devant la caméra à derrière le micro ?

Sophie : Je ne me pose pas la question dans ces termes. Pour moi chaque expérience est unique et difficile dans le sens où je m'investis de tout mon cœur dans chacune d'entre elles. Je pense que même si les domaines d'activités sont différents, il y a des ponts à faire entre le jeu et le chant. Par exemple, le fait que pour être libre, il faille maîtriser une structure, un chemin, et le répéter beaucoup avant d'être

libre de faire des sorties de route. Il y a de toute façon un élément absolument commun entre le jeu et le chant et c'est une arme secrète qu'il ne faut absolument pas négliger et cela peut s'étendre à la vie elle-même : il faut respirer !

Bernard nous te connaissons également sous le nom de BT93 un projet qui date des années 90 que tu as réactivé, tu as fait écouter ces morceaux à Sophie avant de créer Hum Hum ? Peux-tu nous parler de l'acte 2 de BT93 ou c'est encore un peu tôt ?

Bernard : Oui, Sophie a écouté certains morceaux comme «Bronx generation» qu'elle aimait bien. Mais pour Hum Hum, ce sont uniquement de nouvelles compositions écrites spécialement pour elle. Le deuxième album de BT93, je garde un peu le suspense, mais je peux vous dire qu'il est au mixage avec Michaël Tain-



turier au studio Atlas et qu'il sortira en 2022. L'album est réalisé par une jeune musicienne extrêmement talentueuse, Sainte-Victoire.

Le duo a des influences divergentes ou différentes. Comment a été composé l'album ? Avez-vous du faire des compromis entre vos influences parfois contradictoires ?

Sophie : Bernard est plus ouvert que moi il me semble, il accueille beaucoup mes idées quand parfois je me braque, mais même si nous sommes deux personnes extrêmement différentes, je pense que nous avons des lames de fond en commun ce qui est, il me semble, le meilleur garde-fou pour rendre compte d'une expérience artistique. Bernard est extrêmement analytique et moi je fais confiance à mes sensations/intuitions de travail.

Bernard : J'envoyais des mélodies au piano à Sophie qui en sélectionnait certaines et qui ajoutait les textes. On testait déjà ce que ça donnait en piano-voix avant d'aller plus loin. Les compromis, ce sont les choix qu'a effectué Sophie parmi les compositions envoyées et une première vision commune des arrangements. Il se trouve que nous avons quand même quelques goûts communs, comme Pink Floyd, Air, David Byrne ou The Stranglers, ce qui facilite les choses !

Les textes alternent entre le français et l'anglais. Comment se fait le choix de la langue sur les compositions et avez-vous des envies de vous exporter ?

Sophie : Oui, bien que je préfère écrire dans ma langue car j'ai la sensation d'une plus grande singularité, précision et d'un rapport plus dense de la phrase et de son contenu, comme dans «Rêves clandestins» où j'ai l'impression d'avoir attrapé ma sensation, parfois j'ai envie de me laisser aller à quelque chose de plus bradé comme si le texte n'était qu'un prétexte à la rythmique et au plaisir de chanter ensemble quelque chose qui fonctionne tout simplement au niveau des sonorités de la langue et l'anglais est très bien pour ça. Bref j'aime bien le mélange des genres.

Votre premier album, Traversant, a été produit par Fred Lo (Daniel Darc, Alex Beaupain, bientôt Pete Doherty.), nous n'avons pas tous la chance d'avoir un voisin de cette trempe, Bernard, mais outre le fait de le connaître, il faut aussi le convaincre, cela a été facile ?

Bernard : Frédéric nous a dit qu'il avait été séduit par la maquette de Blueberries que je lui avais transmise. Il a trouvé que la chanson avait du potentiel. Il m'a rappelé dès le lendemain, on s'est vu avec Sophie, on l'a trouvé

sympa et motivé et on a dit «Tope la !».

Vous avez repris pour l'album des photos de la série de votre EP Blueberries, cette fois ce ne sont pas des loups mais une biche. Y a-t-il un lien particulier entre la nature et les grands espaces et votre musique ?

Sophie : Un des thèmes de l'album est la dette que nous avons par rapport au monde animal («La revanche de la louve», «Poor little thing»). En reniant l'intégrité du monde animal, nous rejetons notre propre intégrité car nous nous coupons de notre relation à l'ensemble. Il y a aussi un thème qui pourrait être la dimension sacrée de l'existence, mais pas la dimension sacrée en tant que religion, plutôt la dimension sacrée en tant que souffle qui relierait tous les temps, passé, présent et avenir, et qui réconcilierait les êtres avec ce monde animal que nous maltraitons et sous-estimons tant.

Bernard : La proximité avec la nature, les animaux sauvages, c'est aussi une manière d'exprimer qu'on essaie de faire ressortir dans nos créations la part sincère de nous-même, libérée des masques et conventions qui nous permettent d'habitude de nous fondre dans la société. Pour moi, c'est un certain refus des

modes, de copier et même d'écouter ce qui se fait ailleurs. Je me sens ainsi plus vierge devant mes synthés. Je ne parle pas de pureté parce qu'il ne faut quand même pas exagérer !

Parlons de ce live à la Boule Noire. Vous l'attendiez depuis longtemps.

Bernard : Oui, sans le Covid, on aurait fait davantage de concerts. La Boule Noire, c'est une salle un peu mythique et on était ravi de s'y produire. Ça aurait été encore mieux sans la jauge Covid qui a limité le nombre de spectateurs autorisés car notre concert était complet 15 jours avant... on a d'ailleurs programmé un nouveau concert, toujours à la Boule Noire, le 22 avril 2022 pour tous ceux qui n'ont pas pu venir et ceux qui veulent nous revoir !

Outre Frederic Lo, nous y avons croisé King Ju, JB Dunckel, il paraît que quelque chose se trame entre vous 3, mais également Florence Loiret Caille qui a joué dans un de vos clips, «La ballade des gens heureux», que nous avons pu notamment voir dans «Le bureau des légendes», une sorte de patchwork de vos deux «métiers». Vous avez été contents de l'accueil pour un des premiers lives de Hum





Hum ?

Bernard : Il y avait aussi Théo Hacola et d'autres musiciens dans la salle. C'était le premier concert en public depuis la sortie de l'album. On a beaucoup travaillé pour ce live et on a été ravi de l'accueil ! Concernant Julien (King Ju) qui est avant tout un ami, nous avons depuis peu une relation professionnelle, car je produis le prochain album de Stupeflip qui s'annonce comme un grand cru !

Vos musiciens sur scène ont été assez impressionnants et ont déjà un pedigree assez conséquent. Pouvez-vous nous les présenter et nous dire comment vous les avez embarqués avec vous ?

Bernard : On a reconduit l'équipe de notre précédent concert au Silencio en 2019. Patrick Goragner à la batterie joue aussi sur notre album, il est aussi excellent au piano et à l'orgue qu'à la batterie, pour la petite histoire c'est le fils d'Alain Goragner, arrangeur de Gainsbourg et créateur de la musique de La Planète Sauvage. Ludo Leleu à la guitare et Alain Verderosa à la basse nous ont été présentés par Frédéric Lo. Ce sont des musiciens confirmés avec qui

il est très agréable de travailler. L'excellente Odge en première partie nous a aussi été présentée par Fred. Elle a récemment participé à un concert de Sainte-Victoire et elle me donne des cours de chant.

Vous aviez de superbes enceintes lors de votre concert, ce n'est pas qu'une question d'esthétisme pour des musiciens qui travaillent si finement votre son, quelles sont leur secret ?

Sophie : Les enceintes Blade de la marque KEF étaient sur scène, mais ne jouaient pas, contrairement à nous ! Elles étaient là dans un but purement esthétique. Nous avons un partenariat avec KEF que nous représentons depuis la sortie de Traversant et en effet le son KEF est magnifique car il est dense et fin comme l'âme de Bernard (rires)

Bernard : Elles sont non seulement fantastiques au niveau son, mais elles sont hyper belles. Après elles ne sont pas données !

La reprise de «Bruxelles» semblait surprenante car éloignée de votre univers musical, mais vous avez pu la sublimer. Comment s'est

fait le choix de cette chanson dans la setlist ?

Bernard : Sophie est belge, «émigrée» à Paris, et nous adorons tous les deux cette chanson depuis longtemps. Il y avait donc une certaine évidence à la reprendre. On a ajouté des riffs de guitare acérés et des sons de synthé aériens et j'avoue que j'aime bien comment on la fait sonner sur scène !

Sophie : : A l'époque, mon père était à l'hôpital en Belgique et le morceau me rapprochait un peu de lui, c'est pourquoi ce choix m'a semblé cohérent. Il faut, il me semble, avoir une histoire personnelle avec les chansons comme avec toute matière dont on s'empare pour travailler, sinon rien ne se passe.

Même question pour «Si tu disais» de François Breut, sachant que ces deux reprises devaient conclure la setlist si un rappel ne vous avait pas fait rejouer «Monkey song» une seconde fois. Pourquoi ce choix de conclure par les mots des autres ?

Bernard : il y a un historique avec la chanson de François Breut. Sophie la chantait déjà dans une scène de mon film «Parenthèse» avec le comédien Eric Viellard à la guitare. On l'avait

aussi reprise au Silencio et ça fonctionnait bien. Je suis fan de cette chanson et de François Breut en général.

Vous avez décidé de publier le live sur votre chaîne Youtube. Pourquoi ce choix ? c'est un teaser pour l'album ?

Bernard : C'est principalement pour tous ceux qui n'ont pas pu venir au concert. J'aime bien aujourd'hui qu'il y ait une trace de ce qu'on fait, surtout si on est content de la prestation. Je repense aux concerts que j'ai donnés il y a une trentaine d'années avec les groupes Scénario et Saf et il n'en reste rien à part quelques photos pâlies...

Le mot de la fin pour nos lecteurs ?

Bernard : Bravo pour les photos, elles sont très réussies ! J'en ai pris une comme photo de profil de BT93 sur Instagram et Facebook.

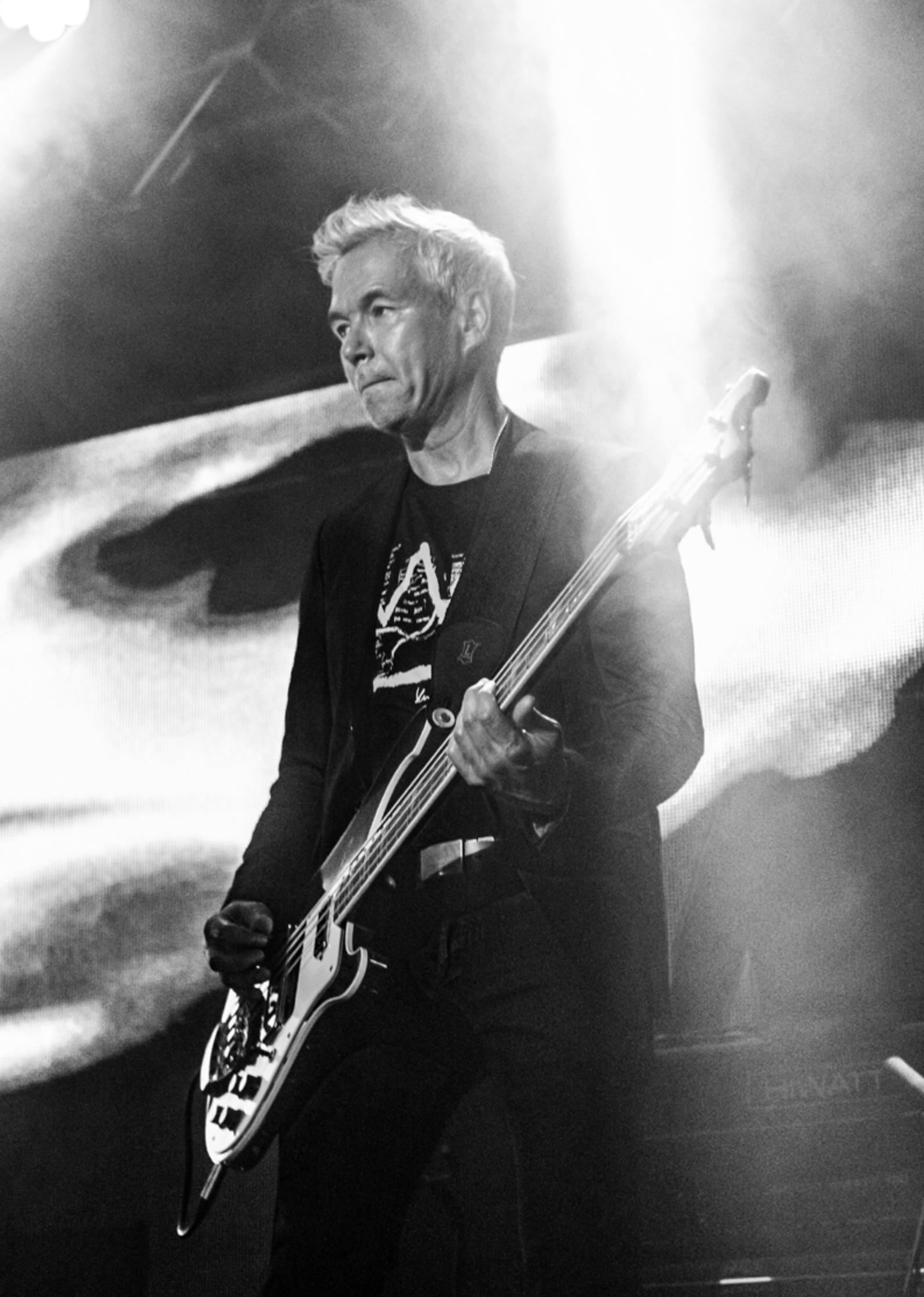
Sophie : Tire ton plan une fois dis... !

Merci à Sophie et Bernard.

■ JC

Photos : JC Forestier









KILKIL

CLERMONT-FERRAND

(Rockerill Records)

Mais alors pourquoi Kilkil ? Et pourquoi Clermont-Ferrand ? Et pourquoi un gros synthé dark wave old school ? Et pourquoi une chanteuse débridée ? Et pourquoi un saxo ? Et pourquoi ces loops ? Et pourquoi cette drôle d'ambiance post punk ? Et pourquoi y'a pas de guitare ? Et pourquoi cette

intro de «Gimme ze light» ? Et pourquoi il y a des oiseaux capturés sur la pochette ? ... et pourquoi pas. Parce que si tu en as marre des groupes formatés en mode guitare basse batterie avec un type qui crie «yeah», parce qu'il ne sait pas dire autre chose, eh bien les Réunionnais de Kilkil sont là pour toi.

Un trio formé de Pascale à la basse et au chant, de Charlou au synthé, saxo et chœurs et Johny à la batterie. On les avait déjà rencontrés sur les compils Maudit Tangué #4 et Maudit Tangué #5 et hormis leur tout premier EP plutôt orienté garage rock, leur recette ne change pas pour leurs 2 dernières productions. Pour le dernier, Clermont-Ferrand, ce sont 8 tracks entre post-punk et indus 80's, nerveux, tout en oscillations et boucles sinusoïdales, beats bruts et sons basiques. Et les Réunionnais démontrent que la musique électronique sait aussi être autant agressive qu'hypnotique. On est plus sur un Front 242 voire un Skinny Puppy, et ce saxophone qui apparaît parfois dans les titres, nous ramène encore un peu plus dans les années 80. Si tu veux donc explorer le Clermont-Ferrand de Kilkil, tu ne visiteras sûrement pas Vulcania, mais tu feras un petit saut dans l'electropunk des 80's.

■ Eric

Photo : Hippolyte





MAUDITS

ANGLE MORT

MAUDITS

ANGLE MORT

[Klonosphère]

Si Maudits a repris beaucoup d'ingrédients découverts avec son premier opus (déclinaison de l'artwork, nouvelle version d'un titre, ambiance peu réjouissante...), le trio a calmé ses (h)ardeurs pour presque gommer ses aspects métalliques (quelques embardées du côté de l'obscur «Epäselvä» prouvent qu'ils n'ont pas totalement rangé les pédales de distorsion), et peut être simplement désormais qualifié de post rock.

Comme si le premier album devait assurer une liaison avec leurs autres activités et qu'ils avaient pris conscience de pouvoir réussir ailleurs, Chris et Olivier, désormais accompagnés d'Erwan (qui a donc remplacé Anthony à la basse), se sont laissés porter par leurs envies, étirant les idées, mélangeant les sons, faisant exploser les petites barrières qui pouvaient encore résister à leurs désirs d'aller plus loin. En amenant des éléments forts dans certains titres, ils assurent une identification des morceaux et apportent de la diversité dans une œuvre qui sans cela pourrait sembler monolithique. Ainsi Nicolas Zivkovich (Fiend, Ddent, Les Tigres Du Futur...) prête sa voix sur «Verdoemd» (qu'on traduit par «Condamné»), non pas pour y chanter mais pour lâcher quelques mots comme sortis d'une communication téléphonique lointaine, un texte qui contrebalance la clarté de la guitare et nous plonge dans l'angoisse avant que le violoncelle de Raphaël Verguin (à l'œuvre entre autres chez Psygnosis) ne vienne rappor-

ter un peu de chaleur et donner une teinte plus mélancolique à l'ensemble. Oui, la tristesse a gardé toute sa place chez Maudits, peu optimiste le combo paraît cette année assez peu combattif (serait-ce vraiment «Perdu d'avance» ?). C'est une forme de spleen qui domine l'ensemble, on a donc des notes lancinantes, des distorsions assez douces, quelques graves assez pesants, bien qu'annonçant (encore) une sorte de résilience, dans ce titre («Résilience 2021»), on encaisse le coup, le rebond n'est pas pour tout de suite quand bien même un peu de lumière filtre à travers la composition. Des rais vite balayés par «Epäselvä», plus dur, plus rapide, plus saturé.

La règle se confirme une fois de plus, il faut toujours surveiller l'Angle mort. Encore incroyablement chargé en émotion, ce nouvel album de Maudits témoigne de l'intérêt de ses géniteurs pour une musique différente et de leur volonté à faire vivre ce projet qui n'est clairement pas qu'un «à côté».

■ Oli



DJIIN

MEANDERING SOUL

[Klonosphère]

Installé dans le Grand Ouest (entre Rennes et Nantes), Djiin enchaîne les albums comme les concerts en perpétuant l'esprit rock des seventies. Une époque où la liberté musicale n'avait pas de limite avec ou sans l'ingestion de psychotropes, une époque où on trouvait des aspects psychédélics et progressifs chez tous les groupes alors que plus rares étaient ceux qui jouaient cette carte-là sans retenue, citons tout de même King Crimson, Hawkwind, Gong, Pink Floyd, Frank Zappa et la crème du krautrock (Amon Düül, Tangerine Dream, Can, Popol Vuh...). Meandering soul rend hommage à toute cette scène avec des ajouts doom (quel lentueur parfois !), métalliques (ça sature pas mal par moments), une jolie voix (celle de Chloé) et des instruments aux sonorités particulières (la harpe notamment). Parfois proches de l'improvisation, les titres de cet album ne sont pas faciles à dompter, alors plutôt que se de casser la gueule à essayer de les chevaucher, laissons-les nous emmener là où ils veulent.

■ Oli



OPIUM DREAM ESTATE

PILGRIMAGE

[Crocodilos Discos]

Bonjour, qu'est-ce que je te sers, tu reprendrais bien un peu de noirceur ? Tu sais, cette atmosphère fine et sombre, qui t'enveloppe avec délicatesse et force. Un folk rock un peu dark, un peu psychédélic, juste ce qu'il faut d'ambiance à la Nick Cave. Le quatuor parisien Opium Dream Estate, composé de Sébastián D. (chant, guitare), Guillaume Jannin (basse), Hellebore (claviers) et Vincent Fauvet (batterie), t'embrigade avec un chant en anglais grave et mélancolique ; des parties guitares très sobres ou plus délurées voire psychés ; des claviers subtils, jamais envahissants ; des percussions variées ou classiques. Même si Opium Dream Estate n'innove pas dans le style rock folk gothique, il sait y faire et arrive à y insuffler son identité, son empreinte. Et parce qu'un pèlerinage (Pilgrimage en anglais) est un voyage spirituel, source d'introspection et de découverte, on peut dire qu'Opium Dream Estate a fait le bon choix dans le titre de cet album.

■ Eric



DEATH DECLINE

THE SILENT PATH

(M & O Music)

Sur la chronique de *The thousand faces of lies* (le précédent opus de Death Decline pour ceux qui ne suivent pas), je disais qu'il manquait au groupe un «petit coup de pouce du destin» pour franchir un nouveau palier tant la maîtrise de leur art (le Thrash) était évidente. Je ne sais pas si ça joue beaucoup sur leur présent (saloperie de virus) mais un de leurs titres a eu les honneurs de figurer dans un épisode de *South Park* et ça, c'est la classe ! Que ce soit ton morceau qu'interprète le groupe formé par Stan, Kenny et Butters, c'est juste énorme, d'autant plus que l'autre titre choisi est issu du répertoire de *Dying Fetus* ! Le groupe a désormais une fan base un peu plus élargie que les seuls Costaloriens et se devait de ne pas les décevoir avec *The silent path*.

Ton avis, je te le laisse, le mien est simple : c'est leur meilleur album. Alors que le groupe me semblait un peu «enfermé» dans des schémas inhérents à son style de prédilection, je le trouve beaucoup plus ouvert, capable de ralentir les rythmes, de sortir des parties vocales claires assez puissantes évoquant *Machine Head* tout en conservant toute la hargne, la vélocité et la technicité entrevues jusque-là. Le titre introductif (le théâtral «Awakening» qui frappe un peu plus que les classiques trois coups), l'interlude «Exile» et la délicate outro acoustique de «Through the stranger's eyes» démontrent que Death Decline ne se contente pas d'empiler les brûlots mais compose avec une vue d'ensemble

de son travail et cherche à diversifier ses atouts (hop un peu de hardcore par-là, un peu de death par ici, et tiens voilà un sample de Trump pour illustrer «Jackals»), le combo amalgame avec une grande justesse bien plus d'éléments que par le passé et c'est d'autant plus jouissif pour l'auditeur que je suis.

Pour être tout à fait honnête, je n'en attendais pas autant de Death Decline mais avec des tracks comme «Jackals», «Threshold» (un clin d'œil à Loudblast ?), «No fate» ou «Through the stranger's eyes», les Dijonnais ont construit un album en béton bien plus intéressant que la grande majorité des productions étrangères de leur catégorie. De quoi être vraiment fier.

■ Oli



KRONSTADT

QUAI DE L'OUEST

(Destructure / UPVR / LADA)

«Morts aux bourgeois et à ceux qui s'opposent à la liberté des travailleurs», scandaient les marins révoltés de Kronstadt il y a plus de cent ans. À l'ouest, ou plutôt Quai de l'Ouest, rien de nouveau.

Kronstadt fait partie de toute cette nouvelle vague de très bons groupes de punk qui existent depuis 6-7 ans, flirtent avec la oi!, le post-punk, des sonorités plus cold, chantent en français et laissent transparaître une certaine mélancolie, pour un résultat très loin des clichés keupon bas du front. Ils viennent pas mal de Brest (Syndrome 81, Litovsk, avec un nom pareil, tu m'étonnes), de Lille (Chiaroscuro, Utopie, Kronstadt, donc) ou encore plus au sud, de Lyon comme mes chouchous de Zone Infinie. Chronique de leur dernier EP à venir dans le prochain Mag. Mais revenons à nos marins. J'avais jeté une oreille sur leurs précédents méfaits sans être pleinement convaincu, c'est donc par simple curiosité, sans attente particulière que j'ai embarqué à quai et lancé l'écoute bandcamp de leur deuxième album. Et là, tout de suite, très agréable surprise, les titres font mouche les uns après les autres. Je ne pensais pas être bluffé à ce point mais de «Triste chant» à «Épiderme», rien n'est à jeter.

Quai de l'Ouest a été composé dans le monde d'avant et celui d'après (qui y ressemble malheureusement un peu trop, voire même en pire) donc l'ambiance générale n'est pas trop à la

gaudriole. «Nihilisme, sort de ce corps !», «Une défaite réciproque dans un ennui banal», «Il est des jours sans lumière», «Comme un cauchemar mais en plus vrai», «Tu veux chanter des hymnes rock et partager tes idées noires»... voilà quelques exemples de comment débutent leurs morceaux. J'espère qu'ils ont un bon psy ou peut-être que la musique est un moyen cathartique pour eux d'évacuer tout cela. Mais il serait inexact et incomplet de les réduire à cette morosité face à l'avenir (et au présent). Divers sentiments nous animent, transpercent à l'écoute des 12 titres de cet album. La révolte, la fraternité en sont d'autres, ainsi que la sensation d'être en présence d'une des révélations de l'année. Chopé en LP au retour de l'été, c'est un des disques qui a le plus tourné sur ma platine en 2021 et je lui prédis le même avenir en 2022. Comment pourrait-il en être autrement avec des chansons comme «Triste chant», «Fleurs de sang» (et son intro à la Pixies), «Commune», «Les rats, les cafards» ou «Hors-sol», pour ne citer qu'elles ? Il y a à chaque fois un petit gimmick efficace à la gratte, une ligne de basse cool, un pont bien trouvé, qui apportent plus de complexité aux morceaux qu'un basique trois accords. Je vais pas en rajouter des caisses, embarquement immédiat, montez avec moi vous ne le regretterez pas. Et si jamais vous voulez creuser davantage, j'ai fait une playlist du genre pour le site J'écoute Sardou dans le noir.

■ Guillaume Circus



DESTINITY

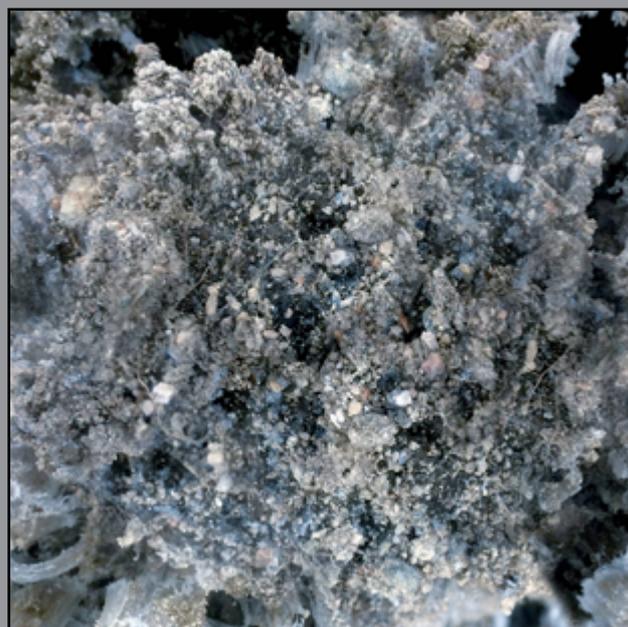
IN CONTINUUM

[Crimson Productions]

Les vingt secondes de piano en ouverture de «The sand remains», premier morceau de In Continuum, n'auront été qu'une courte et agréable plénitude avant la déflagration sonore, massive et dérangement, et ce 51 minutes durant (avec quelques courtes respirations tout de même). Tout ceci est l'œuvre de Destiny, groupe lyonnais de death metal mélodique formé en 1996 et séparé en 2013 pour renaître de ses cendres en 2019 pour une tournée de reformation aboutissant à In Continuum, neuvième effort studio dont il est ici question.

Clairement influencé par l'école suédoise (c'est Amon Amarth qui me vient immédiatement à l'esprit, suivi de peu par At The Gates et même une bonne dose d'Entombed), le death metal mélodique du quintet français se veut sombre, intrigant mais également passionnant. Le cahier des charges est respecté à la lettre : chant guttural, refrains puissants, guitares mélodiques à l'unisson avec les rythmiques lourdes et ambiances émotionnellement pesantes sont au programme des réjouissances. Le niveau technique est élevé, et même si le format me semble un poil longuet (presque une heure pied au plancher, ça use un peu les non-initiés), le job est fait, et bien fait.

■ Gui de Champi



HORTE

MAA ANTAA YÖN VAIENTAA

[Pelagic Records]

Plutôt spécialisé dans un métal assez «post» quelque chose, Pelagic Records s'offre parfois quelques écarts et des incursions dans des mondes à part. Celui construit par Horte s'étend sur de longues plaines assez froides et sombres à peine réchauffée par la voix de sa chanteuse. Les paysages, en partie électronique, invitent au repos même s'ils s'obscurcissent («Kun joki haihtuu») ou se durcissent («Väisty tieltä») assez violemment parfois. Les Finlandais doivent beaucoup à Dead Can Dance et leur utilisation du finnois (logique, c'est leur langue) apporte un côté folk (assez en vogue pour les Scandinaves) qui peut brouiller les pistes. Ambient, Post, Electro, Folk, Shoegaze... pas évident de tout accorder mais Horte réussit à composer un univers cohérent. A cependant réserver aux aventuriers.

■ Oli

LOUDBLAST

PETIT BAIN - PARIS

@JC FORESTIER



















DUST IN MIND

CTRL

(DarkTunes Music Group)

Voilà un groupe certainement plus connu en Allemagne que par chez nous. Et pour plusieurs raisons. Leur label est teuton, le public allemand est plus sensible à ce style de métal et la plupart de leurs concerts ont lieu outre-Rhin. Etant basé à Strasbourg, c'est certainement plus facile mais avec un aussi gros album que celui-ci, le quatrième (déjà), les Dust In Mind vont forcément convertir de nombreux Français et devraient jouer ailleurs que dans le Grand Est.

Emmené par un duo de voix complémentaires : Jennifer pour un chant féminin qui peut rappeler Lacuna Coil et Damien (également à l'œuvre chez Absurdity) pour un chant masculin plus lourd mais qui sait aussi jouer sur les émotions (avec quelques moments bien poignants ->«Break», «Speak for the voiceless»- évoquant KoRn), le combo envoie un métal puissant agrémenté de quelques synthés qui lui donnent un côté un peu indus-goth (mais pas trop, juste ce qu'il faut, ils savent s'arrêter avant de tomber dans le surplus d'arrangements contrairement à Within Temptation). Un métal très ouvert, assez facile d'accès (trop diront certains), et surtout un métal auquel il est difficile de résister, le mariage des mélodies et des grands coups de riffs est trop bien dosé pour y trouver à redire, les Dust In Mind nous embarquent très rapidement dans leur truc, ne laissant clairement rien au hasard. Pour cet opus, ils ont déjà tourné cinq clips : «Synapses» (sur la Tour Eiffel !), «Break» (dans un autre décor mais avec une petite histoire), «Take me away» (avec le performer tatoué de leur bel artwork), «Lost control» (avec une création de danse) et «No way out» (filmé entre Lorient et Meisenthal) et tous les cinq sont d'une rare qualité, peut-être la fameuse Deutsche Qualität, en tout cas, tu n'as aucune excuse pour ne pas aller y frotter tes yeux et tes oreilles. De toute façon, après avoir plusieurs fois ouverts pour de gros groupes, ce sera bientôt à eux d'être en tête d'affiche, ça semble assez évident.

■ Oli





PATTERN PRIMITIVE

PATTERN PRIMITIVE

[Autoproduction]

Alors qu'ils jouent ensemble au sein du projet electro folk Inabreath, Andrew (aussi chez Uniform Motion) et Severin (aussi chez Dona Confuse) forment un projet à la fois plus chaotique et pop, un projet toujours marqué par l'électro mais où le rock vient enrayer les machines. Plus pop car le chant, très doux, met en avant des mélodies éclatantes, plus chaotique car le choc des sonorités et certaines structures ne semblent pas faites pour aller ensemble. Ce premier EP réussit pourtant à mêler des samples granuleux et saturés à des textes éclairés pour un résultat que l'on peut placer quelque part entre les dernières productions d'Aaron («Row for the tide») et les expérimentations de Radiohead («Foreigner's promise»). Sur des structures assez binaires (voire primitives), les ajouts du duo, autant les plus lumineux que les plus rugueux, font la différence et créent une texture électro pop très addictive. L'intégralité de l'EP est dispo sur les plate-forme et même en vidéo, va donc y jeter une oreille.

■ Oli



STUBBORN TREES

ROOTS

[Autoproduction]

Décidément, ce numéro 49 du W-Fenec mag fait la part belle aux EP de formations françaises de qualité. Qui s'en plaindra ? Pas moi, en tout cas. Et dans le lot, Roots, deuxième format court de Stubborn Trees, tire son épingle du jeu. Formation rock comptant dans ses rangs Yann, Laurie, Julien et Camille, Stubborn Trees est ce qu'on pourrait décrire comme un groupe amoureux de cette musique que l'on aime tant et qu'on appelle le rock. Celui de nos amis se veut alternatif, sentant bon le début des années 90, quand le grunge était à son apogée et quand les stations radio dégueulaient de groupes aux mélodies imparables. À coup sûr, Stubborn Trees ont dû faire bon usage des albums de Soundgarden, Nirvana et The White Stripes pour ne citer qu'eux. À une exception près, les chansons tournent aux alentours des 3'30, dans des structures sans surprise mais avec de chouettes lignes de chant. C'est inspiré (et inspirant) de ce que devrait être le rock : un truc simple, efficace, sans fioriture et provoquant de bonnes sensations. Tout ce que m'évoque Stubborn Trees.

■ Gui de Champi



MÉLIE FRAISSE

ECLOSION TARDIVE

[Autoproduction]

Mélie Fraisse sort son deuxième EP. Celle dont le nom commence à raisonner à nombre d'oreilles avait déjà sorti un EP quatre ans avant cette *Éclosion tardive*. Alors qu'une chanteuse belge est consacrée pour chanter sa ville capitale, cette idée était venue à Mélie Fraisse près d'un an auparavant. Le single «Paris» avant-coureur de l'EP avait posé les fondations d'un opus onirique et vaporeux qui suit les traces de Babet lors

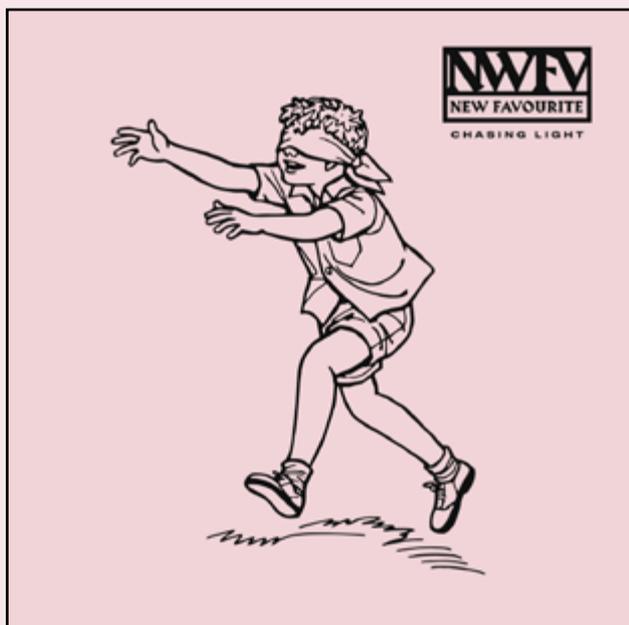
de ses aventures en solo ou d'une Emilie Simon pour la partie électronique. Malgré cela Mélie Fraisse tire son épingle du jeu par sa formation classique. C'est cette expérience classique qui lui a notamment permis de boulinguer avec les *Cats on Trees* pendant deux ans sur scène, lui permettant d'acquérir de la maturité.

Si Mélie chante avec brio «Paris», elle est pourtant originaire de Sète qui a vu naître et grandir des personnalités telles qu'Agnès Varda ou Georges Brassens. Et c'est donc sa ville d'adoption qui est chantée dans ce premier extrait de l'EP. Son premier prix de violon lui permet de se démarquer tout comme Tallisker le fait avec sa pratique du Violoncelle. Cette insertion de mélodies plus classiques dans la musique électro donne un côté aérien qui mélange les textures synthétiques et organiques. Cet onirisme se retrouve dans les clips que cela soit celui de «Paris» mais plus encore dans celui de *je pars* où des projections sur les corps et les voiles siéent parfaitement à la musique de Mélie. Les autres titres de l'album ne dépareillent pas et pourraient également servir de single tant ils sont bien construits.

Dans le tumulte de la vie, cet EP permet une parenthèse de calme qui est particulièrement appréciable.

■ JC





NEW FAVOURITE

CHASING LIGHT

[Blood Blast]

C'est avec un plaisir non dissimulé que je rédige ce papier numérique pour dire (une nouvelle fois) tout le bien que je pense de New Favourite. Dix-huit mois après l'excellent premier EP simplement intitulé New Favourite, le trio français (cocorico !) récidive de fort belle manière avec <article>Chasing light</article>, deuxième format court qui, espérons-le, n'est qu'un délicieux avant-goût du premier album qui s'annonce orgasmique, tout simplement. Ce nouveau skeud comporte cinq titres de haute qualité, à l'énergie débordante, au son dévastateur et aux inspirations évidentes et assumées. On ne change pas une équipe qui gagne (Amaury Sauvé est de nouveau aux commandes) et 19 minutes durant, j'ai à nouveau été projeté dans un univers mêlant guitares généreuses et riffs coup de poing. L'artwork épuré pourrait suggérer qu'il suffit de suivre le bon son pour retrouver le Noble Chemin les yeux bandés. Mais c'est clairement ce qui se passe quand on écoute (et réécoute par gourmandise) les excellents morceaux de ce groupe génial qu'est New Favourite : il n'y a qu'à suivre les rythmes entraînants de l'orchestre pour atteindre la lumière. Encore un essai réussi, dans la continuité d'un premier effort parfait. Je t'encourage à relire ma chronique du numéro 43 mais surtout à te procurer ces bijoux

■ Gui de Champi



NARAKA

IN TENEBRIS

[Autoproduction]

Si Naraka frappe aussi fort pour son premier album, c'est qu'il compte dans ses rangs des zicos qui ont du vécu comme Jean-Philippe (guitariste, ex-Chabtan) et Franky (batter, ex-Dagoba, Blazing War Machine, Outburst...) auxquels on ajoute Théodore (chant) et Pierre André (basse). Si Naraka frappe aussi fort pour son premier album, c'est qu'ils donnent dans le Thrash/Death et qu'ils arrivent à allier technique et brutalité, arrangements soignés et riffs bien bourrins. Si Naraka frappe aussi fort pour son premier album, c'est qu'ils ont choisi Logan Mader (ex-Machine Head) pour assurer la prod et Seth Siro Anton (Septicflesh) pour nous intriguer dès l'artwork. Si Naraka frappe aussi fort pour son premier album, c'est qu'ils ont invité Veronica (Fleshgod Apocalypse) et Lindsay (Cradle of Filth, Antiqua) pour donner du contraste dans les chants et nous hérissier les poils. Si Naraka frappe aussi fort pour In tenebris, c'est qu'ils n'ont pas eu peur de varier les tempos et les plaisirs (quel régal ce «Sleeping in silence») pour simplement faire ce qu'ils aiment.

■ Oli

**DERNIER CONCERT AVANT
LA FIN DU MONDE**

TEMPLES • 11.03



LE METRONUM

Découvert sur le premier, et excellent album *Sun structures*, j'ai adhéré directement à ce son si particulier des Anglais, rock psychédélique tout en restant très accessible, très pop. *Volcano* était moins intéressant, le troisième opus *Hot motion* avait de nouveau suscité l'envie d'assister à l'un de leur show. Je scrutais leurs tournées européennes et un éventuel passage dans le grand Sud, par chance, le *Metronum* à Toulouse les programme en ce début d'année 2020. Et quand je dis chance, c'est juste la salle parfaite dans notre chère ville rose pour les accueillir, 600 places, système de diffusion & lights dernier cri, tout en étant celle qui héberge nos bureaux Mathpromo, et à seulement quelques centaines de mètres de mon domicile. Les conditions parfaites ! Bim, tu descends manger ton repas de midi, tu dévores tes pâtes à côté des membres du groupe qui viennent d'émerger de leur tour bus. Que demander de mieux ?

Le climat ambiant est très particulier, ce Covid 19 qu'on voyait si lointain commence à envahir la France, première fermeture des salles de plus de 5.000 places début février, on imagine tout cela très passager et le danger infime. Vient le tour de la fermeture des salles de plus de 1.000 places début mars. De suite, bien plus impacté, les doutes commencent à s'installer, tout en restant totalement insouciant. Cependant, je n'imagine pas une seconde que les festivals d'été, ni même ceux du printemps ne soient menacés (nous travaillons sur un Festival se déroulant fin avril), bien que les premiers concerts de nos artistes commencent à s'annuler les uns après les autres. Peu de temps avant cette fin d'hiver glacial, on apprend que tous les rassemblements de plus de 50 personnes vont être interdits nous laissant dans l'incompréhension totale. On ne sait pas encore qu'on va être confiné (enfermé !) chacun chez soi de longues semaines.

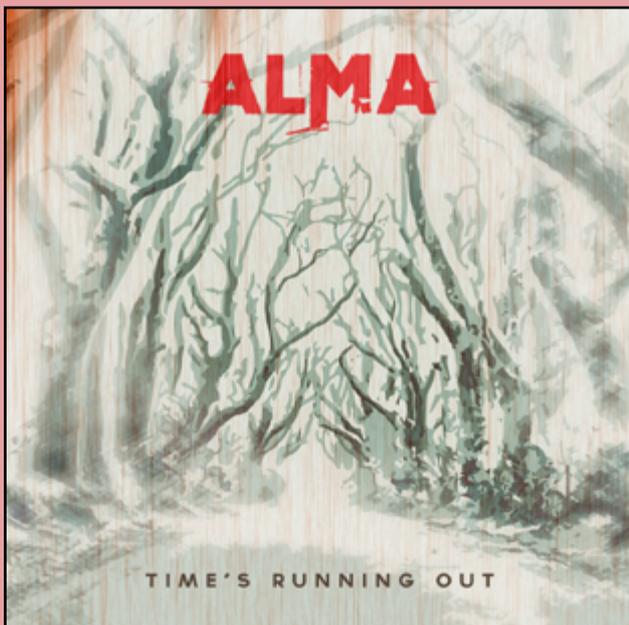
En ce mercredi 11 mars, on se fait encore la bise, se serre les mains, et trinque volontiers à la moindre occasion ! Les percussions et grosses basses de «The howl» at-

tirent immédiatement l'attention, ça y est, malgré tout ce bazar, j'assiste enfin à mon premier concert de Temples. Le démarrage est un peu poussif à mon goût, «*Certainly*» commence à emporter, les titres s'enfilent, mais je ne retrouve pas la folie que ce genre de musique peut laisser espérer en live. Tout est un peu trop propre, un peu trop conforme aux albums, trop dans la facilité. A mi performance, «*The golden throne*» et «*Atomise*» se révèlent un peu plus chaleureux et mystérieux. C'est surtout les notes lourdes de «*Hot motion*» qui libèrent les musiciens et transmettent enfin au public sa dose de bonnes vibrations pour transcender l'audience et basculer le show dans ce qu'on attend de lui, un vaste espace sans frontières où la musique psychédélique prend tout son sens. D'envolées sauvages à des notes aériennes, voilà tout ce que j'aime chez Temples ! Ça y est, je m'imagine à surfer les vagues ou aligner les kilomètres, toutes fenêtres ouvertes, avec «*The beam*» ou «*Context*»... Le final ne fait qu'affirmer cette embellie avec un puissant enchaînement, l'ultra tube «*Shelter song*», le public redemande un rappel, c'est bon signe, puis «*Mesmerize*» s'étirant sur plus d'une dizaine de minute complètement hypnotique, procurant intenses sensations et grande satisfaction ! C'est toute la prestation qu'on aurait aimé de si haut niveau. Je reste un peu sur ma faim.

Est-ce la pandémie et son climat ambiant pesant qui a fait que le concert a mis tant de temps à réellement décoller ou seulement le type de performance habituelle de Temples ? Dans tous les cas, c'était les dernières minutes en salles de concert avant de long mois...

Setlist : The howl, Certainty, A question isn't answered, Colours to life, You're either on something, The golden throne, Holy horses, Atomise, Oh the saviour, Hot motion, The beam, Context, Keep in the dark, Open air, Shelter song, Mesmerise

■ Mathieu Artaud



ALMA

TIME'S RUNNING OUT

[Autoproduction]

A l'ouverture du courrier envoyé par Alma, un post-it indique «notre premier album pour une éventuelle chronique, une news ou juste pour ton autoradio». Les news, on n'en a plus trop, c'est Mic qui les gérait de main de maître avant de prendre du grade dans son taf et d'avoir encore moins de temps à y consacrer et je viens de changer de voiture et miracle de la technologie, il n'y a plus d'autoradio mais un ordinateur de bord qui lit des clés USB, les trucs Bluetooth mais pas

les CDs (damned), bref, il ne me reste qu'à chroniquer ce Time's running out !

Et c'est avec plaisir que je m'y colle car ça fait du bien de prendre une petite claquounette thrash/punk Hard Core de temps à autres. La bande de 4 nous annonce que «Le temps file» mais ne fait rien pour le ralentir, les 9 plages déboulent à toute berzingue et le plus long break doit taper les 2 dixièmes de seconde. Aucun répit n'est laissé par le combo venu de Tours et c'est ça qui est bon, on se prend des riffs, du rythme et des mélodies musclées comme autant de bourre-pifs distribués gratuitement. Avec une grosse base HxC, le groupe ne cherche pas trop à faire dans la fioriture mais les auditeurs les plus attentifs seront récompensés par quelques variations de sons de gratte, des mini breaks, des chœurs bien placés et une science de l'enchaînement diablement efficace. La surprise du chef, c'est que ce beau boxon est emmené par une voix féminine (qui ne l'est pas tant que ça au final), fait suffisamment rare pour être signalé. Fatalement, je ne passe pas à côté de la filiation probable avec Walls of Jericho car je suis à peu près certain que Candace est pour quelque chose dans la détermination et le talent développé par Giny Jo. Je manque de référence dans le genre mais pas évident d'en trouver une meilleure et quand t'arrives à cette comparaison dès ton premier album, c'est qu'il est réussi !

■ Oli





OI BOYS

OI BOYS

(Les Disques De La Face Cachée / Maloka)

Attention OSNI, aka Objet Sonore Non Identifié ! Je vais être honnête, à la première écoute (mais aussi à la deuxième, troisième et même quatrième), je n'arrivais pas à savoir si ce groupe était génial ou une farce de mauvais goût.

Je m'explique. Si Oi Boys peut renvoyer à cette nouvelle scène punk rock française dont je parlais dans la chronique de Quai de l'Ouest de Kronsstadt, ces garçons Oi jouent eux, en plus, la carte synthé cold wave 80's à fond. Et le moins qu'on puisse dire c'est qu'ils ne font pas semblant ! Ils ne bousculent, ne dépoussièrent pas les codes, ils font le ménage à grands coups de taser et de LBD, déconstruisant tout sur leur passage. À tel point que si l'on n'est pas familier de ce style, ce qui est mon cas, on ne peut s'empêcher de penser par moments aux Inconnus et leur titre «Isabelle à les yeux bleux». Bon, je suis taquin et exagère peut être un peu mais la frontière avec la caricature est parfois mince. Je vous laisse seul juge. Toujours est-il que ce disque (leur premier) ne laisse pas indifférent et s'est retrouvé dans pas mal de top de fin d'année... dont le mien. Car oui, après quelques tergiversations, j'ai finalement opté pour classer ce groupe dans la case génial. De toute façon, à chaque fois que je lance «La liste», la chanson d'ouverture avec sa basse froide et ronde en intro, je suis pris d'une tension et d'une envie qui me font serrer les dents et danser frénétiquement dans mon appart. C'est irrémédiable, à tous les coups ça gagne. Si tout

l'album était de cette trempe, je n'aurais pas été décontenancé et eu besoin de plusieurs écoutes pour me forger un avis définitif mais ces vauriens messins, n'ont pas voulu tomber dans la facilité et c'est tout à leur honneur, au risque de nous perdre un peu. Vauriens mais malins, ils ont laissé de quoi nous raccrocher, retrouver notre chemin «Sur la place», même lancés à «200 km/h» ou avec les plus classiques (tout est relatif), «Déjà reine», «Jack Palance» et «Dernière tournée», qui semble renvoyer à un partenaire de vie et de biture parti trop tôt. Nous permettant ainsi de nous concentrer davantage sur les morceaux qui se livrent moins rapidement, moins facilement, comme «Mon dernier dieu» ou «Le film est mauvais», génial OSNI de 5min35, d'un disque qui ne l'est pas du tout, mauvais, vous l'avez compris. Perso j'aurais terminé là dessus, «Mourir accompagné de rien» n'apportant pas grand chose en plus à mes yeux mais les sales gosses n'en font qu'à leur tête et n'en ont rien à foutre... de rien. Mot qui revient dans quasiment tous les textes et quand ce n'est pas «rien», c'est «seul». Dépression quand tu nous tiens... le tout scandé, parlé plus que chanté avec un accent qui fleure le prolétariat, le désert industriel et les canettes de bières tièdes. Surtout chez l'un des deux car oui, à la base Oi Boys, qui ne fait pas de la oi! est en duo pour ce qui est des compos (guitare/ chant et synthé / chant) et en quatuor sur scène, un basse / batterie solide remplaçant les machines. Plus qu'efficace et fédérateur, si j'en crois ce que j'ai eu la chance de voir en concert début novembre.

Faites-vous violence vous aussi et tentez l'expérience, elle en vaut le coup, même s'il faut réitérer plusieurs fois et accepter de sortir de sa zone de confort.

■ Guillaume Circus



SLEAZYZ

MARCH OF THE DEAD

[Autoproduction]

Crois-le ou non, cette chronique devait originellement figurer dans le pantagruélique numéro 47 de l'été dernier. Toutefois, et en concertation avec le groupe, ce papier a été décalé au numéro suivant pour faire coïncider la (re)sortie du disque intervenue le 24 septembre 2021 sous l'égide du label distributeur M.O. Music. Sauf que j'ai loupé le coche [team #huguiguilesbonsprocrastinateurs], d'où la publication tardive de mon modeste papier à propos de ce chouette disque. Mea culpa.

Créé en 2003 du côté de la région parisienne mais expatrié (et surtout stabilisé suite à un changement de line-up) à Troyes depuis 2018, Sleazyz est un groupe autoqualifié d'horror metal. Et la description est assez juste, même si on peut aussi rajouter les éléments glam et punk à la recette magique, tout droit sortie d'un grimoire des sorcières de Salem. Et bien évidemment, c'est plus du côté du cinéma fantastique et d'horreur que des classiques de Disney que le groupe puise ses influences. Mis en boîte début 2020 (juste avant la pandémie donc), March of the Dead est un album détonnant. Comment ne pas penser aux Misfits et à Rob Zombie quand déroule la galette de dix titres lugubres et terrifiants à souhait ? Pas de chichi, ça file droit avec des riffs lourds et percutants («March of the dead», «Gnome», «Devil talking in my head») et des morceaux rapides et puissants («Orion conspiracy», «Psycho witch»), le tout au beau milieu de samples tout droit sortis de ton cimetière préféré («Malleus Maleficarum», «Gnome») et des refrains qui hanteront ton esprit à jamais («Psycho with», «Wanna say»). Pas révolutionnaire mais macabrement efficace. Un disque de rock (le rock est par définition diabolique, n'est-ce pas ?) à écouter fort, très fort. Et, j'en suis persuadé, à voir et à revoir en live. Mon prochain déplacement dans l'Aube pourra certainement être sujet à aller participer à show bien chaud du quatuor. J'en salive d'avance (de sang bien sûr !)

■ Gui de Champi





R#XMS

COMPILATION

(Metalville)

La période de Noël est féconde pour les musiciens en mal de buzz ou de cash mais aussi pour ceux qui trouvent fun de faire des trucs «bonus» sans se prendre la tête (genre deux Machine Head qui se font un petit concert retransmis sur le net avec plein de covers depuis leur salle de répét), c'est aussi le cas pour un paquet de groupes qui ont, plus ou moins caché, dans leur répertoire des titres en rapport avec la fête catholique. Même certains groupes qui ne le sont pas trop. Le label allemand Metalville a regroupé 13 titres «de Noël» sur une compil rock / métal sortie spécialement pour les fêtes : R#XMS.

Trois morceaux sont des créations spéciales pour l'occasion, Kärbholz livre un «Weihnachts-song» dont on retient surtout que c'est en allemand, idem pour «Abendfrieden» de Doppelbock, on a un peu de la magie de Noël mais sans rien capter des paroles, c'est un peu tendu d'en faire une critique car j'ai l'impression que les gars se sont laissés embarquer par cette ambiance un peu particulière. Lee Aaron Music joue davantage la sécurité avec «More fun on the naughty list», la prod est solide, c'est en anglais et on comprend que la dame s'amuse avec les exigences de l'exercice en conservant tout son piquant. Les autres pistes sont plus ou moins connues, on retrouve même le récent remix de «Mary did you know» de Lionheart placé en bonus de leur dernier album, le lien avec le thème n'est pas super évident (idem pour «Joy

of life» de The O'Reillys and the Paddyhats mais eux aussi sont en pleine période de promo), on préfère donc écouter le «Christmas Spirits» de Sonata Arctica, «X-Mas day» de The Headlines, «Merry metal X-Mas» du duo Doro / Onkel Tom Angelripper ou «A Christmas carol» de Majestica qui sont tous dans le moule avec des sonorités et des mélodies emblématiques. Pour d'autres, la chanson peut être connectée au sujet mais tu n'entendras pas les clochettes tintinnabuler sur le «December» de Hangman's Chair (ouais, nos frenchies sont de la party). The 69 Eyes introduit son «Christmas in New York City» avec le petit sample idoine mais ça ne va pas vraiment plus loin et Foghat ne place son «Winter wonderland» que parce qu'à la fin, on y entend le Père Noël.

Cerise sur la bûche, Mambo Kurt, un Allemand bien connu des amateurs de festivals outre-Rhin, spécialiste des covers décalées au synthé (va checker ses reprises de Rammstein, Rage Against the Machine ou Slayer sur Youtube), offre l'iconique «Last Christmas» de Wham!, initialement dispo sur son album spécial Noël de 2014, le fait de clôturer cette compil devrait le faire connaître un peu plus ... Même si le but premier de la galette n'est pas forcément celui-là.

■ Oli



DRAGON RAPIDE

MUMBO JUMBO

[Atypeek Music]

Depuis quelques années, Clermont-Ferrand s'affirme comme une place forte du rock indé en France, si les distorsions seventies ou des attaques punk granuleuses ont fait la renommée de quelques combos, les Dragon Rapide nous donnent une version plus pop des aspirations de la capitale auvergnate. Très indie, on est vite savonné au bain 90's avec un choix de sonorités assez douces, une voix accrocheuse et des mélodies acidulées qui fleurent bon l'été. Si le Dragon a un souffle chaud, il n'est clairement pas destructeur, et le «Rapide» vaut plus pour la durée des titres, rarement au-delà des 3 minutes, plus que pour l'intensité des rythmes (et quand il est plus nerveux, le morceau est d'autant plus court, «A-Ok»). Insouciant et avec un accent anglais prononcé, le dos cuivré par la pleine lune, Mumbo jumbo est ouvert à toutes les aventures (si quelqu'un comprend le titre et la pochette, je veux bien une explication) tout en gardant le cap car le trio enfile les pop songs comme on enquille les toasts lors du réveillon, à ceci près qu'ici, on ne risque pas l'indigestion.

■ Oli



PLEINE LVNE

HEAVY HEART

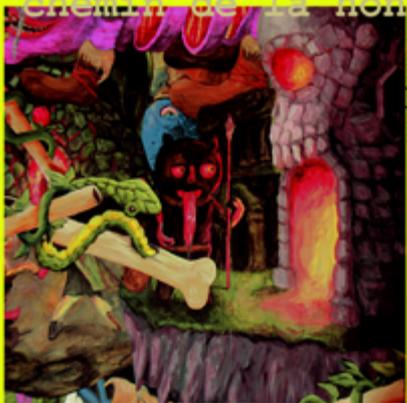
[s]

Je te propose par ces quelques mots de faire connaissance avec l'univers de Pleine Lvne, alias Nicolas Gasparotto, artiste lyonnais ayant fait partie de Fallaster (post hardcore) et Medusa in my knickers (black wave). Quelques mots seulement car c'est par une écoute attentive de Heavy Heart, son premier album, que Pleine Lvne prend tout son sens.

Heavy Heart est un disque touchant et troublant. Tant par sa noirceur que par son authenticité. Que la guitare, instrument principal de ce disque, soit acoustique (Put your black clothes on, Blessed by the night) ou électrique (Foudre, A smile and a threat, Purple Water), Pleine Lvne embarque l'auditeur dans son intimité sonore, et c'est un double sentiment d'une imparfaite plénitude et d'une abstraite liberté qui prédomine à l'écoute de Heavy Heart. Le son voilé, voire étouffé, de l'ensemble accentue l'étrange sensation de voyage dans la galaxie du musicien sur fond de black folk songs. Et même si je ne suis pas assidu à ce genre d'exercice, j'avoue avoir été troublé par ce disque.

■ Gui de Champi

Le chemin de la honte



LE CHEMIN DE LA HONTE

UN CHÂTEAU PERPÉTUEL

(Autoproduction)

C'est toujours une délicieuse sensation de renouer avec les aventures de Seb Normal et Lily Chansard, duo de Delacave qui opèrent également dans une formation à quatre dans un style disons cold-post-punk et appelée Le Chemin de la Honte. Celles et ceux qui suivent notre magazine se souviendront sûrement de la soirée Sale et Sauvage #5 à Mains d'œuvres au sein de laquelle avait pris part le quatuor, sans pour autant nous convaincre réellement à l'époque. Contexte en cause ? Toujours est-il qu'à l'écoute de leur deuxième album, Un château perpétuel, la donne a véritablement changé : nos sentiments et émotions s'emballent. Ce nouveau disque a subi un parcours de réalisation relativement long, 3-4 ans entre la composition et la sortie, qui a été retardée d'une année due notamment à la recherche d'un diffuseur/label. Peine perdue car cet album autoproduit est finalement disponible en version numérique. En attendant la possibilité de le voir un jour sous format physique - ce qui serait vraiment cool, d'autant plus que le disque est mis en valeur par une peinture démoniaque de David De Mille intitulée. «Un château perpétuel» - ses sept titres peuvent être écoutés et appréciés en streaming via le Bandcamp du groupe (ou en lâchant 7 euros minimum pour recevoir les fichiers).

D'un ton froid et cru, la musique du Chemin de la Honte est vallonnée. Entre colères et réflexions, ce nouvel album est jalonné de plages obsédantes alternant les accalmies et agitations de manière souvent répétées (on pense instinctivement à l'excellente «Les bribes du devant»). On surfe donc sur des terrains pas commodes tout en étant guidé par la voix hypnotisante et scandée de Lily (notamment sur «Espions» où elle est doublée), telle une prêtresse faisant vibrer les corps d'une foule accrochée aux vagues sonores tempétueuses et insoupçonnables du groupe. Si ce Un château perpétuel est une réussite, il la doit aussi en grande partie par le travail d'écriture bluffant des cordes et particulièrement des guitares qui passent par tous les états possibles (criante, rugissante, cristalline.). Ce voyage en langue française nous transporte à travers chacune de ses plages, comme un livre avec ses chapitres, il se dévoile au fur et à mesure dans des atmosphères propres (par exemple, progressive pour «Les pas de courses», cyclique pour «Le trafic des cours»), tout en gardant cette unité artistique cohérente qui caractérise les bons albums, généralement une palette sonore et/ou une thématique qui se distingue. Et Le Chemin de la Honte se distingue.

■ Ted



LE CHEMIN DE LA HONTE

IL S'EST FAIT ATTENDRE, LE NOUVEAU DISQUE DU CHEMIN DE LA HONTE, GROUPE COMPRENANT DANS SES RANGS LE DUO DELACAVE (SEB NORMAL ET LILY CHANSARD), EST SORTI EN DÉCEMBRE DERNIER EN AUTOPRODUCTION. ON A VOULU SAVOIR SI LES IMPRESSIONS DES DEUX COMPÈRES SUR CET ALBUM ÉTAIENT AUSSI FROIDES ET DÉNONCIATRICES QUE CELUI-CI.

La première et dernière fois que j'ai entendu parler du Chemin de la Honte commence à dater, c'était à Mains D'œuvres pour la soirée Sale et Sauvage en 2016. À l'époque, je me souviens d'un groupe post-punk qui, je vous l'avoue honnêtement, ne m'avait pas plus emballé que ça, cela étant dû peut-être au contexte. Aujourd'hui, je découvre sans a priori Un château perpétuel, plus «cold» à mon sens et là, ça fait mouche direct ! Ma question est simple : Que s'est-il passé entre 2017 et maintenant pour Le Chemin de la Honte ?

Seb (batterie, claviers) : Qu'est-ce qui s'est passé ? Peut-être l'envie de faire des morceaux avec des structures moins évidentes, des phases moins binaires, plus alambiquées, des thèmes et mélodies moins attendues. Mais peut-être aussi que pour toi le contexte de Sale et Sauvage n'était pas le plus adapté pour découvrir Le Chemin de la Honte, c'est un peu difficile Mains D'œuvres pour le public, en tout cas lors de ces gros événements.

Lily (basse, voix) : En effet, peut être que la situation d'enregistrement en studio et la celle du live sur scène en festival sont des opposés de conception sonore et il en découle une différence majeure. Le huis clos du studio permet la répétition des moments et comprend plus de temps à disposition, face au concert où l'exercice devrait être celui d'un robot : jouer impeccablement et implacablement pendant une heure en faisant fi de l'état d'esprit et l'état physique. L'intention et l'implication dans Le Chemin de la Honte restent la même depuis le début, pour ma part, je fais cette musique avec mon cœur.

Dites-moi si je me trompe, les formations du Chemin de la Honte et de Delacave sont-elles les mêmes ? Est-ce que c'est une chose simple d'arriver à faire une distinction entre les deux formations quand vous êtes en phase de composition ou de réflexions créatives, même si au final leurs styles sont différents en soi ?

Seb : Oui tu te trompes ! Delacave, c'est juste Lily et moi, Le Chemin de la Honte c'est avec deux autres personnes, auparavant Stéphane Calin, que Daniele Venoux a remplacé, et Olivier Lantelme. Du coup, oui, la distinction se fait aisément.

Lily : Oui ce sont bien deux projets complètement différents. Même si nous y sommes Seb et moi présents, c'est la seule similitude.

Le Chemin de la Honte chante en français, alors que Delacave s'exprime en anglais. Comment vous choisissez la façon de communiquer, la langue, selon le groupe dans lequel vous opérez ?

Lily : Delacave est un groupe plus ancien que Le Chemin de la Honte. Les textes y sont plus personnels, la traduction aléatoire du français vers l'anglais permet de faire barrière vers l'intimité. Le Chemin de la Honte est plus cru. La langue française est plus tranchante, je trouve, dans sa prononciation et sa sonorité. Le Chemin de la Honte raconte, pense et dénonce. Delacave enveloppe, panse et répare.

J'arrête avec les comparaisons, passons au sujet principal : Un château perpétuel dont la sortie a été actée au 3 décembre. Il s'agit de votre deuxième album depuis l'éponyme de 2015. Est-ce que c'était un projet qui avait été mis de côté ? Ou alors il s'agit plutôt d'une sortie retardée ?

Seb : Les deux. Ce projet avait été mis en quelque sorte de côté alors que nous avions plus de travail avec Delacave pour la sortie des deux derniers albums et les différentes tournées que nous avons faites. Parallèlement à cela, Stéphane n'avais plus du tout le temps, du coup le temps de remettre les choses en place avec Dan, composer de nouveaux morceaux ou achever ceux qui avaient déjà été entamés, les enregistrer, se rendre compte que ça ne colle pas, les retravailler, les mixer, ça nous a pris beaucoup de temps, sans compter la grosse pause de merde du Covid.

Seb, tu me disais que tu avais eu des soucis liés à la sortie du disque, certains labels étaient intéressés mais cela ne s'est pas fait. C'est si compliqué que ça de sortir un disque sur un label aujourd'hui ? Qu'en est-il de Danger Records qui avait sorti votre premier disque ?

Seb : Effectivement, plusieurs labels étaient intéressés pour sortir ce disque mais avec un délai de plus d'un an... il avait déjà été enre-

gistrés deux ans auparavant, on trouvait ça beaucoup trop long trois ans pour finaliser un disque. En ce qui concerne Danger Records, on trouvait que l'orientation du groupe ne correspondait plus à ce que sort ce label.

Un château perpétuel est formé de titres assez longs dans la durée. J'ai l'impression que c'est justement ça qui fait sa force, les ambiances ont le temps de se dévoiler sans que ça sonne trop progressif ou que la densité sonore use l'écoute. Est-ce que cette longueur est «naturelle», voulue, et n'est-elle pas liée à votre façon de composer, car très souvent les titres longs viennent de jams ou d'une envie de vouloir exprimer le plus de choses possibles en un temps certain ?

Lily : Certainement, la possibilité réalisée de créer comme nous le souhaitons, et inscrire les morceaux dans leur durée choisie, naturellement choisie. L'avantage peut découler du fait de ne pas avoir besoin de compter le temps, comme sur scène, ou dans une sortie matérialisée (K7, vinyles, etc) : Prendre le temps, s'en libérer, voire l'oublier. Une réalité oubliée.

Seb : Et si l'on souhaite développer la répétition, les morceaux s'allongent tout naturellement.

Le titre de ce nouvel album est basée sur une peinture du même titre de David De Mille, qui est représentée justement sur la pochette. Pourriez-vous nous dire qui est David De Mille, quel rapport vous avez avec lui ou son art, au point de lui avoir rendu cet hommage ? Et pensez-vous que cette œuvre est le parfait pendant de votre musique, qui reconnaissons-le, est plutôt morose et glaçante.

Seb : Dave est un très vieil ami à moi, on habitait ensemble à Strasbourg cela remonte à vingt ans au moins, on avait monté un label de musique électronique ensemble avec d'autres amis, Byteburger Records. C'était un peu avant qu'on fonde la Grande Triple Alliance International de l'Est, dont il fait lui aussi partie. À cette époque, Dave faisait beaucoup de 3D, avec déjà beaucoup de monstres, beaucoup de symboles mélangés réappropriés. J'ai toujours adoré ce qu'il faisait. Tu peux aller traîner un peu **là dessus**, mais aussi **ici**, mais aussi

découvrir sa **version acide de Quake3**.

Mon oreille est trop musicale pour que je puisse réellement faire attention aux textes, je m'en excuse car j'ai eu de la peine à essayer de comprendre ce que Lily chante et a écrit, d'autant plus que sa voix particulière et marquante m'a un peu hypnotisé pour le coup. D'où cette question : De quoi parle les textes concrètement ? Est-ce que tu relates des aventures vécues, des observations de la vie, ou tu es plutôt sur des formes de contes imaginaires ?

Lily : Les thèmes sont divers, ils viennent pointer un travers, une déviance qui peut entraîner des colères et tristesses. Le Chemin de la Honte emprunte, quant à lui, aucun chemin de traverse ! Le conte, le mythe sont l'histoire reconnue et entendue de tous et toutes. Ici, il ne s'agit bien que de la mienne, de ma propre interprétation des réalités et expériences personnelles, et/ou mondiales. Il est vraiment question des réalités, visibles et invisibles, à l'échelle individuelle, à l'échelle humaine.

L'album est en écoute libre et en téléchargement pour sept euros, une version vinyle est-elle disponible à la vente ?

Seb : Ça, on ne le sait pas encore. Je t'avouerais qu'effectivement j'aimerais bien.

J'ai l'impression que «Toute distance» ne sera pas sur le vinyle. D'ailleurs en parlant de ce titre, il finit abruptement, c'était une volonté ou une heureuse erreur ?

Seb : Au départ, il ne faisait pas cette durée-là, l'ensemble de l'album entraînait sur un vinyle, mais vu que les plans ont changés, je me suis lâché sur une version longue qui, pour le coup, se rapprocher du sens même du morceau. La distance s'élargit par étape mais ne peut pas s'estomper à l'infinie, et une fois qu'une certaine limite est franchie, c'est le précipice.

Seb, est-ce important pour toi de contrôler la production de tes albums à 100% ? N'es-tu pas ouvert à une collaboration ou à une oreille extérieure ?

Seb : Oui, c'est plutôt important pour moi. Je dirais même très important, voire maladif ! Je suis en général plutôt insatisfait des albums

des autres groupes que j'ai eus (The Feeling Of Love entre autres, 1400 Points de Suture aussi) qui ont été réalisés dans des studios que nous ne connaissions pas et dont la production a été menée par plusieurs personnes en même temps, ça induit une sorte de consensus qui élague tout parti pris radical. Alors, oui effectivement, c'est égoïste mais je n'ai pour le moment pas trouvé d'autres alternatives.

Vous pensez que vous êtes les héritiers de qui en France ?

Seb : Aucune idée, on ne nous a rien donné, on a dû prendre

À quelle honte faites-vous référence dans votre patronyme ?

Seb : Le chemin de la honte, c'est un chemin alternatif à la départementale que tu prends en voiture pour rentrer quand tu es bourré. Il passe dans la forêt, il a beaucoup de lacets, il est super défoncé.

Lily : C'est une piste très sinueuse où des rochers viennent percuter le bas-de-caisse, si tu ne ralentis pas et ne réfléchis pas à la meilleure alternative possible. Il s'apprivoise, on y croise des animaux nocturnes dont les yeux renvoyant la lumière des phares hypnotisant. Il ne se prend que la nuit. La honte autobloque, mais au lieu de se terrer ou de tout prendre de front, elle oblige à se dévier, à trouver toujours d'autres chemins, d'autres possibilités.

Dernière question : à quoi va ressembler votre avenir proche et plus lointain avec Le Chemin de la Honte ?

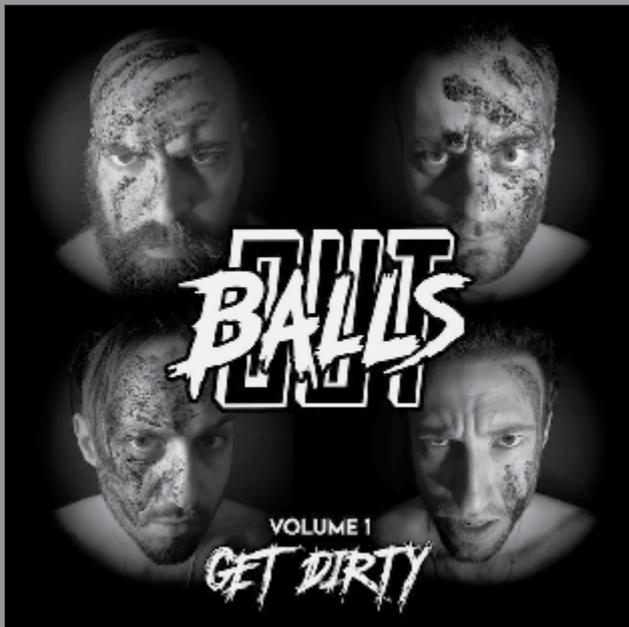
Lily : On verra.

Seb : C'est encore une phase où nous avons beaucoup de travail avec Delacave.

Merci à Seb et Lily

■ Ted
Photos : Ted





BALLS OUT

VOLUME 1 : GET DIRTY

[Autoproduction]

Tant qu'il y aura des groupes comme Balls Out (tu sais, le quatuor rock'n'roll Niçois dont le premier album sans concession avait fait l'objet d'une chronique dans le numéro 38 du W-Fenec mag) qui s'évertueront à produire du rock'n'roll qui tache ;

Tant qu'il y aura des groupes comme Balls Out qui rendront hommage, avec leurs morceaux survitaminés et des voix rocailleuses, aux iconiques Lemmy et AC/DC ;

Tant qu'il y aura des groupes comme Balls Out qui continueront de jouer LE ROCK avec leurs tripes comme les rejetons de Nashville Pussy ou Airbourne savent le faire ;

Tant qu'il y aura des groupes comme Balls Out qui se contrefoutront des modes et resteront attachés aux valeurs qui sont les nôtres, à savoir : l'énergie, la saturation, des guitares à foison, des solos incandescents et les rythmiques endiablées.

Bref, tant qu'il y aura des groupes comme Balls Out qui sortiront des EP de la trempe de Volume 1 : Get Dirty (premier d'une trilogie en cours), le monde n'est pas foutu. Solide sur ses appuis, le groupe délivre quatre brûlots d'une efficacité redoutable. Clairement, ça risque de te faire remuer ton popotin comme jamais en attendant la suite des réjouissances le plus vite possible. C'est un ordre !

■ Gui de Champi



WAKING THE SLEEPING BEAR

PORNIO FUTURE

[Ear's Bears]

La fusion rap/métal a connu son heure de gloire et si intégrer des éléments hip hop dans la musique s'est vulgarisé, les «jeunes» groupes a encore jouer à fond cette carte apparaissent presque comme des anachronismes tant la mode est passée. Waking The Sleeping Bear vient donc gonfler les rangs d'une armée très impressionnante par le passé, rejoignant Smash Hit Combo (leader incontesté) et d'autres soldats comme leurs amis d'Ask (Joffrey se met d'ailleurs «La tête à l'envers» avec eux). L'ensemble est assez fourni (14 titres) avec des riffs efficaces et des lignes de texte percutantes (que ce soit par les thèmes -davantage «No future» que «Porno» ou par le tempo), le visuel est lui aussi très travaillé, on sent que le groupe fait tout avec sérieux et que derrière une apparente décontraction, rien n'est laissé au hasard. Si les textes sonnent (ils sont vraiment très bien écrits), Waking The Sleeping Bear se signale aussi avec des parties instrumentales qui savent sortir des sentiers battus comme ces sonorités orientales sur «Caryocinèse» (un mot synonyme de mitose donc de division cellulaire), titre qui fait de la place à des mélodies plus prononcées et se différencie donc des parpaings un peu plus «droit dans ta face» que peuvent être «Interférences», «Delenda» ou «Pogo culture».

■ Oli



QUEEN(ARES)

FROM THIS GROUND, FROM THIS SEA

(Atypeek Music)

Pour particulièrement réussir un premier album, il n'y a pas de secret, il faut des bonnes idées, de la personnalité et de l'expérience. Queen(Ares) a tout ça ! Les quatre Nordistes ont un solide background de musicien puisqu'ils ont connu de nombreux groupes et poursuivent certaines aventures en parallèle de ce nouveau projet, avant de voir de quoi il retourne, petite revue d'effectif : au chant et à la basse, c'est Maxime (Holispark), à la guitare et également au chant, c'est Charly (Big Bernie), à l'autre guitare, c'est Alex (Gene-

ral Lee, Junon, Unswabbed) et à la batterie, c'est Nicolas (The Lumberjack Feedback), ça nous fait un gros CV qui donne quelques indications sur les influences des loustics, ensemble, ils vont davantage travailler dans la lignée de The Lumberjack Feedback / General Lee puisque From this ground, from this sea fait la part belle à un métal «post» quelque chose, qu'il soit plutôt rock, doom ou hardcore.

Des riffs distordus, des compositions assez longues, des rythmes assez pesants, ils ne sont pas les premiers à s'essayer à ce registre, leur singularité, ce sont les chants qui apportent beaucoup de variété, et si l'espèce de spoken word assez clair de «Swarm» n'est pas tout à fait convaincant (l'accentuation reste à peaufiner), les parties screamo et dédoublées avec un jeu de dialogue qui suivent sont bien plus percutantes et efficaces. Les passages plus lourds (avec ou sans chœur) et plus agressifs comme sur «Burn» ou «Silent changes» apportent un beau contraste et semblent répondre aux instruments qui eux aussi jouent sur les deux tableaux, saturations grinçantes d'une part, mesures éthérées de l'autre («Dive», «The fragile shells»). S'éloignant régulièrement des schémas attendus du post-hardcore (notamment avec des parties très sludge/doom), Queen(Ares) échappe au collage d'étiquette et se construit son identité. Et le plus excitant dans tout ça ? Le groupe n'en est qu'à ses débuts...

■ Oli

Photo : Simon Herbaut





GODSLAVE

POSITIVE AGGRESSIVE

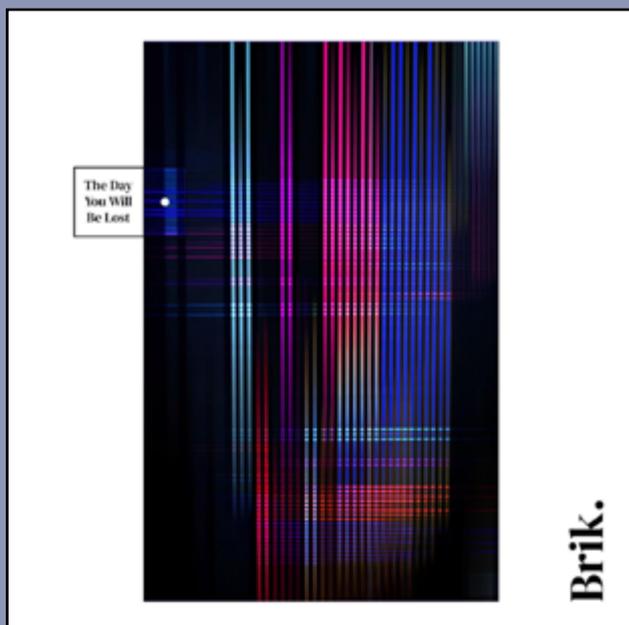
[Metalville]

Thrash metal et Allemagne ont toujours fait bon ménage. Au point qu'il existe ce fameux courant «thrash metal allemand». Parmi les fameux représentants teutons de cette scène musicale, citons le «big three of teutonic thrash metal» : Kreator, Destruction et Sodom. Il n'est donc pas étonnant de voir pulluler encore aujourd'hui des formations au style en vogue dans les années 80. Se définissant comme un German thrash me-

tal with a positive attitude, Godslave fait partie du wagon et pourrait bien tirer son épingle du jeu ! En tout cas, je te conseille de ne pas t'arrêter à l'affreuse pochette et au livret de mauvais goût, et de te concentrer sur les dix brûlots composant le 6ème album de ce groupe de la Sarre. Le ton est donné avec «How about no ?» avec son intro de batterie très Judas Priestienne et son enchaînement de riffs diaboliques. Ça shred à volonté, ça riff à tout va et les chorus s'enchaînent sans temps mort («From driven»). Le groupe joue vite et fort avec des relents de heavy metal/punk metal qui ont le mérite de briser la monotonie d'un album complet de thrash pied au plancher («Straight fire zone»). Le son est puissant, la basse présente dans le mix comme il se doit, et les compositions variées mais œuvrant dans l'intérêt commun se révèlent de qualité. Aggressif mais funement mélodique, le multi-thrash de Godslave ravira petits et grands fans de Metal avec un grand M. À condition d'avoir le cœur bien accroché..

■ Gui de Champi





BRIK.

THE DAY YOU WILL BE LOST

[Autoproduction]

Quand ils sont confinés et s'ennuient, les musiciens ont tendance à composer pour eux des trucs qu'ils ne feraient pas forcément en groupe. Il se trouve que les métalleux Bruno (Unswabbed), Alex (Junon, Unswabbed) et Antoine (ex-Cross 9) ont eu plein d'idées et se sont trouvés d'autres atomes crochus que les puissants enchaînements en acier trempé. Leur proximité (géographique comme amicale) a fait le reste, à savoir bosser ensemble sur un nouveau projet intitulé Brik. (avec un point pour se différencier des autres combos du même nom ? En tout cas les paroles de «No tomorrow» ne sont pas étrangères à ce choix).

Des sons clairs, des mélodies pop, un peu de rock, un peu d'électro, The day you will be lost est un album à la fois très ouvert et très homogène, la production et quelques lignes directrices permettent au trio de se forger une identité dès leur première sortie. Une des principales caractéristiques des Nordistes est l'opposition entre la chaleur du chant et le froid venu des machines et de quelques guitares, on a donc quelques ambiances assez «new wave» sans le côté dansant, les compos (parfois très étirées) sont assez pesantes de par leurs rythmes, lents et mesurés. Quand le tempo accélère, Brik. se pare d'un drapé «french touch» qui se marie bien aux instruments rock («For you», un des meilleurs titres) mais les atmosphères n'invitent franchement pas à la déconne et à la fête. Le groupe a

choisi de régulièrement dissimuler le chant derrière des effets et de l'estomper quelque peu dans le mixage, les mélodies auraient mérité davantage de mise en avant («Like sickness»), c'est en tout cas selon moi un des axes de travail pour la suite car la voix se marie très bien avec les sonorités choisies («No tomorrow»).

Tous éloignés de leurs terrains de prédilection, les trois Brik. montrent que leur talent peut s'exprimer dans un autre univers, on n'en doutait pas forcément mais de là à composer un album aussi riche, cohérent et soigné, c'est assez bluffant. Maintenant, entre les emplois du temps de chacun et la crise sanitaire qui n'en finit pas, il va falloir continuer à faire vivre le projet, courage les gars.

■ Oli



SWEET NEEDLES

TORMENTA

[Autoproduction]

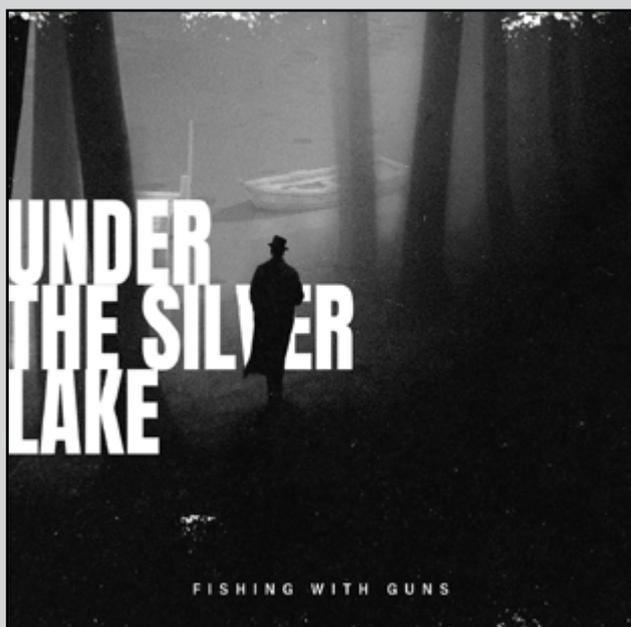
Il y a différentes manières de ranger ses disques. À l'arrache, au petit bonheur la chance ou un truc équivalent. En gros, ils sont rangés mais au sens propre, c'est-à-dire qu'ils ne traînent pas partout mais dans un désordre le plus total. Il y a ceux, comme moi, qui rangent leurs disques dans l'ordre alphabétique des artistes puis par ordre de sortie, ce qui nécessite une discipline à toute épreuve. Puis il y a les warriors, ceux qui plient le game, qui rangent leurs trésors non pas par nom mais par genre, et même par sous-genre. Ceux-là, je les félicite.

Et je les défie de trouver la bonne place pour Tormenta, premier album de Sweet Needles.

Quintet parisien déjà rompu à l'exercice des EP (trois au compteur depuis 2014), 2021 a été synonyme de préparation du premier album (à la pochette somptueuse, soit dit en passant). N'empêche qu'après m'être enfilé le disque, et après plusieurs écoutes, j'ai bien du mal à trouver à cataloguer la bande des frères Bonnot. Et c'est tant mieux tiens ! Même si c'est pratique pour l'humble chroniqueur que je suis de citer quelques références bien senties pour orienter plus facilement le fidèle lecteur que tu es, je ne vais pas utiliser cette fois ce tour de passe-passe. car j'en suis presque incapable ! Eh oui, Tormenta part dans tous les sens et peut se révéler rock, métal, stoner, black et parfois tout en même temps ! C'est costaud, tant au niveau de la production que de la composition, et j'imagine que le club des cinq a dû passer un certain temps à peaufiner ce disque très abouti. Le chant (rappelant tour à tour No One Is Innocent, Tagada Jones et Kvelertak) est de qualité, le son des guitares (accordées très bas) se révèle à la fois cristallin et pachydermique, et la rythmique laisse pantois par sa puissance et sa justesse. Ce disque, qui pourrait être considéré à la première écoute comme un gigantesque fourre-tout, est en fait la bande son d'une bande de copains éclectiques, tant dans leurs influences que dans leur style. Du gros niveau pour un premier album qui mérite d'être salué comme il se doit.

■ Gui de Champi





FISHING WITH GUNS

UNDER THE SILVER LAKE

(M & O Music)

Nouvel EP pour Fishing With Guns qui semble achever sa mue vers un métal explosif, oubliant ses débuts stoner pour ne conserver que sa pugnacité et son envie de tout péter. La partie de pêche est aussi sombre qu'annoncée par l'artwork et c'est l'artillerie lourde qui sert de cannes.

«Beware the dog killer» nous plonge dans le bain direct avec un larsen, une batterie bien lourde, une montée en pression qui débouche sur un plan ultra Hardcore avant un passage chargé

de mélodies aussi catchy que vénéneuses. Les charges comme les tonalités alternent mais la puissance ne quitte jamais ce titre inaugural de très haut niveau. Il faut dire que les Parisiens peuvent jouer avec les sons, c'est Francis Caste, dans tous les bons coups depuis quelques temps, qui a enregistré l'opus, un gage de qualité et de liberté, avec une telle production, on peut composer et tester live ce qu'on veut, on sait qu'on aura quasiment le même résultat sur disque. C'est peut-être ce qui a motivé les envolées guitaristiques de «Owl's kiss», elles apportent un peu de lumière dans un titre où ça défouraille sévère une grande partie du temps. Le ralentissement du tempo est évident sur la partie centrale de «Homeless ghost», un break qui survient après un petit solo de gratte accompagné par une voix claire, le retour au bourrin n'en est que plus violent, là encore, la maîtrise de Fishing With Guns nous éclate à la tronche. Le morceau qui donne son nom à l'EP n'est pas mon préféré, attaqué en mode binaire, le break avec le jeu de stéréophonie qui lance un solo donne un côté old school un poil trop téléphoné, les violentes cassures rythmiques le sont moins par la suite mais le patchwork fonctionne moins bien sur moi que les autres tracks. Notamment cet ultime «I am your rebellion» qui attaque à fond et bénéficie d'une super dynamique tant par le chant que par les grattes, encore du très haut niveau au moment de conclure un disque qui, de par son format, trop court, nous laisse sur notre faim.

■ Oli





FRANÇOIS JONCOUR

SONARS TAPES

[Music From The Masses]

Certains albums parlent d'eux-mêmes, d'autres ont un story telling très fort et quelques-uns combinent les deux, c'est le cas pour ce *Sonars tapes* dont il me semble compliqué d'éluder la «recette de fabrication». Pourtant, ce n'est pas tout à fait «un argument de vente», qui penserait qu'il est excitant d'aller écouter chanter des langoustes sur une rythmique d'instrument de sondage des fonds marins ? Dit comme ça, forcément, ça peut faire peur... François Joncour est allé passer beaucoup de temps dans un des laboratoires BeBest (une collaboration franco-québécoise qui réunit des chercheurs autour des écosystèmes marins) pour capter des sons et discuter avec les âmes qui œuvrent pour une meilleure connaissance de notre planète et sa sauvegarde. Un travail de longue haleine qui lui ont permis de créer des chansons, consacrées à ces hommes et femmes de l'ombre, avec comme matériel de base des sonorités organiques assez inattendues. Outre les coquilles St-Jacques et les icebergs qui se disloquent, François Joncour a convié quelques amis pour donner davantage de chaleur à ses titres, parmi eux, on peut citer Nicolas Courret (batter chez Eiffel ou Laetitia Shériff), David Euverte (pianiste pour Daniel Paboef Unity), Ned Crowther (chanteur de The Fernweh) ou Mirabelle Gilis (violoniste et chanteuse auprès de Miossec qui a aussi répondu présent pour coécrire un texte), un vrai travail de groupe (puisque des concerts sont prévus) et un véritable album électro-pop abouti qui ne res-

semble pas à un assemblage de sons venus de la mer mais bien à une petite pépite aussi brillante et douce que nécessaire car qui sait si on pourra encore enregistrer ces sons dans quelques années ?

Si on met de côté, l'aspect purement technique de l'origine des samples, *Sonars tapes* est une collection de chansons armées de mélodies, de petits rythmes, de beaux arrangements et de textes poignants qui ravissent l'auditeur inaverti. Tout à chacun peut se délecter des différentes pistes sans en connaître l'histoire, la découvrir ensuite pourrait d'ailleurs être un choc, comment est-il possible d'obtenir un tel résultat en s'enfermant dans un labo de recherches sur l'océan ? Parmi le très rock «*Biology is food & sex*», l'électro «*Obsession & repetition*», le contemplatif «*Skarigañ a ra*», le poétique «*Tout s'en est allé*», le post-rock «*Ô Spitzberg !*», le low-fi pop «*Piling underwater*», quel titre à ta préférence ? Personnellement, je ne saurais dire, à chaque fois, François Joncour et ses comparses me touchent, même les interludes ne sont pas uniquement là pour passer le temps, tout est beau, tout est indispensable. Comme quoi l'homme peut parfois se mettre au niveau de la nature...

■ Oli



VANILLA BLUE

DARK CITIES

(Twenty Something)

Saint-Etienne. Sainté pour les intimes. Chef-lieu du département de la Loire. Ville du bassin houiller au climat semi continental sous influence montagnarde, connue pour son équipe de football, ses édifices religieux. et ses groupes de rock. Les citer ici serait fastidieux. Parmi ceux-ci, le petit nouveau Vanilla Blue risque de faire parler de lui. Tant par le CV de ses membres que par la qualité de Dark Cities, son premier album.

Car Vanilla Blue, c'est un quatuor composé notamment d'ancien Sixpack, Zero Gain, Protex Blue. On parle d'authentique ici, ok ? La dream team a de la gueule sur le papier. Elle en a encore plus sur le microsillon. Comment aurait-il

pu en être autrement ? Dark Cities, mis en boîte au Warm Audio par Pierre Mestrinaro (Monde de Merde, ex Burning Heads) et Alex Borel (chuuuut, c'est un secret !), est ce qu'on pourrait appeler un premier album idéal : le disque d'un groupe qui n'a rien à prouver et qui a juste à s'amuser en enchaînant les riffs magiques et les refrains sortis de l'espace. Car oui, Vanilla Blue est un groupe à guitares, faiseur de tubes deluxe et jamais avare en mélodies consistantes.

La biographie écrite par Jean-Paul RAMONE (certainement un type très bien, avec ce nom de famille intemporel) parle d'une forme de téléscopage entre punk rock ombrageux et pop musclée. Je n'aurais pas dit mieux, c'est bien pour ça que je cite l'auteur. Concernant les influences, il est fait état d'Hüsker Dü, des Replacements et des Posies. Bien vu l'aveugle. En tout cas, c'est bien du côté du rock indie des années 90 qu'il convient de se référer, comme le premier album de The Last Brigade avait pu le faire il y a quelques années (pour ne citer que le premier flash me venant à l'esprit). Ce qui est certain en revanche, c'est que c'est hyper plaisant de s'imaginer, à l'écoute des onze chansons composant Dark Cities, comment les quatre musiciens ont conjugué leur amour pour les mélodies et la puissance des guitares pour pondre ce condensé de simplicité et d'efficacité. La valeur n'attend point le nombre des années. Mais Vanilla Blue est intemporel : c'est « juste » (au sens de simplement) un groupe de rock authentique, aux fondamentaux solides et à la classe affirmée. Encore une belle pioche du label Twenty Something dont la tête pensante vient de. Sainté. CQFD.

■ Gui de Champi





OVERSENSE

EGOMANIA

(Dr Music Records)

Oversense souffle le chaud et le froid. Voilà, c'est dit. Je ne voulais pas être désobligeant ni impoli. et encore moins moralisateur, d'où l'utilisation de cette formule passe-partout qui ne veut rien dire mais qui, en même temps, prend tout son sens à l'écoute d'Egomania, nouvel album du quatuor (ou quintet, on ne sait pas trop) allemand. Il faut dire que le groupe joue un power rock symphonico-métallique avec beaucoup de claviers et où les guitares très graves s'entremêlent avec des mélodies vocales surinterprétées. ET BIEN ENTENDU, JE NE TE PARLE MÊME PAS DE CES PU-

TAINS DE BALLADES QUE JE SURDETESTE (même si j'arrive à taper du pied sur Love, grrrrr). Pour te peindre le tableau d'une manière plus concise (mais de façon grossière, c'est comme si Nickelback avait copulé avec Rammstein et avait enfanté le frère jumeau de Kamelot. Eh ouais, on en est là. Alors, pas de problème, ça joue grave, c'est bien (sur)produit, ça fera taper dans des milliers de mains pendant les concerts épiques (ou les concerts qui piquent, c'est selon l'humeur ou l'humour), mais quand même les gars, parfois, ça va beaucoup trop loin ! Tiens, prenons «Faith» qui est un exemple parfait : tout au long des cinq minutes et quelques du morceau, tu pourras te coltiner une superbe intro lyrique, puis un enchaînement de double pédooool/clavier malfaisant/des guitares shreddées, un tour de chant par Monsieur et Madame (et oui, je t'ai pas dit, il y a aussi une chanteuse), quelques pincées de Nightwish dans les refrains et, summum de la terreur, un pont complètement interdit en plein milieu de morceau suivi d'un solo qui te reste sur l'estomac. Mieux vaut en rire. C'est dommage, car il y a quand même de bons moments (les riffs d'intro de «Antisocial» - noooooon, ce n'est pas une reprise de Trust - le dynamique et déstructuré «Toast tot the devil») mais clairement, même si j'ai conscience qu'il y a du taff dans l'exécution et la mise en place, Oversense n'est définitivement pas ma came. En revanche, je pense que les amateurs du genre (qui ne lisent pas notre magazine) seront conquis. Si tu as des amis que ça intéresse, n'hésite pas à leur refiler le tuyau percé !

■ Gui de Champi





GREG EKLUND

MUFFLED TEARS

(He's just the drummer / Autoproduction)

La pandémie et le surf sur les réseaux sociaux ont eu seuls et séparés de nombreux points négatifs. Un des points positifs est de rechercher des artistes de notre adolescence pour retrouver ce qu'ils sont devenus et qu'avec les «lockdown» ils vous répondent comme si des rédacteurs bénévoles pouvaient égayer leur quotidien entre quatre murs.

C'est le cas de Greg Eklund, ancien batteur d'Everclear, groupe adulé aux US et quasi méconnu en France et en Europe. Greg le confessera, c'est certainement à cause de l'émergence de la Brit pop concomitante avec l'arrivée de leur post Grunge d'outre-Atlantique. Toujours est-il que quand un ancien batteur d'un groupe grunge décide de passer à la 6 cordes et au chant cela fait souvent des étincelles et peut nous emme-

ner «au nirvana».

Il est difficile de comparer le projet solo de Greg avec les Foo Fighters, la seule comparaison peut être cette B-Side à l'époque d'In utero composée sous le nom de Pocketwatch. «Marigold», une chanson intime et touchante qui dépareillait avec l'abrasivité des dernières années de Nirvana. Foo Fighters pourrait être comparé au projet des années 2000 de Greg, The Oohla's. Muffled tears raconte l'histoire de manière très intime du retour à la maison post tournée et est loin du rock amplifié de la nouvelle formation de Grohl. Le premier titre «Liberation» et son break au milieu de la chanson explique la cassure presque physique des années Everclear ; les riffs rappelant le single «Santa Monica» à la fin du titre n'y feront rien, la lassitude a pris le pas et la rupture est consommée. S'en suivent des chansons pop folk à fleur de peau qui nous donnent l'impression d'être au coin du feu à ses côtés et qu'il nous raconte son histoire et son dur retour à la réalité après avoir été adulé. Le titre éponyme est un des meilleurs titres à mon sens de l'album et de l'année 2020, par sa sincérité et ce qu'il renvoie des retours tardifs à la maison. Qu'elle soit à cause du travail ou d'une tournée, l'absence d'un des membres de la famille est souvent une cause de dispute à son retour et cette chanson illustre cela à merveille.

Je pensais trouver du réconfort nostalgique dans ce disque en espérant trouver des relents d'Everclear, il n'en est rien. Mais sans Everclear ce disque ne serait rien. Alors que Sparkle & fade a marqué mes années d'adolescence, le père que je suis devenu se plonge avec délectation dans ce Muffled tears qui est bien plus en adéquation avec sa vie actuelle.

■ JC





GREG EKLUND

GREG EKLUND FAIT PARTIE POUR UN CERTAIN NOMBRE DE QUARANTENAIRES DE L'HISTOIRE DU ROCK. AVEC EVERCLEAR, GROUPE DONT IL ÉTAIT LE BATTEUR, IL A MARQUÉ LES ANNÉES POST-NIRVANA. ARRIVÉ MALHEUREUSEMENT, EN PLEINE EXPLOSION DE LA BRIT POP, C'EST-À-DIRE TROP TARD POUR CONNAÎTRE UN RÉEL SUCCÈS, LE GROUPE NE S'EST JAMAIS IMPOSÉ EN EUROPE NI EN FRANCE. GREG AYANT QUITTÉ LE GROUPE AU DÉBUT DES ANNÉES 2000 A CONNU DES HAUTS ET DES BAS. IL SE LIVRE DANS SON PREMIER EFFORT SOLO MUFFLED TEARS, DES PLEURS ÉTOUFFÉS QUI LUI RAPPELLENT LES ÉCHANGES AVEC SA FEMME À SON RETOUR DE TOURNÉES. PLEURS ÉTOUFFÉS POUR NE PAS RÉVEILLER LEURS ENFANTS QUI DORMAIENT. UN VOYAGE MUSICAL DANS SON INTIMITÉ. ENTRETIEN FLEUVE AVEC LUI EN EXCLUSIVITÉ CAR N'AYANT PAS D'ATTACHÉ DE PRESSE, LE PREMIER VINYLE QUE NOUS AVONS REÇU EST LE PREMIER QUI EST SORTI DES ETATS-UNIS. ÉTONNAMMENT, GREG SEMBLAIT ATTENDRE CETTE INTERVIEW AUTANT QUE NOUS ET NOUS AVONS PU ÉCHANGER PLUS D'UNE HEURE AVEC LUI.

Comment vas-tu et comment as-tu fait face à la pandémie ? As-tu profité de cette période pour composer l'album ?

Je vais bien. La situation est bizarre depuis presque deux ans maintenant. C'est d'autant plus bizarre car en tant que musicien, j'ai été en tournée pendant les 30 dernières années et donc être coincé à la maison était vraiment étrange. Ce qui est amusant, c'est que cet album a été écrit et enregistré bien avant tout ça. Il a été écrit quand je vivais à Omaha. Quand nous avons emménagé à Omaha, ma femme avait un travail et mes enfants étaient assez grands pour aller à l'école. Quand je n'étais pas en tournée, j'avais la maison pour moi tout seul. Et donc je me suis dit que c'était un bon moment pour composer. J'ai toujours voulu faire un album solo, mais un certain nombre de choses se sont produites et se sont mises en travers de ce projet. Je l'ai donc écrit et enregistré et quand je vivais à Omaha. Ce disque a été composé en 2018, je n'en reviens pas en le disant.

Je l'ai enregistré dans mon garage et je voulais que ce soit James Brown qui fasse le mixage car je savais qu'il pallierait mon manque de connaissance dans les techniques d'enregistrement. Il sait comment faire pour que ça sonne vraiment bien. Mais entre le moment où il a mixé le premier album de The Oohla's (en 2006, ndlr) et Muffled tears, il est devenu une sorte d'icône. Il a travaillé avec les Foo Fighters

et Nine Inch Nails (NDLR : mais également Interpol, Bjork, We Are Scientists). Je suis revenu vers lui et je lui ai dit «Hey, tu te souviens de moi ?» ; genre, «Tu me remets ? Ferais-tu le mix de mon album solo ?». Et il a dit «Bien sûr avec plaisir». Mais il était tellement occupé avec de gros projets rémunérés car de mon côté je n'avais pas les moyens de le payer, que je lui ai demandé s'il pouvait le faire gratuitement. Et ça lui a pris deux ans pour le mixer entre deux commandes payantes. Et puis finalement, quand il l'a mixé, la pandémie a frappé. Je n'avais aucun projet de tournée mais ce projet attendait depuis si longtemps que je voulais à tout prix le sortir. C'est un disque très personnel et j'en suis très très fier. Je voulais qu'il vienne enfin au monde tout en n'ayant aucune pression car je n'ai pas de maison de disques qui allait m'imposer une date de sortie pour faire des ventes à Noël ou une sortie estivale pour que je puisse faire une tournée des festivals. Quand le mix a finalement été finalisé la pandémie a frappé et comme je voulais qu'il sorte sous forme de vinyle, j'ai encore dû attendre. En effet, toutes les usines de vinyle ont fermé, et il n'y avait plus de matière première. Il a donc fallu attendre un an de plus pour que le vinyle soit fabriqué après avoir été mixé. Ça a donc pris beaucoup de temps. Pour ce qui est de l'enregistrement proprement dit, ça n'a pris que six mois mais pour tout le reste c'est plus de trois ans d'attente.

Avant d'aller au fond de cet album, il serait intéressant de faire le lien entre le moment où tu as quitté Everclear et aujourd'hui. Qu'est-ce qui a motivé ton départ ? J'ai lu dans une interview que tu n'aurais jamais trainé avec les deux autres membres d'Everclear si tu avais été avec eux au lycée. Malheureusement, Everclear n'a jamais eu le succès qu'il méritait en France.

Effectivement, on n'a joué en France qu'une seule fois, je crois en 95 ou bien 96.

C'était avec Silverchair, si je ne me trompe pas...

Dans ce cas on a peut-être joué deux fois. Je me souviens que nous avons joué dans un magasin de disque à Paris et que nous avons fait une émission télé (NDLR : Nulle Part Ailleurs) où nous étions invités avec Johnny Hallyday. C'est trouvable sur YouTube. Je pense que nous avons joué «Santa Monica». Ce qui est drôle c'est que nous n'avons jamais entendu parler de ce mec mais tout le monde n'était là que pour lui. Et puis il est arrivé, on se demandait qui était ce vieux type et tout le monde disait : «C'est le Elvis français». C'était amusant.

J'ai grandi en Angleterre, alors j'ai toujours voulu revenir en Europe et mon plus grand rêve était d'y retourner pour jouer dans un groupe de rock à succès, mais nous avons eu la malchance d'essayer de percer en Europe en 1995-1996, quand la Brit Pop devenait monumentale. Juste après Nirvana et au début des années 90, il y avait beaucoup de fans de grunge en Angleterre. Mais tout d'un coup, l'Angleterre a eu ses propres groupes qui étaient typiquement anglais. J'ai compris parce que j'ai grandi là-bas et je me suis dit : «Je comprends ce que font ces groupes. C'est une musique typiquement anglaise qu'ils font et nous n'allons pas pouvoir percer dans ce contexte». Et voilà qu'arrive ce petit groupe de rock qu'est Everclear, mais trop tard. Nous avons néanmoins vraiment bien marché dans des pays comme l'Australie, qui aime toujours les groupes de rock américain. Nous aurions aimé percer en Europe, malgré cela nous avons toujours été bien accueillis. Mais quoi qu'il en soit, en 2003, j'ai quitté le groupe en même temps que Craig,

le bassiste. Nous étions arrivés à un point où malgré le succès, ce n'était plus amusant. Nous étions tous les trois si différents individuellement que c'était inévitable. J'avais rejoint tardivement le groupe créé par Art (NDLR : Alexakis - fondateur et guitariste chanteur du groupe) et Craig. Au départ ils avaient un autre batteur. Quand le groupe a commencé à attirer l'attention des labels, Capital Records était l'un d'entre eux et il voulait entendre de nouvelles chansons, et donc le label a donné de l'argent au groupe pour aller faire une démo. J'ai rejoint le groupe à ce moment-là. Nous avons vécu de bons moments mais dès 2000, j'ai commencé à me lasser. Après avoir quitté le groupe, je ne savais pas ce que je voulais faire mais je savais juste que je ne voulais plus faire partie de ce groupe et j'étais un peu fatigué de jouer de la batterie. Pas de l'acte de jouer de la batterie en lui-même, mais de jouer de la batterie dans ce groupe. Et donc j'ai commencé à penser, que peut-être, je devrais essayer d'écrire mes propres chansons. Je ne l'avais jamais fait auparavant, alors j'ai appris tout seul à jouer de la guitare, mais très mal.

Tu avais quand même écrit une chanson sur l'album *Songs from an American movie vol. One* d'Everclear.

Oui, c'est vrai. Mais c'était une chanson un peu bizarre, parce que c'était quand ma femme et moi, nous étions allés à Hawaï pour notre lune de miel et que j'avais acheté un petit ukulélé bon marché, et j'avais écrit cette petite chanson juste comme une petite blague, par amour pour elle. Et puis un jour, dans le tour bus alors que je me la jouais à moi-même, Art m'a dit : «Hé, nous devrions la mettre sur le prochain album». C'est donc la seule chanson d'Everclear qui n'est pas écrite par Art. Et c'est la seule à avoir jamais été composée comme une valse, ce dont je suis aussi très fier. C'était une petite chanson pour ma femme.

A ce moment-là, j'ai commencé à composer et j'ai fondé un groupe avec mon frère et une guitariste, et mon idée était que je n'allais surtout pas jouer de la batterie. J'allais juste jouer de la guitare et écrire des chansons. Mais on est passé par 14 batteurs. Et quand le moment est venu d'enregistrer le disque, - je ne voulais vraiment pas en jouer car je m'étais

promis de ne plus retoucher une batterie- il s'est avéré finalement que c'était plus facile pour moi de le faire. Alors je l'ai fait. Ce groupe s'appelait The Oohlas, on a fini par être signé par Island Def Jam Records, je suis passé de la batterie à la guitare et à l'écriture de chansons dans le même groupe et on a sorti un disque, Best stop pop. Je pense que c'est un disque incroyable. Mais il est passé inaperçu parce que le label n'a pas fait de promotion et qu'il l'a sorti juste au moment où l'industrie du disque a complètement disparu. Personne ne savait plus comment sortir des disques physiques ou comment en faire la promotion, et iTunes est arrivé, a tout bouleversé et le disque n'a pas eu sa chance. Nous avons tout de même une chanson qui figurait sur la bande originale de Spider-Man 3. Je pense que l'album est incroyable et tous ceux à qui je le fais écouter me disent toujours que c'est le meilleur album sur lequel j'ai participé. J'ai donc joué dans ce groupe pendant quelques années, et c'était amusant parce qu'on tournait, on avait acheté un van et nous faisons la tournée des bars et des petits clubs, comme au bon vieux temps. C'était excitant pour moi de refaire ça après les grosses tournées d'Everclear. C'était beaucoup plus amusant de jouer dans ces petits bars et de vendre des t-shirts après les concerts. Et puis quand cela s'est terminé, j'ai commencé à jouer de la batterie pour une artiste qui s'appelle Storm Large, qui chante avec Pink Martini. Donc j'ai joué dans son groupe solo et je suis avec elle depuis 12 ans. Et tout récemment, alors qu'on a eu beaucoup de temps libre à cause du COVID elle m'a appelé et m'a dit qu'elle avait trois mois de concerts de bookés en novembre, décembre et janvier ; je lui ai répondu : «Tu sais quoi ? Je ne pense pas que je vais reprendre la tournée». Il y a quelques semaines, j'ai pris la décision de ne plus être un «musicien itinérant», du moins pour le moment, car je fais cela depuis 30 ans. L'idée de refaire une tournée et de prendre l'avion tous les jours et de sauter dans des voitures de location, etc, c'est excitant pour les gens qui ne l'ont jamais fait, mais je l'ai fait pendant 30 ans, j'ai besoin de faire une pause.

A cause du COVID, les gens ont commencé à réévaluer ce qui est important pour eux, et la musique a été vraiment importante pour moi

pendant très longtemps et elle l'est toujours. Mais les voyages qui vont de pair avec les tournées ne l'étaient plus. Ça ne me semble plus important maintenant, donc je continue à faire de la musique à la maison, mais l'idée de faire des tournées en ce moment est quelque chose que j'ai mis en attente. Désolé pour cette réponse vraiment longue...

Pas de souci, nous avons du temps à rattraper et cela nous ramène 20 ou 25 ans en arrière, et je pense que certains de nos lecteurs se rappellent cette époque.

J'ai lu quelque part que «si tu veux partir en Solo, tu as intérêt à avoir un bon Wookiee». Donc quand tu as voulu faire ce disque, quel a été le parcours d'écriture et étais-tu préparé ? Parce que comme tu l'as dit, ce disque vraiment intime.

Quand nous avons déménagé à Omaha quand ma femme et mes enfants étaient partis à l'école ou l'université, j'étais seul à la maison dans la journée. La façon dont j'écris les chansons est un peu différente de la plupart des gens, en général, les gens s'assoient avec une guitare. Pendant des mois, des années, des semaines ou une heure, peu importe le temps qu'il faut, la plupart des auteurs écrivent une chanson entière à la guitare, la corrigent et l'améliorent. Et quand elle est terminée, ils la prennent et vont l'enregistrer.

Je compose et j'enregistre d'une manière vraiment différente. Je m'assieds dans mon studio, j'appuie sur le bouton «rec», je prends un instrument et je commence à jouer. Et parfois quelque chose de vraiment cool se produit, ou parfois non. Et puis je le range sur un disque dur et puis huit ans plus tard, je fouille dans mon disque dur et je me dis, «Oh, c'était vraiment cool». Quand j'ai commencé le disque, je n'avais pas de chansons écrites. Ce disque raconte l'histoire de mon départ en tournée et de mon retour à la maison. Ce qui s'est passé, c'est qu'au fur et à mesure que ces chansons se concrétisaient, que je les écrivais et les enregistrerais, un jour, je me suis dit : «Si je les mets dans un certain ordre, elles racontent mon histoire», donc je n'ai pas cherché à écrire un disque personnel, je n'ai pas cherché à écrire un disque sur le fait de quitter un groupe rock à succès.



J'ai fait l'ordre du disque de cette manière car si vous mettez «Liberation» en titre introductif, tout d'un coup, les autres chansons se mettent en place, et une fois que cela arrive, alors les deux ou trois chansons qui ont été travaillées à ce moment-là sont également

chronologiques et avec deux autres chansons je pourrais remplir les trous de l'histoire, mais je n'avais pas l'intention d'écrire un album vraiment personnel, c'est juste arrivé comme ça. Et même au sein de la chanson, au milieu de «Liberation», il y a un break et elle change de

vitesse. Et à partir de là, c'est comme si c'était le début de l'histoire. La raison pour laquelle «Liberation» est la chanson la plus rapide et la plus rock est qu'elle représente toutes les étapes de la fin de la d'Everclear au début puis, au milieu de la chanson, elle est coupée et il s'agit d'essayer de rentrer à la maison et de retrouver une vie normale.

Quand je parle de vie normale, je suis rentré à la maison avec une femme et des très jeunes enfants. Ma femme me disait de ramasser mes sous-vêtements sur le sol car aucune femme de ménage n'allait venir les ramasser ni la serviette sur le sol que j'avais laissée dans la salle de bain. C'était un grand ajustement pour essayer de revenir du monde pourri gâté d'un groupe de rock, même si je n'ai jamais aimé l'aspect rock star. Pour tout vous dire, quand Art et Craig allaient faire la fête je restais à l'hôtel. Ma femme est une artiste et elle m'a ouvert sur le monde de l'art. Donc si nous étions dans une ville avec un bon musée, j'allais au musée. J'aime aussi la gravure sur bois. J'étais vraiment à fond dans cette technique et donc on pouvait être à l'hôtel Four Seasons, mais mon sol était jonché de copeaux venant de gravures sur bois. Je fais des collages comme des journaux d'art où j'ai juste des coupures et des photos ; tout cela était avant les iPhones donc je collais également des photos Polaroid et j'en ai des piles et des piles, et parfois je peignais dessus. J'ai tenté ainsi de me préserver de cette vie de «rock star». Et Craig a géré ça un peu mieux que moi la fin d'Everclear, mais j'étais plus intéressé à créer et à garnir mes livres qu'à jouer à la rock star. Donc, en rentrant à la maison, je n'ai pas essayé de m'adapter à l'absence de fêtes ou de boissons. En mon absence, ma femme gérait toutes les responsabilités. Et à mon retour, je devais trouver comment m'intégrer dans cette structure familiale parce que je partais habituellement pendant neuf ou dix mois et que je n'y avais plus vraiment de place.

Pour moi, c'était comme si j'avais dû aller en thérapie. J'ai dû faire un tas de trucs différents pour me réadapter à la vie normale et donc ce disque est très personnel et je ne m'attends pas à ce que les gens le comprennent mais si c'est le cas, je suis heureux.

Il fallait expulser quelque chose de moi, comme

un surplus de cholestérol dans mes veines. J'avais besoin que ce disque sorte pour pouvoir m'ouvrir à d'autres expériences. Et j'en suis vraiment, vraiment fier.

Ces chansons sont très sincères et l'album semble nous faire rentrer dans ton intimité.

Une fois l'album terminé, je l'ai fait écouter à ma femme, j'avais besoin de m'assurer qu'elle l'accepterait parce que c'est vraiment personnel, et elle a dit : «Wow !». Parce qu'elle m'a donné la permission de le faire parce que c'est un travail honnête et je n'avais jamais écrit comme cela par le passé. Je voulais m'assurer qu'elle était en accord avec la totalité du disque. Si vous l'écoutez et que vous pensez que c'est juste mon histoire, alors vous perdez une partie de la signification du disque. Les grandes chansons sont toujours celles où tu entends quelque chose et dans lesquelles tu te reconnais. Et donc c'est ce que j'espère ; que les gens vont écouter et se reconnaître dans certaines de ces paroles.

Je me rappelle une chronique de So much for the afterglow qui disait que le titre éponyme avait certainement une des plus belles intros à capella depuis les Beach Boys et je trouve cela intéressant que j'ai trouvé un petit côté Brian Wilson dans ce disque.

Je n'ai pas été directement influencé par Brian Wilson. Bien sûr ce sont les Beach Boys, donc tout le monde les connaît tout comme les Beatles mais je n'ai jamais été un grand fan des Beach Boys. Pour te dire la vérité, je n'écoute pas vraiment beaucoup de musique. La plupart du temps, je n'écoute que les morceaux sur lesquels je travaille pour les améliorer.

Quand j'ai un rythme de batterie cool ou un riff sympa, alors je l'écoute pendant deux semaines quand je conduis mon fils à l'école. Mon fils a entendu dix mille fois l'album dans la voiture et un jour, il m'a dit : «Papa, tu as baissé le son du tambourin dans cette chanson. Il était plus fort dans la version précédente» et j'ai dit, «Tu as raison, tu as totalement raison» et j'étais fier qu'il ait eu cette oreille et cette écoute.

J'ai tendance à m'accrocher à un album et à l'écouter en boucle, puis à écouter d'autres disques de manière périphérique. Il y a un

groupe écossais que personne ne semble connaître, parce qu'à chaque fois que j'en parle, les gens me font répéter leurs noms, ils s'appellent Meursault. Nous avons joué avec Storm Large pendant un mois dans une production théâtrale à Edimbourg, en Ecosse. J'ai acheté leur premier disque à sa sortie. Je n'avais jamais entendu parler d'eux avant et une fois que je les ai écoutés, ils sont devenus une obsession.

Je ne sais pas très bien jouer de la guitare ni du piano. Ma plus grande influence, c'est moi-même, parce que je suis limité par mon manque de capacités. Par exemple, je peux écouter les Beatles et me dire «Wow, c'est génial». Mais quand j'essaie de jouer une chanson des Beatles ou de reprendre ce qu'ils font et de le faire avec mes morceaux, cela ne marche pas parce que c'est beaucoup plus avancé que ce que je suis capable de faire. J'ai lu une citation de Duke Ellington qui disait «votre son est défini par ce que vous ne pouvez pas jouer». Oui, si tu peux tout jouer, alors tu peux tout faire, mais si tu ne peux pas tout jouer, alors tu vas créer avec les paramètres qui sont les tiens.

Quand nous avons commencé à répéter avec un groupe pour faire quelques concerts et la release party, je leur ai dit «je suis vraiment désolé, les gars, parce que les chansons sont très, très, très simples. Il n'y a que trois accords» mais j'ajoute que les musiciens qui jouent avec moi sont de grands musiciens. Je fais ma musique plus comme une œuvre d'art, simple, mais une œuvre d'art. Quand j'aime des artistes, souvent les trois premiers disques sont ceux que je préfère. Par exemple, une fois qu'Elvis Costello a compris comment jouer tous les accords à la guitare, ça ne l'a plus fait. C'est devenu moins intéressant pour moi voire un peu ennuyeux. C'est la même chose avec les Pixies ou avec n'importe quel groupe. Les premiers disques sont souvent les meilleurs. Et c'est parce qu'ils apprenaient juste à jouer de leurs instruments ou à définir leur son. Et il y avait une faim, et Everclear a perdu cette faim avec ses deux derniers albums. J'essaie juste de travailler selon mes paramètres. Et pour moi, c'est une question d'expression, que ce soit simple ou difficile, ou que je mette le son de mes films de famille dans une chanson c'est aussi une façon de m'exprimer. Si ma

femme et mes enfants sont dans la chanson, pour moi, il s'agit d'une création personnelle. Donc tant que je continue à faire ainsi et tant que ça sonne bien pour moi, je suis heureux.

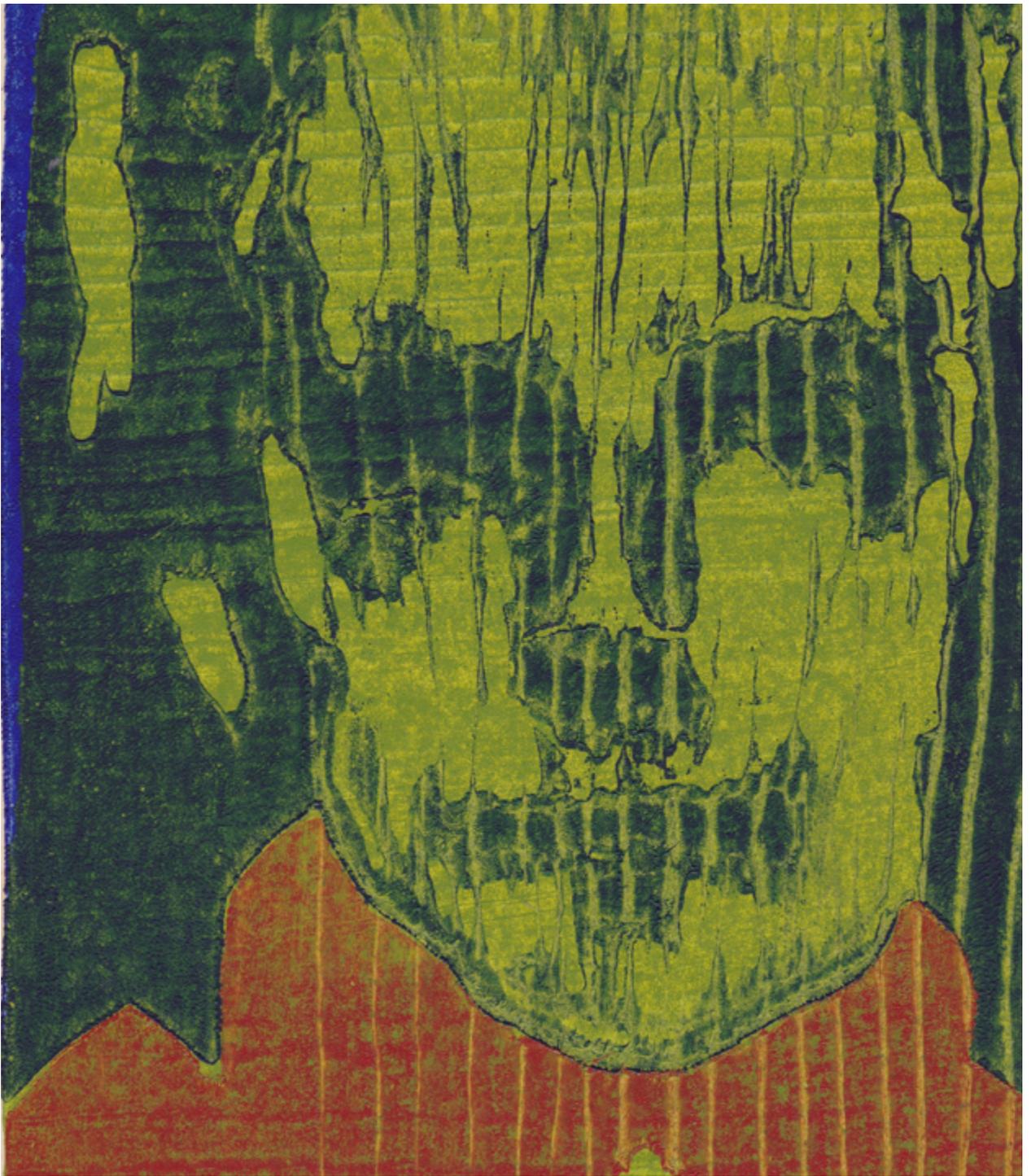
Que ces chansons plaisent ou non aux gens m'importe moins que d'avoir mon fils qui lève le pouce sur une de mes chansons alors qu'il l'a écouté 1 000 fois. J'enregistre déjà un nouveau disque et j'avais de nouvelles chansons et je suis monté dans la voiture l'autre jour et j'ai dit «j'ai de nouvelles chansons». Il m'a demandé s'il pouvait les écouter en rajoutant «tant que ce n'est plus Muffled tears on l'a trop écouté». Il reconnaît aussi les titres d'Everclear quand on fait les courses en me disant «tiens tu joues sur celle-là». Il y a une sorte de fierté même s'il ne trouve pas toujours que je suis cool. Je pense que c'est aussi comme ça que tu dois définir le succès, le regard de tes proches. J'ai été vraiment chanceux parce qu'au cours des 30 dernières années, quand Everclear s'est arrêté pour moi, j'ai fait The Oohla's puis j'ai rejoint Storm Large et je suis avec elle depuis 12 ans. Tous mes autres amis musiciens qui étaient là à l'époque d'Everclear en vieillissant se sont mariés et ont eu des enfants, ils ont fini par quitter le monde de la musique et trouver un vrai travail. Pour moi quand un projet musical se terminait, il y avait toujours quelque chose d'autre. Donc je suis le plus chanceux des mecs du monde. Mais je pense aussi qu'une fois que tu as abandonné l'idée d'essayer de gagner de l'argent avec la musique, c'est vraiment libérateur. Et c'est ce que j'ai fait avec ce disque. J'ai sorti 300 vinyles et je suis convaincu que je vais déplacer ces boîtes de vinyles à chaque fois que je vais déménager car je ne vendrai pas tout. J'ai eu beaucoup de chance d'en arriver là et maintenant, à 51 ans, je regarde autour de moi et j'envisage de faire d'autres choses, comme de réaliser un documentaire. Je n'ai jamais fait de documentaire de ma vie mais je me lance. C'est comme si je jouais de la musique, sans connaître les accords.

La définition même de «Learning by doing».

Tout à fait c'est le genre d'éthique punk rock. Et puis, bien sûr, au départ j'ai découvert que je faisais tout de travers.

J'ai tourné le tout sur une caméra GoPro, mais





je ne suis pas un cinéaste, et j'ai trouvé un sujet qui m'a tellement ému que j'en réalise un film. Et je n'ai pas quinze mille caméras, je n'ai pas d'équipes de production de films. Donc l'histoire, c'est moi qui me promène en interviewant des gens.

Tu as en partie répondu à la prochaine question en parlant des répétitions mais ce disque est-il voué à être présenté en au public en live ou le projet va rester dans les cartons sur une

étagère ?

Et il y a un an, un an et demi, j'ai monté ce groupe ici à Minneapolis, le batteur, a joué avec Elliott Smith et Ed Ward ; le guitariste a son propre groupe qui est très connu ici et qui s'appelle Porcupine. Comme c'étaient des amis, je leur ai passé le disque et je leur ai demandé s'ils se sentaient de le jouer en live. Et ils l'ont écouté et on dit oui pour le projet. Mais ce sont tous des pères de famille et donc nous n'avons pas de tournée de prévue aux Etats

Unis, juste quelques concerts.

Egoïstement je pensais à une tournée européenne passant par la France par exemple...

Si quelqu'un me donne de l'argent pour aller jouer en Europe, je peux probablement payer ces gars pour aller en Europe mais en plus le contexte sanitaire n'aide pas les choses.

Mais le truc avec le groupe, c'est que nous avons répété une fois et pour notre première répétition, j'ai trouvé l'alchimie entre nous géniale et nous devons nous retrouver la semaine suivante. Malheureusement, c'était juste au moment où le COVID est apparu. Et puis à la quatrième répétition, notre gouverneur a confiné notre état. Puis pendant l'été, il y a eu le vaccin et nous pensions pouvoir répéter à nouveau mais le variant Delta est arrivé.

J'ai donc sorti le disque sans aucun soutien et je vous remercie de m'avoir contacté pour l'interview parce que c'est la première interview internationale et je n'ai même pas de petite maison de disques, ni d'attaché de presse.

J'adorerais refaire une tournée européenne, retourner en Angleterre et surtout aller à Paris avec ma femme. Nous sommes partis en vacances en Europe il y a quelques années, mais les deux ou trois jours où nous devions être à Paris elle a attrapé la grippe. J'en entends encore parler... elle voulait tellement visiter Paris. Cela a été fun de rester à la maison de composer mais j'ai hâte de retourner en Europe. Le déclic qui m'a fait jouer de la batterie est quand j'avais huit ans alors que nous étions en Angleterre avec ma famille car mon père était dans l'armée nous avons beaucoup voyagé en fonction de ses différentes affectations. La raison pour laquelle je joue de la batterie c'est parce que j'ai vu Adam and the Ants au top of the pop, il avait des peintures de guerre et était habillé en pirate. A l'époque, il avait deux batteurs qui jouaient des rythmes africains du Burundi. Et moi, en tant qu'enfant, je n'avais jamais vu ça avant. J'ai attrapé les aiguilles à tricoter de ma mère qui étaient sur le canapé et j'ai commencé à jouer avec en faisant de la poussière partout dans le salon. Et c'est ainsi que j'ai commencé jouer de la batterie, et des années plus tard, j'ai pu le rencontrer parce qu'il était signé sur le même label que moi...

Cela fait près d'une heure que nous échangeons, je crois que nous avons abordé pas mal de sujet mais je termine toujours par la question suivante : quelle est la question que je n'ai pas posée et à laquelle tu souhaitais répondre ?

A l'époque d'Everclear, nous avons fait tellement d'interviews et de conférence de presse et c'étaient souvent les mêmes questions. La seule que l'on ne m'a jamais posée est «qu'est-ce que les gens seraient surpris de d'apprendre sur toi ?» ou «quelle musique les gens seraient étonnés de savoir que tu écoutes ?» Mais personne ne m'a jamais demandé ça. La réponse est donc que je suis un immense fan d'ABBA. J'adore ce groupe, et c'est drôle de parler de cela car ABBA a sorti un nouveau disque récemment.

Quand je vivais en Angleterre, j'ai presque chanté sur scène avec eux quand j'étais enfant. Je suis allé dans une école anglaise, j'étais dans la chorale mais je m'ennuyais alors j'ai arrêté. Et puis une semaine plus tard, ABBA a joué deux semaines consécutives à la Wembley Arena. Nous vivions à Wembley Park, près du grand stade. Et ABBA voulait que des écoliers viennent sur scène pour chanter avec eux. Et ils ont choisi la chorale de mon école et la professeure de chorale ne voulait pas me laisser revenir dans la chorale. Elle m'a dit : «Désolé, tu as abandonné, c'est trop tard». Et donc pendant deux semaines, tous les soirs, tous mes amis sont allés à la Wembley Arena pour chanter avec ABBA à guichets fermés. Pour un fan d'ABBA j'en suis encore dépité.

Merci pour cette interview.

Merci à vous.

Grand merci à Greg pour cet entretien !

■ JC

Photos et oeuvres : Greg Eklund



MARCELLUS REX

II

[Autoproduction]

Beaucoup moins coloré mais toujours attiré par le mélange homme/animal (fallait choisir la version plus psychédélique à l'intérieur du digipak en pochette !), Marcellus Rex est de retour, toujours amateurs de cinéma les mecs ne se sont pas emmerdés et ont appelé leur deuxième skeud : II, c'est mieux que «le retour de» ou «la vengeance» ou je ne sais quoi mais après un éponyme, on se dit que les Bordelais pourraient aussi aller un peu plus loin de ce côté-là. Ou alors,

ils ont mis toutes leurs idées dans leurs compositions ?

Parce qu'il y en a un paquet ! Faisant une sorte de pont entre les influences venues des seventies (le rock chaleureux) et celles des nineties (le rock alternatif qui mange à tous les râteliers) avec le soin des productions d'aujourd'hui, les ex-Zombie Eaters (avec le renfort de Joachim) brassent large et marient parfaitement leur goût pour les sons rugueux et la voix pure de Christophe (Mike Patton reste une grosse référence même si l'ambiance générale reste éloignée de ses différents projets, même de Tomahawk). Le résultat, c'est donc ce stoner hybride qui n'hésite pas à envoyer une grosse partie de saxophone sur «Witchcraft 101» (plutôt qu'un orgue Hammond ?), la jouer esprit shamanique sur «Back from Sabbath», chasser sur les terres des Foo Fighters («Siver bobcats Inc.») ou nous laisser comme un rat en cage malgré toute notre rage («North pole position»).

A l'image des collages de Manu, Marcellus Rex fait du rock patchwork, empruntant à diverses époques et divers genres pour tisser la toile de fond de son ouvrage. Parfois embrumé, parfois très coloré, à des moments insidieux, à d'autres très rentre-dedans, ce II vaut bien le I, et comme on ne peut pas en dire autant de toutes les suites cinématographiques, c'est déjà pas mal !

■ Oli





TWO TRAINS LEFT

AS SAFE AS YESTERDAY

[Autoproduction]

Il ne m'a pas fallu beaucoup d'écoutes pour être envouté par «l'indie pop power punk rock moderne» de Two Trains Left. Et une fois n'est pas coutume, j'ai enchaîné les passages de l'album sur ma platine avant de m'enquérir de quelques informations sur ce groupe américain. Enfin, c'est ce que je pensais, car en fait, Two Trains Left est un groupe francilien. Cocorico ! Ne crois pas que je tombe dans l'horrible piège «c'est très bien donc c'est ricain» (tiens donc, je devrais déposer cette punchline) qui pourrait succéder à l'insupportable «c'est pas mauvais donc c'est probablement français», mais à l'écoute de As

safe as yesterday, deuxième EP du groupe, on peut facilement se laisser surprendre !

Groupe autoproduit, Two Trains Left est dans le circuit depuis quelques années déjà et après un premier EP sorti en 2018, il remet le couvert avec As safe as yesterday. Du côté des influences, le groupe peut se revendiquer de Blink 182, Neck Deep et un peu Rise Against quand même. Et pour le reste, la recette de Two Trains Left mérite quelques étoiles au Michelin : anglais impeccable, son pachydermique, mélodies à en faire pleurer les plus brutes d'entre nous, refrains impeccables et compositions intelligentes, énergiques et raffinées sans être lisses et insipides. Un boulot d'orfèvre. Et pourtant, les groupes (hors métôl) à guitares accordées trop bas ne font pas recette dans ma rockothèque. Un demi ton en dessous, c'est suffisant. Mais je fais une belle exception pour Two Trains Left qui a le chic pour allier arpèges voluptueuses et rythmiques pachydermiques («Everything behind», «Wait on me»). Les morceaux ultra rapides font mouche («All my best», «Wrecked») et même cette putain de ballade qu'est «Last forever» fonctionne à fond. Bravo les gars, je suis ensorcelé !

Vraiment pas destiné à être ma came, je prends un réel plaisir à écouter le modern power punk de Two Trains Left que j'ai hâte de voir en live et surtout, surtout, de pouvoir empaler dans ma chaîne hi-fi avec un album complet. «Well done» et «thank you» comme on dit par chez vous !

■ Gui de Champi





GRACEFUL

DEMIURGIA

[Vlad]

Cyclothymie, bipolarité, ubiquité, dédoublement. Autant de troubles psychiques témoins d'une altération de la personnalité et qui pourraient convenir à ce Demiurgia de Graceful. On avait pu ressentir l'aspect protéiforme de leur musique avec leur premier LP (No one hear us, sorti en 2017 [cf. Mag #30]), un maelstrom musical, entre electro, rock, metal, une fusion des genres, une fission des styles. Pour Demiurgia, les Nantais ne cachent plus leur schizophrénie sonore et la développent tout au long de 11 titres. Un cran supplémentaire vers la fusion des genres, entre murmures et hurlements, entre rage et plénitude.

Demiurgia débute par «The passage», passerelle sonore d'ambiance, morceau electro angoissant avec un chant tout en chuchotements sadiques. Comme si un serial killer te murmurait ses désirs morbides au travers de la porte du placard dans lequel tu t'étais réfugié(e) pour lui échapper. Quelques riffs stoniens épars à la fin du titre annoncent que ça va y aller. Et ça part violent avec «Enemy», comme le «The march of the pigs» de NIN : batterie agressive, chant hurlé et déjanté, guitares stridentes. On vient de découvrir 2 des visages de Graceful. Suit «Demiurgia», plus orienté Faith No More, chant plus clair, structure plus rock, coda qui s'allonge pour un retour au calme. On enchaine avec les très QOTSA, «Water bombs» et «Two», à la guitare puissante et au chant clair et mélodique. Allez hop,

2 autres facettes du prisme Graceful. Le serial killer qui te susurrerait des actes violents au début de la galette libère sa violence avec le très bien nommé «I hope you run fast (If you don't wanna die)». C'est du brut, ça hurle, ça frappe et ça se régale. Mais comme la folie se cache parfois chez des personnes qui semblent parfaitement normales, on retombe ensuite dans des plages plus d'ambiances, promenades indie rock un poil psychédélics, avec les 3 derniers tracks, «Dawn», «Psylle», «Crossing». ...même si le Mr Hyde ressort t'enfoncer les ongles dans ton cœur en fin de «Psylle».

Bref, dans la famille des cyclothymiques, il y a Mike Patton, il y a Trent Reznor, et il y a Graceful. Dis comme ça, ça permet de bien comprendre que Demiurgia est riche dans sa diversité, tout comme sont les émotions humaines.

■ Eric



THE SMOKING PISTOLS

SIT IT FOR FREE

(Doux Mantra Records)

Bienvenue dans le monde merveilleux de The Smoking Pistols, formation récente (2020) originaire de la Drôme. Un monde dans lequel le savoureux brassage du punk rock, du garage rock et même de la noisy pop fait des étincelles. Et malgré son jeune âge, Sip it for free dont il est ici question est déjà le deuxième EP du quatuor, publié sur le propre label du chanteur du groupe.

À l'écoute des cinq missiles composant Sip it for free que je vous conseille d'ores et déjà vivement, c'est tour à tour les influences des Strokes, de Television et même de Queens of The Stone Age qui prédominent. Le chant envouté de El Tat et les guitares déstructurées de la paire de six-cordistes font ici bon ménage, sous l'œil bienveillant d'une section rythmique sans faille. Ça groove, ça défie les règles de la physique et surtout, ça rafraîchit les conduits auditifs. Le son est sec, les guitares incisives, l'ambiance est tendue et les morceaux exécutés avec rage, folie et efficacité, sans pour autant tomber dans le cliché du n'importe quoi. Encore un nom à cocher dans la rubrique « à suivre avec intérêt ».

■ Gui de Champi



WHITE VELVET

ENCORE À CONTRE COURANT

(Melmax Music)

Si Encore à contre courant est le titre de l'album de White Velvet, c'est davantage pour la contraction de deux morceaux («Encore un peu» et «Contre courant») que pour l'idée de faire une musique hors des sentiers battus. Car White Velvet sonne parfois un peu variété (un petit côté Olivia Ruiz pas déplaisant sur «La vie ne vaut rien» de Souchon) et le reste du temps, un peu indie pop-folk, pas de quoi hurler au génie musical incompris. Avec ces titres assez simples dans leur construction et des reprises (notamment celle de «Tout simplement (tout doucement)», c'est par la voix que le groupe se démarque, celle de Juliette traverse les espaces et touche directement au cœur. Et que ce soient ses mots (exprimant ses maux) ou les mots des autres (ceux d'Aragon sur «Il n'y a pas d'amour heureux» déjà chanté par Brassens), ils sont toujours bien choisis et mis en valeur par les instruments et les petits sons. Alors ce n'est pas le disque de l'année ou du mois mais c'est une petite douceur très agréable qu'on aime embrasser encore, encore.

■ Oli



STONE FROM THE SKY

SONGS FROM THE DEEPWATER

[More Fuzz Records]

Quand on est signé sur un label qui porte le nom de More Fuzz Records, il y a peu de chance de se tromper sur la marchandise, ça va jouer de la pédale ! Amis du stoner, du psychédéisme et des chaudes distorsions, soyez les bienvenus au pays de Stone From The Sky ! Si person-

nnellement je découvre le combo, il délivre des morceaux assez régulièrement depuis 2014, leurs tracks sonnent très «désertiques» (quand bien même le nom de l'album fait référence aux abysses) et les constructions s'apparentent au post rock. Certainement inspiré par les Karma To Burn ou Yawning Man, le trio arrive à construire, sans chant, des paysages assez colorés et étendus, se rapprochant des splendeurs de Kerretta mais avec un son plus épais et granuleux; la prod est signée Jordan Jupin qui a notamment travaillé avec Shuffle, le mastering est quant à lui l'œuvre de Mickey Allred dont le CV comporte les noms de All Them Witches, Inter Arma ou Earthling. Aucune faute technique et aucune faute de goût pour des compositions riches, variées et qui nous plongent rapidement dans les profondeurs sous-marines. Pour autant le groupe ne se prend pas trop au sérieux et ne mise pas sur un «concept album», on sent plutôt une certaine décontraction au moment de choisir les noms des morceaux, comme pour ce «49.3 nuances de fuzz» où s'entrechoquent l'article 49.3 (passage en force d'une loi sans discussion au parlement), un chaud blockbuster et leur amour pour une certaine distorsion. Un ensemble qui fait de Stone From The Sky un groupe plus que sympathique.

■ Oli





UNCOMFORTABLE KNOWLEDGE

BLACK QUEEN
[Autoproduction]

Je me suis fait littéralement surprendre par Uncomfortable Knowledge. Et j'ai dans le même temps succombé au chant (hurlé) des sirènes du groupe nîmois. Gard à toi, donc, au risque de te faire emporter par le sludge hardcore gracieusement (et grasement) délivré par Uncomfortable Knowledge.

Près d'un an après sa formation, Uncomfortable

Knowledge mets les petits plats dans les grands en présentant Black Queen, son premier album doté d'une superbe cover. Dès les premiers instants de «Mirror», on est littéralement pris à la gorge par la lenteur, la lourdeur et la noirceur de la musique, rapidement accompagnée de lignes de chant rageuses et atmosphériques. Les ombres de Neurosis et des Melvins (pour ne citer qu'eux) planent au-dessus du quintet sudiste. «Purgatory» et «Poison» enfoncent le clou, et révèlent la maîtrise du groupe dans un registre plus rapide (on frôle le punk) et plus aéré. Un vrai bonheur dans cette atmosphère pesante que le morceau éponyme ne fait qu'accentuer. «Colors» et «Wrecked time past», bombes en puissance, mettent notamment en avant, sur fond de mid tempo, les performances vocales versatiles du chanteur, tandis qu'«Only war», flirtant avec le black metal sur certains passages, est étrangement mon titre préféré de l'album, certainement dû à cette superbe deuxième moitié de morceau. Et «Guzzlers», clôturant le disque, alterne en mode schizophrène les riffs lourds et des pointes de vitesse incontrôlées.

Mélodies troublantes, riffs coups de poing et homogénéité (tant dans les morceaux lents que dans les passages rapides) sont les fils conducteurs de ce premier album d'un groupe qui n'a pas froid aux yeux. 32 minutes de sensations fortes, 32 minutes de folie douce, 32 minutes de puissance sonore exacerbée. Tu sais ce qu'il te reste à faire.

■ Gui de Champi



SILMARILS

BATACLAN - PARIS

@JC FORESTIER



















VERDUN / OLD IRON

SPLIT EP

[Araki Records, Gabu Records, Coups de Couteau ...]

L'attrait des splits est souvent double, d'un côté on a des titres «rares» ou «particuliers» qui ne trouvaient pas ou ne trouveraient pas leur place sur un album et de l'autre, on découvre assez fréquemment un groupe. Ici Verdun nous fait ouvrir les oreilles sur Old Iron. Du «vieux fer» qu'on imagine bien rouillé qui a sorti un premier album autoproduit en 2014 puis un deuxième chez Good To Die Records en 2017, un label qui comme le combo, est originaire de Seattle et ne s'est jusqu'ici que très peu exporté hors des États-Unis. Les amateurs de doom/sludge vont pouvoir ajouter ce nom à leur liste de groupes sympatoches quand il s'agit de faire vibrer les enceintes et de jouer avec une tonalité plus basse que terre. C'est rugueux, c'est obscur, c'est lent, c'est accrocheur, c'est vraiment très lourd, la première moitié de cet EP fait honneur au style, «Strix nebulosa» est vraiment chouette, il présente un large éventail des talents des Nord-Américains et ce seul morceau est une belle carte de visite pour mettre un pied sur un label européen pour leur prochaine sortie.

Si la production semblait très bonne, la troisième plage, «Narconaut» fait paraître les deux qui précèdent comme «moyenne» tant ça sonne. Les Verdun sont dans la place, ne nous voilons pas la face, c'est pour eux qu'on écoute ce split et le gimmick de guitare qui brille dès les débuts du morceau nous fait déjà plier le genou et hocher

la tête. C'est l'âme de ce titre mais là encore, ne nous cachons pas, les fans dégouteront ce split pour la «rareté» que présente la cover de «Dawn of the angry», le morceau de Morbid Angel qui n'est initialement pas une promenade se retrouve aplati sur plus de 7 minutes par le rouleau compresseur montpelliérain qui fait de ce vieux morceau death un modèle de sludge (qui s'excite quand même sacrément en son cœur) totalement transformé. Pour l'occasion, les Verdun ont pris du renfort chez Mudweiser (Saïd et sa guitare) et chez Fange (Benjamin qui balance des samples et divers bruitages), histoire de maquiller parfaitement le titre, ils le chantent en français et le font agoniser durant plus d'une minute. Un régal.

■ Oli



WIJ

DZIWIWŁO

[Heavy Medication Records]

Mais comment ce disque est-il parvenu à ma platine ? Le W-Fenec est-il lu en Pologne ? Ou bien c'est Przemyslaw Frankowski (mais si, tu sais, le piston du Racing Club de Lens) qui a dit du bien des deux chtis du W-Fenec à son cousin qui se trouve être l'attaché de presse du label Heavy Medication Records ? La question est posée. Quoi qu'il en soit, j'ai mis du temps à déchiffrer les inscriptions figurant sur la pochette du disque dont il est ici question, et comportant le nom du groupe et l'intitulé de l'album. Purée, le lettrage en polonais en forme de rune est aussi lisible que le logo de Ancestral Shadows. Passées ces premières considérations inintéressantes au possible, place à la musique !

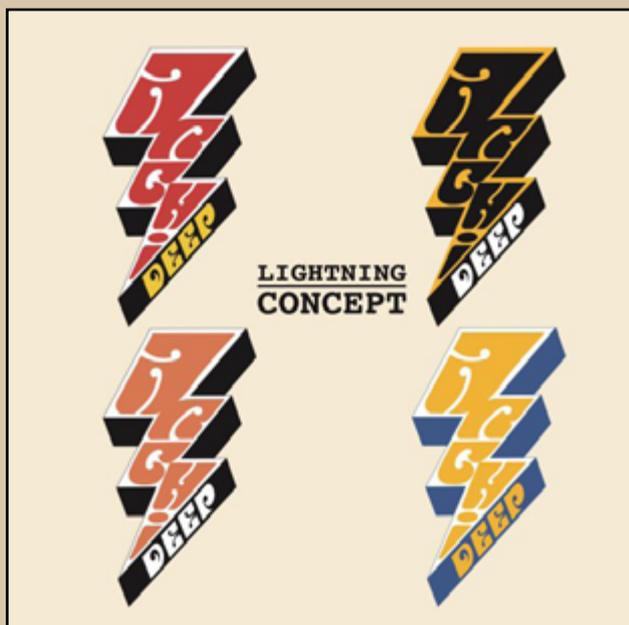
Car une fois le compact disc tournant à plein volume dans ma haute-fidélité, je trouve bien plus facilement mes repères. Rythmes lents, guitares ultra basses, chant féminin envouté et envoutant : pas de doute, c'est bien dans un registre heavy doom metal que la créature à six pattes et à trois têtes Wij (dixit la bio) accomplit sa destinée. N'ayant pas fait Polonais en LV12, il me sera bien naturellement compliqué de te faire une explication de texte des lyrics de Wij dans cet album intitulé Dziwidło, même si ça sent l'occulte à pleines narines. Par contre, en ce qui concerne l'aspect strictement musical, ça devrait le faire : croisement entre Black Sabbath (évidemment), Avatarium, King Witch, Lucifer période premier album et White Stripes (c'est un peu tiré par les

cheveux, mais ça passe), Wij exécute une musique riche en émotions et en sensations. Le son est gras mais les riffs sont précis, la musique est puissante et le chant est consistant tout en étant voluptueux. J'ai une nette préférence pour les passages les plus lents et atmosphériques («Dziwidło», «Czerw») mais quand la bête s'emballa (le heavy «Peperuda», le punk «Kat»), rien ne semble l'arrêter, et ce pour mon plus grand plaisir. Une belle démonstration que la musique de Satan est toujours dignement représentée dans le monde entier.

Wij, c'est une guitare (enfin, des couches de guitares !), une batterie et une voix. C'est surtout un groupe jouant un heavy doom brut et efficace. Dix compositions et une reprise de Venom (évidemment, bis) plus tard, l'affaire est entendue : Warsaw rocks !

■ Gui de Champi





ARCHI DEEP AND THE MONKEYSHAKERS

LIGHTNING CONCEPT

[Autoproduction]

Chanteur et guitariste du groupe Archi Deep and The Monkeyshakers, Arthur Di Piazza avait réalisé un virage en passant sous le format duo avec appellation Archi Deep. En 2018, le premier EP voit le jour. Prometteur, il permet à la formation d'ouvrir pour six dates pour Hubert-Félix Thiefaine. Un an plus tard, c'est l'album I ain't no monkey qui se pose dans les bacs. Annoncé en quatre parties, Lightning concept est sorti ce 14 janvier regroupant un total de quinze pistes.

Premier morceau de la galette, «Mr. Government» sort un rock pêchu armé de bons riffs de guitare. C'est sous ces hospices que mes oreilles de renard du désert ont entendu pour la première fois Archi Deep. Aujourd'hui, la formation donne encore cette allure générale à son disque. Un power pop dynamique qui ne doit se méfier que de quelques boucles répétitives. La formation montre également d'autres éclairages sur ses capacités de compositions. «All that was left of me» se donne à l'exercice acoustique. Le morceau monte en puissance avec une partie instrumentale équilibrée. Le chant de Arthur Di Piazza lui gagne en superbe. Baigné dans quelques sonorités électro, «Don't hold back» est un morceau aérien qui pousse Arthur Di Piazza à poser tranquillement sa voix dans les aigus pour un décollage assuré au pays des rêves. Plus classique, la redescende peut se faire en douceur sur «Look

around». Agrémenté d'un synthé pour emmener la balade «The unknown fever» avance guilleret et entraînant. Le chanteur apporte sa voix claire en jouant quelquefois avec un filtre sur son micro pour varier les plaisirs dans le rendu vocal. «Isolation breakdown» retiendra aussi mon attention par son aspect mutant puisant sans discuter dans les racines du blues et se nourrissant sans doute d'un peu de hip-hop.

Lightning concept est album complet. Ici, Archi Deep fait plaisir puisque la formation se dépasse en sortant des sentiers battus et vient avec de nouvelles propositions. Les singes n'ont pas fini de faire la grimace.

■ Julien



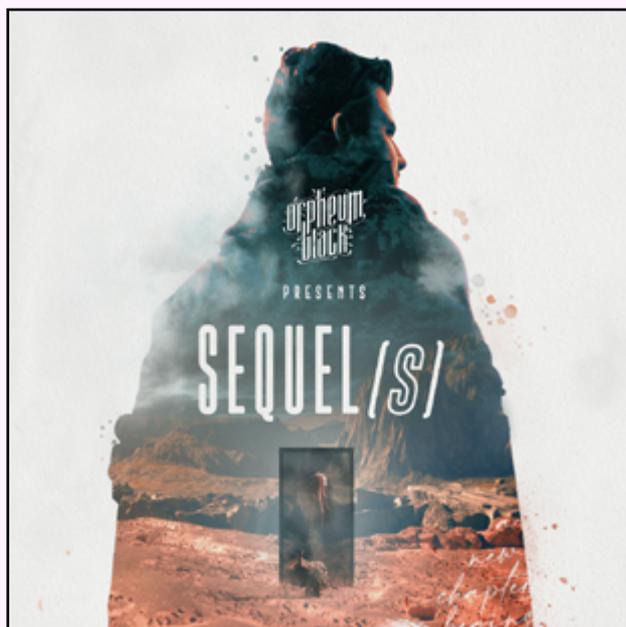
MANIC MAYA

HELMET

[Araki Records]

Manic Maya est le projet musical de Myriam Bovis, une bassiste et chanteuse lilloise que certains ont sans doute aperçue dans des formations aussi diverses que Monsieur Thibault et Les Autotamponneuses. Elle a sorti en mars 2021 un premier EP nommé *Helmet* ayant la particularité d'être divisé en deux parties, l'une dans laquelle l'autrice et compositrice est accompagnée de Ciro Martin à la batterie, et de Paul Muszynski à la guitare, l'autre où elle s'impose une épreuve en solo avec sa basse et son chant. Une manière pour sa génitrice d'adapter son répertoire en fonction de l'effectif présent. Deux ambiances clairement contrastées, bien que si on n'y regarde de plus près, on s'aperçoit que sa patte artistique est plus que bien présente. Son univers folk-rock tantôt fantasmagorique et mystérieux, tantôt tumultueux ou, au contraire, faisant preuve par moments de paisibilité, nous déconcerte. D'un «*Helmet*» aux contours progressifs, où la soie rencontre l'acier, à «*Nobody's the saviour*» qui se nourrit d'une basse percussive, d'harmoniques et d'un mantra magique, ce premier EP éblouit de toute sa splendeur. Encore une belle trouvaille pour le label Araki Records (Aalborg, Pauwels, Melee, Ultra Zook) qui prépare actuellement la sortie de *Home*, deuxième EP de Manic Maya, qui sera disponible le 1er février.

■ Ted



ORPHEUM BLACK

SEQUEL(S)

[Mojo Sound Studio]

Superbe artwork, album qui raconte une histoire en plusieurs parties, son très soigné, Orpheum Black n'a clairement pas fait les choses à moitié pour son premier opus. Le groupe formé à Orléans après plusieurs autres expériences scéniques et discographiques a réussi à amalgamer les influences de chacun (et ça brasse large entre les apports de l'électronique et quelques attaques métalliques) pour proposer un rock ambitieux et charmeur. Et si on remarque tout d'abord le travail sur les chants (masculin et féminin avec beaucoup de complicité entre les deux voix), les instruments ne sont pas que de simples faire-valoir, la rythmique comme les guitares réussissent aussi à tirer leur épingle du jeu en partant à l'aventure avec des constructions assez prog, véritables alternatives aux standards intro/couplet/refrain/couplet/pont/refrain qui régissent bon nombre de compositions «rock», ainsi certains titres comme «*Strangest dream*» ou «*Together & alone*» sont à la fois de véritables OVNIS soniques et très accrocheurs. Bref, si tu apprécies les promenades hors des sentiers battus qui débouchent sur de superbes paysages, tu ferais bien de suivre les pas d'Orpheum Black.

■ Oli



DONA CONFUSE

AQEOTW

[Autoproduction]

«A quiet end of the world», une fin du monde tranquille, voilà ce que propose Dona Confuse pour son retour parmi les vivants... Car on a bien cru le combo perdu corps et âmes il y a quelques années. Les Toulousains ont donc remis le couvert et avec ce nouvel EP et se sont, de nouveau, affranchis de leur passé. C'est un peu dans leur ADN de toujours évoluer, ici les progrès techniques et l'isolement ont favorisé l'émergence des parties électroniques. Elles étaient déjà dans le décor mais là, on a l'impression que ce

sont les boucles et les beats qui forment la colonne vertébrale de morceaux qui relayent les harmonies et les influences pop/rock à l'arrière-plan, à l'écoute de «Wasteland» et ses lignes vocales très Radiohead on peut trouver dommage d'accorder autant d'importance aux machines et dans le même temps, sans les parties électro, est-ce que les parties instrumentales de «A quiet end of the world» fonctionneraient ? Et sans les samples, cet EP n'aurait pas la même couleur, «Blacked out» et «Mass exodus into space» ont des ambiances très travaillées qui nous plongent dans le futur en quelques secondes, et nous faire voyager est une des principales constantes de Dona Confuse à travers toutes ces années... Ces 4 nouveaux titres font donc le job et une fois apprivoisées, on se délecte d'y (re)trouver un tas de petits trucs (des sons, des lignes de basse, des effets...) qui font toute la substance de morceaux en apparence assez légers mais qui se révèlent bien plus profonds une fois assimilés.

■ Oli





BIPOLAR CLUB

ISSUE

(South Line Records / Les Jeudis du Rock / Ditto)

Parfois, nous faisons confiance aux feelings des RP, parce que leur écurie ne nous a jamais déçus par le passé et avec l'adage qui se ressemble s'assemble, c'est avec peu de temps mais une certaine curiosité que se fait l'écoute de cet EP. Et nous pouvons remercier Lucie de See You in LA, la magie opère, peut-être par nostalgie de la fin des années 90 - mais peu importe - les riffs nous renvoient à l'âge d'or du Grunge. Une intro relativement longue comme une vague qui vous emporte dans ses rouleaux et ne vous lâchera qu'à la fin de l'EP.

L'artwork sobre et monochrome de Mathilde Bouillon n'y est pas pour rien. De prime abord, nous avons envie d'aller plus loin avec ce club bipolaire. Cette bipolarité, le groupe la cultive jusqu'à alterner un titre en anglais et un titre en français ce qui pour certains serait un suicide commercial par risque de manque de cohérence. Il y a cinq titres donc une langue ressort forcément majoritaire mais il faudra suivre le 2ème EP issu des mêmes sessions d'enregistrement pour faire les comptes. Revenons à *ÉA bitter fallé* premier titre de l'album, il faut penser aux premiers groupes australiens post grunge comme Silverchair ou Ammonia qui ne bafouent pas les fondateurs du mouvement de Seattle. Le groupe inspiré cite facilement Soundgarden, Alice in Chains, Stone Temple Pilots, Jane's Addiction ou encore Jeff Buckley. Et il est facile de comprendre que

les quatre membres du Bipolar Club ont parfaitement intégré les codes de leurs aînés. Sur le titre éponyme à l'EP, dans la langue de Molière, ils semblent incanter un Layne Staley en paraissant répondre à son «We die young». Une belle prouesse car le chant français apparaît a priori antinomique à ce genre de complainte grunge. Le titre «Out of hands» semble effectivement sortir de leur contrôle tant les riffs explosent et la voix se fait Perry Farrelling dans certaines intonations, ce qui n'est pas sans déplaire aux quarantennaires ayant vécu les années grunge. Arrive le moment du morceau choisi comme single, «Miroir», qui se fait plus noise dans son chant en français. Choisir «Miroir pour» un groupe s'appelant Bipolar Club n'est pas un hasard et il semble naturel de l'avoir choisi comme premier single. Le dernier morceau s'étire sur plus de 6 minutes et ne trahit à aucun moment la première impression que nous avons eue sur ce groupe. Il faudra le suivre sur scène dès que les concerts debout seront autorisés car si les prestations sont à la hauteur de cet EP, ils seront épiques.

■ JC



BIPOLAR CLUB

UN COURRIEL DE RP QUI TOMBE À DEUX JOURS DE LA CLÔTURE DU MAGAZINE, UN PREMIER TITRE EXTRÊMEMENT ACCROCHEUR ET PRESQUE ANACHRONIQUE EN 2022, IL N'EN FALLAIT PAS PLUS POUR NOUS INTÉRESSER À CE GROUPE QUI A CHOISI UN NOM QU'IL PORTE À MERVEILLE : BIPOLAR CLUB.

Comment s'est passée cette période de pandémie pour le groupe ? Certains musiciens se sont engouffrés dans cette période pour être prolifique et composer, d'autres se sont refermés sur eux-mêmes ?

Pour nous ce fut un peu des deux. Au début de la pandémie, lors du premier confinement, nous avions un autre projet qui s'appelait Ulster Page. Le bassiste et le batteur, en se retrouvant seuls face à eux-mêmes, ont décidé de prendre un autre chemin et le groupe a splitté à l'été 2020. Bipolar Club est né sur les cendres de cet ancien projet. Par la suite le COVID a finalement été bénéfique car il nous

a forcé à avoir beaucoup de temps pour créer et préparer la sortie et la publication de ce nouveau projet, et de tous les contenus audio, vidéo et graphique.

Vous avez commencé l'enregistrement avant la pandémie et l'avez terminé en juillet 2020. A quel moment le choix de splitter votre LP à venir en deux EP dont Issue s'est imposée à vous ?

L'enregistrement devait au départ mené au deuxième album de Ulster Page. Mais déjà, à l'époque, nous voulions redémarrer sous un nouveau nom car il y avait eu un virage artistique au niveau du son, des influences et du

choix du français dans certains titres. Finalement le projet s'est arrêté juste après la fin de l'enregistrement, à l'été 2020. Nous avons donc formé Bipolar Club trois mois plus tard. C'était un projet tout neuf, donc c'était inconcevable pour nous de sortir directement un album. Nous trouvions plus intéressante l'idée de séparer les 10 titres en deux EPs afin de pouvoir étaler la communication du projet, des singles et surtout de la sortie des clips, qui sont essentiels. D'autant plus que le choix du nom Bipolar Club permet une cohérence car les deux EPs seront liés visuellement. Nous avons d'ailleurs pour projet de les réunir en un seul disque qui sortira seulement en vinyle.

Vous avez enregistré avec David Castel que l'on connaît plus pour des production métal de la scène toulousaine comme Psykup ou Manimal, pour quoi vous être tournés vers lui ?

Nous l'avons rencontré car l'ancien manager de Ulster Page était aussi manager de Psykup à l'époque. C'est lui qui en 2017 nous a envoyé chez David pour enregistrer notre premier album. On ne fût pas déçu, ni par le son, ni par la personne. Donc c'était une évidence de retravailler avec lui. Il s'est beaucoup investi, et nous a permis d'avoir beaucoup de temps en studio mais aussi en mix. Pour nous c'est très important d'avoir une bonne connexion avec les personnes qui participent à façonner notre son car c'est un échange : il y a des choix à faire, il faut donc une confiance réciproque. Aujourd'hui David est un ami, on l'apprécie beaucoup.

Votre pochette est réalisée par Mathilde Bouillon qui a également fait vos photos de presse, comment s'est fait la rencontre avec cette artiste et à quel moment le choix de la pochette ? le second EP aura également cette cohérence visuelle ?

Quand nous avons démarré Bipolar Club nous avions besoin de vidéos, de photos et de visuels. A cette époque Mathilde était la compagne de notre chanteur. C'est une artiste très talentueuse. Elle avait fait plusieurs dessins au feutre, sur des feuilles blanches, qui donnaient des sortes de lignes entrelacées avec des formes très psychédéliques, un peu trou-

blante, mais surtout avec une grande complexité. Elle considérait ces dessins comme des gribouillages mais notre chanteur a tout de suite été bluffé par ces dessins et les a rapidement mis en forme pour des pochettes qui sont celles du premier EP Issue du premier single «Miroir», mais aussi du deuxième EP à venir. Le résultat nous a plu tout de suite : ces visuels collent parfaitement au nom Bipolar Club car leur complexité ramène à la complexité de l'esprit humain et du cerveau, thème prépondérant dans nos chansons mais aussi très cohérent avec le concept de bipolarité et de dichotomie. Au niveau des visuels nous avons tout fait nous même jusqu'à aujourd'hui, et Mathilde nous a aussi aidé à prendre des photos et à réaliser notre premier clip. Elle a vraiment fait partie intégrante de tout l'aspect créatif pendant plusieurs mois. Aujourd'hui elle a lancé sa page artistique sur Instagram (Ligne demire), qu'il faut absolument aller voir.

Revenons dans les chansons d'Issue, lorsque Lucie de See You in LA nous a communiqué votre EP, il nous a fallu 22 secondes pour que le riff d'intro nous séduise en nous rappelant des excellentes sonorités de la fin des 90's et notamment aux Australiens d'Ammonia. Quelles sont vos influences et comment composez-vous ?

Nous ne connaissons pas Ammonia, il faudrait qu'on écoute ! Au niveau des riffs et de tout ce qui est très rock on apprécie toute la scène alternative et grunge des années 90 : Soundgarden, Alice in Chains, Stone Temple Pilots, Jane's Addiction ou encore Jeff Buckley mais aussi des choses plus récentes comme BRMC ou QOTSA. Notre ancien manager nous avait d'ailleurs demandé d'apprendre et de jouer entièrement l'album de Them Crooked Vultures donc cela nous a forcément un peu influencé. En réalité on écoute des choses très variées : The Verve et Radiohead font partis de nos plus grandes influences, mais aussi les Beatles ou des choses plus modernes comme London Grammar ou Fontaines DC. Pour ces 10 titres il y a eu plus d'une soixantaine d'idées de chansons car on a beaucoup composé chacun de notre côté mais aussi en groupe, en jammant parfois pendant des heures. Toutes les méthodes sont bonnes à prendre. Parfois

l'un de nous arrivait avec une chanson entièrement finie et enregistré en home studio, et parfois il y avait tout un chantier sur une chanson qui pouvait prendre des semaines à se finaliser. Aujourd'hui on ne se met plus aucune limite dans l'aspect créatif, on compose ce qui vient, chacun de notre côté ou ensemble, et on voit ensuite si cela peut coller à la cohérence du projet. Notre chanteur Gab compose des choses très variées, qui sont parfois très pop, voir même proche de la variété, et notre bassiste Rayan fait des choses plus électro de son côté. Le plus important c'est de ne pas s'arrêter de créer.

Dès le second titre éponyme, vous brouillez les pistes avec un chant en français. Comment se fait le choix des textes et surtout le choix de la langue ?

Les textes sont parfois écrits à part, en dehors de la musique, parfois en créant la musique, et parfois après avoir fini une instrumentation entière. Pour le choix de la langue nous avons pendant longtemps considéré que le français n'était pas une langue très rock. Mais une dizaine de jours avant de finaliser les voix, notre chanteur a fait un pari de dernière minute en traduisant tous les textes qui étaient jusque-là en anglais, et dans le lot il y a certains morceaux qui étaient vraiment beaucoup plus efficace en français, donc le choix s'est fait au cas par cas. On n'est clairement pas déçu car aujourd'hui le français est une libération en termes de créativité au niveau des textes car le fait de ne pas être anglophone est très limitant. Mais nous voulons quand même garder le choix entre les deux langues, car en fonction de l'énergie ou de la sonorité du morceau c'est l'anglais qui peut fonctionner beaucoup mieux, et parfois c'est le français. Bipolar Club permet d'avoir ce choix, cela fait partie intégrante du projet : de pouvoir aller là où l'on veut.

Sur le troisième titre vous repassez sur de l'anglais tout en citant la nuit du chasseur. Cette chanson a été construite comme une mini fiction comment vous est venue l'idée ?

Gabriel, le chanteur, était assez déprimé lors de l'écriture de ce titre et à ce moment-là, à Toulouse, n'avions pas vu la lumière du soleil pendant presque trois semaines. Il a imaginé

l'histoire d'un homme qui devient complètement fou à cause du manque de luminosité, jusqu'à avoir des envies meurtrières. Le film *La nuit du chasseur* a inspiré l'histoire car c'est aussi la fiction d'une folie meurtrière, celle d'un homme, un meurtrier, qui poursuit deux enfants durant une nuit tout entière. Tout cela reste de la fiction mais l'idée de la chanson était de transcrire un sentiment de dépression, voir même de folie, que l'on peut tous ressentir par moment.

Sur «Miroir» qui est votre premier single, on retrouve une pochette qui rappelle celle de l'EP. Ce miroir est-il celui de Narcisse qui se noie dans sa propre image ?

Oui ce visuel, lui aussi dessiné par Mathilde Bouillon, représente l'image du miroir et de Narcisse. Le miroir est un objet paradoxal car il flatte l'égo, qui un élément très négatif de nos vies et des relations humaines ; mais le miroir peut aussi permettre de s'observer avec plus de recul, et de se remettre en question. Le miroir est lié à la bipolarité : il représente plutôt bien le concept de dichotomie, à la fois en termes de loi physique : la réflexion de la lumière à l'exacte opposé, mais aussi en terme de concept philosophique : se regarder en soi-même équivaut à regarder son âme dans un miroir, sauf que bien souvent l'image que l'on se fait de soi-même est loin de la réalité.

Vous avez également réalisé un clip autour de ce titre, un clip à l'esthétique particulière, images en noir et blanc et syncopées. Vous avez fait un clip en total DIY pourquoi ce choix ?

Ce choix a été très simple : nous n'avions pas les ressources financières pour faire appel à une boîte de production. Nous avons déjà réalisé des clips nous-même donc nous savions que nous en étions capables. L'avantage c'est que «Miroir» est un titre très énervé, il a un côté très rock'n'roll, donc ce n'était pas forcément un problème d'avoir une image plus DIY sur ce morceau. Pour les prochains singles nous allons travailler avec un réalisateur spécialisé dans les clips, car les morceaux concernés ont une esthétique qui se prêteront bien à une imagerie plus professionnelle.

Sur le dernier titre vous repasser au chant en Anglais pour mieux brouiller les pistes, ce titre est le plus long de l'album et flirte avec les 6 minutes ; il traite de l'humain et de sa place insignifiante dans l'univers, pouvez nous en dire plus ?

La société humaine, mais surtout la nature humaine, amène beaucoup de problèmes et de conflits. Nous avons souvent l'impression que nos problèmes sont très graves : les médias entretiennent cela. En conséquence on se plaint beaucoup, de tout et de rien, particulièrement en occident, alors que nous sommes clairement des privilégiés. En réalité je pense que cela fait du bien de prendre du recul sur nous-même. Déjà en tant que français, ou qu'occidentaux, nos problèmes ne sont pas des problèmes, nous sommes riches et privilégiés ; ensuite en tant qu'humain sur Terre, nous détruisons notre environnement mais tant pis pour nous car à l'échelle de la vie terrestre soit plus de 4 milliards d'années nous ne sommes rien et la nature nous survivra; et

pour finir en tant que terrien : l'immensité de l'univers est inimaginable, l'estimation est d'un diamètre de 880 000 milliards de milliards de kilomètres, c'est impossible de se représenter cela, l'esprit humain n'a pas la capacité de se rendre compte d'une immensité pareille. Donc je pense que cela ferait du bien à l'égo humain de se remettre un peu à sa place : à l'échelle de l'univers nous sommes clairement insignifiants, nous ne sommes rien : c'est cette idée que la chanson cherche à transmettre.

Merci pour cette interview je vous laisse le mot de la fin ?

Un grand merci à vous pour votre intérêt et votre soutien et à très vite sur scène, on l'espère, pour vous faire rejoindre le club.

Merci aux Bipolar.

■ JC

Photos : Mathilde Bouillon





MAD FOXES

ASHAMED

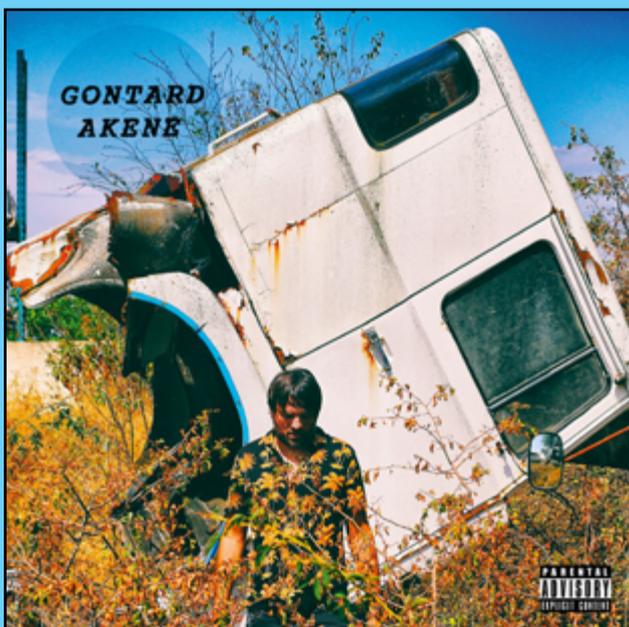
[autoproduction]

Alors oui, ça fait 8 mois que ce Ashamed est sorti et on n'en parle que maintenant. Oui mais c'est pas ma faute, ces renards sont vraiment fous ! Ils m'ont mordu, ils m'ont filé la rage et ça fait plus d'un semestre que je bave sur mon canapé, bloqué sur les 11 titres de leur deuxième LP. Bon, entre canidés de petite taille, Renards Fous vs Fennecs, l'entente allait évidemment être cor-

diale. Et c'est le cas. Ce trio nantais balance un très bon post-punk UK, avec des points garage et grunge bien comme il faut. Le château des Ducs de Bretagne manque de s'écrouler, la Loire est en feu, il suffit d'écouter «Propeller» ou «Gender eraser» pour avoir envie de mordre un truc ; ou de lancer «Crystal glass» et de finir par vouloir peler ton animal de compagnie. «Crystal glass», c'est ce genre d'hymne punk à la Slaves, qui colle bien à l'image de ces trois branleurs approved by Jimmy Fallon (oui, oui, le son des Mad Foxes a traversé l'Atlantique pour finir dans le Tonight Show de Jimmy Fallon, qui a kiffé et bloqué sur le track, à en faire la promo et un live dans son émission, le truc de fou). Mais même si New York était passé à côté, ça aurait été dommage que l'on en parle pas, car ces Mad Foxes offrent du bon et du très bon. Au-delà de cette aisance et cette force que l'on retrouve chez Idles, les Nantais savent aussi être plus grunge et atmosphériques («Sights») voire très calmes («Home» ou «Dear mother's eyes»), sans perdre en intérêt. Alors je ne sais pas s'ils sont enragés, mais ils ont une sacrée gniaque contagieuse et délicieuse.

■ Eric





GONTARD

AKENE

[Ici D'ailleurs]

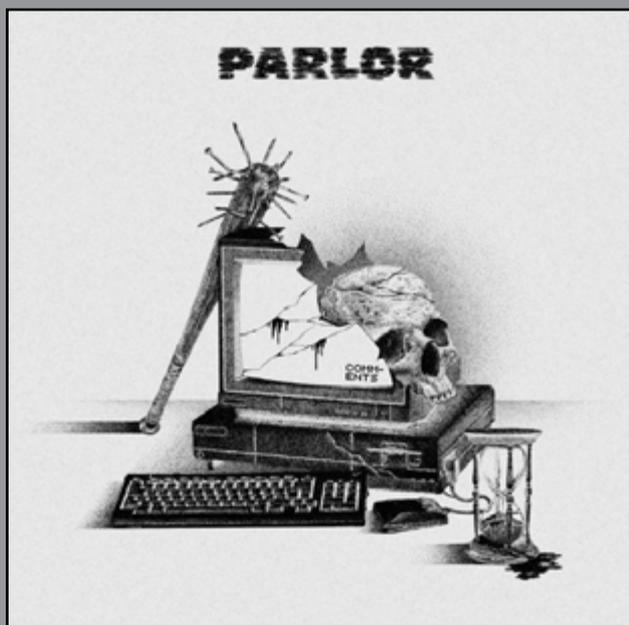
«Du rouge pour sortir du noir» c'est ce que Gontard nous dit dans le premier titre, «Le plein de super». Comme si la dépression pouvait trouver une échappatoire dans le plat du jour d'un relai routier de province. Tout un programme. Celui qui n'aime pas le cynisme, qui pour lui est une forme aigüe du détachement, se sent au contraire percuté par tout ce que qu'il vit et qu'il observe. C'est donc un témoin du quotidien qui nous livre de manière crue une réalité qui l'est tout autant.

Alors qu'il nous avait déjà chamboulé sur ses précédents opus Repeupler ou le dernier 2029 (qu'il serait de bon ton de réécouter en période d'élections). Quand il nous parle du plein de super nous sommes plus sur la Nationale 7 avec des émanations de pétrole que dans une émission de télé. La province plutôt que la capitale. Quand Gontard nous livre un road movie, ce n'est pas chez Thelma et Louise qu'il cherche ses inspirations mais dans l'habitacle d'un 33 tonnes entre relais routiers et trous du cul du monde, entre deux tournées (livraison ou sur le zinc d'un bar). Le nom même du disque Akene qui se déclinera en chanson «Akene getno» comme une francisation du titre des Stones, devenu surnom «Akene Guetno, c'est mon surnom, viens avec nous, tu verras c'est pas cher, on a tiré un break pour le week end» . ou quand le désœuvrement des années 70-80 devient un sport national.

Gontard dans ce disque semble se laisser plus

apprivoiser, devenir moins abrasif - comme sur le titre «La séduction» et ses penchants reggae et gainsbouriens - mais il n'en est rien, les paroles sont toujours découpées au cutter qui aurait été trempé dans l'acide. Aucun jugement, plutôt de la sympathie pour ce qu'il décrit et notamment les gens de sa troupe. A une époque où certains décident «d'emmerder» d'autres, Gontard se fait le porte-parole des petites gens qu'il se projette en 2029 ou qu'il se replonge dans les décennies précédentes. Il décrit à merveille le passé comme le futur comme pour nous cracher à la figue notre existence contemporaine. Avec ce disque, Gontard a enfin la chance d'être reconnu à sa juste valeur, un homme qui aime les gens mais qui les décrira sans faux semblants pour ce qu'ils sont de manière véridique et crue sans être fantasmés. Tel un Julien Courbet il ne nous dépeint pas «l'origine du monde» mais «le monde d'aujourd'hui» tout en se cachant derrière des anachronismes pour que la réalité nous semble moins rude.

■ JC



PARLOR COMMENTS

[Source Atone Records]

Si tu reconnais ce son, c'est que t'es vieux. L'EP de Parlor commence presque comme un vulgaire post facebook puisqu'on entend le sample d'un enchaînement numéro de téléphone puis réponse de modem. Les Parisiens nous emmènent donc sur Internet avec Comments, plus que les mots, l'illustration passe un message clair, entre la perte de temps, les prises de tête et le peu de cervelles de certains, mieux vaut mettre un gros coup de batte dans la tronche de son ordinateur

et des réseaux sociaux en particulier. Si tu te demandes comment un mignon petit chat peut déclencher autant de violence, écoute «Insta cat» où comment la vie d'un chat influenceur se transforme en brûlot Hard Core Chaotique. A croire que la vacuité énerve un poil certains followers. Toujours très explosif, le HxC se fait presque grind sur «Fighting the blue» expédié en moins de 100 secondes... Et carrément post sur «Pervitin», une amphét' qui a calmé les esprits qui s'égarent dans le vide avec une distorsion lancinante et des échos inquiétants après avoir tout saccagé au début du morceau. Parlor fait donc régulièrement le grand écart entre parties alambiquées assez déliées et charges ultra denses où les respirations attendent la fin de la plage, rythmiques et sonorités changent régulièrement et ne permettent pas de loger le combo dans une seule case, c'est ce qui fait leur singularité et leur attrait car quelles que soient les voies explorées, ça fonctionne. Même quand ils ajoutent des samples sortis de nulle part (un miaulement, un dialogue, un commentaire off de 1947 sur le futur), c'est parfois le bordel et je conçois que ça ne doit pas être évident d'imaginer à quoi ça ressemble à partir de mots mais je t'encourage à aller écouter (ou voir le clip) pour te faire ton idée. Dis-toi que le jeune label Source Atone Records n'a pour l'heure pas fait de mauvaise pioche (Korsakov, Demande A La Pousiere, #Junon, Nefastes...), c'est donc, déjà, un gage de qualité.

■ Oli





SAAR

GODS

[Source Atone Records]

Pour sa troisième livraison, Saar nous emmène dans un monde où les Dieux croisent les hommes pour des aventures extraordinaires, celui de la mythologie grecque, et mis à part le passage du «Styx», effectué en moins de trois minutes paisibles, chaque voyage est une odyssée, un parcours progressif où les instruments sont maîtres de l'espace et du temps. Si l'ossature et les constructions évoquent évidemment le post-rock, la hargne et l'agressivité de quelques

distorsions envoient le groupe sur un Olympe où traînent Caspian, Russian Circles et Year Of No Light.

Maintenant que j'ai toute ton attention, si tu vas plus loin, il faut que tu acceptes de te perdre. Car ce Gods peut être déroutant, quel lien entre cette façade d'immeuble et les croyances de l'Antiquité grecque ? Comment passe-t-on de quelques notes claires et délicates à cette saturation sourde pour enjamber un pont ? Verra-t-on un jour la fin de ce labyrinthique chemin vers les Enfers ? Faut-il se fier à «Tiresias» ? Son humeur changeante est-elle un mauvais présage ? Les «Gods» sont-ils juste une statistique comme le prétend un révérend du monde contemporain et donc une simple affaire de math ? Pourquoi reléguer «Truth» vers l'infini ? Les murmures de Julien (venu de Wolve) apportent-ils un message ou ne sont-ils qu'une autre couche d'instruments destinée à humaniser et rendre vraie toute cette histoire ?

Resté presque sans voix, Saar nous laisse aussi presque sans réponse. Plonger dans leur univers est une aventure en soi, c'est aussi un piège car on ne gagne rien à en sortir, tel le chant des sirènes, leur musique est hypnotique, on s'y replonge avec délice, quel qu'en soit le prix à payer.

■ Oli





PARLOR / SAAR

YANN DESTI EST GUITARISTE DE PARLOR ET DE SAAR, BORIS PATCHINSKY EST BASSISTE DE PARLOR ET DE SAAR. ALORS QUE LES DEUX GROUPES SORTENT CHACUN DE TRÈS BEAUX DISQUES, IL ÉTAIT ÉVIDENT DE RÉUNIR LES DEUX LOUSTICS POUR LES FAIRE PRENDRE DES DÉCISIONS IRRÉMÉDIABLES. ALLEZ, TRANCHONS !

Parlor ou Saar ?

Boris : Saar ce serait plutôt la musique de l'hémisphère gauche : étrange, cérébrale, austère, qui réclame une attention soutenue avant de se dévoiler dans toute sa complexité, tandis que Parlor s'apparente plutôt à l'hémisphère droit, c'est punk, chaotique et bien barré dans ta face... Choisir l'un des deux projets reviendrait à devenir hémiplégique !

Yann : C'est comme choisir entre ma mère et mon père, impossible de choisir. Comme le dit Bobo, les projets sont complémentaires et j'ai honnêtement pas de préférence.

Ovtrenoir ou Throane ?

Boris : J'apprécie les deux groupes de notre batteur Julien Taubregas, deux univers terriblement sombres mais qui me parlent singulièrement. J'ai pas mal poncé le dernier EP de Throane Une balle dans le pied, une unique track qui évolue dans des abîmes de noirceur... Après je suis plus proche des musiciens d'Ovtrenoir, dont la plupart sont des amis, on les avait d'ailleurs programmés au Post In Paris Festival en 2019, et on va certainement caler des dates ensemble avec Saar pour 2022. Hâte !

Yann : c'est deux groupes que j'adore, mais pour le coup Throane me met plus une claque à chaque fois que j'écoute. Donc Throane.

Post-métal ou Post-Hard-Core ?

Boris : Querelle linguistique pour érudits décendants ! Mais en bref, je kiff autant le «post-hardcore» 90's de groupes comme Fugazi, Sonic Youth, Unsane ou Slint, chacun pouvant également être classé dans une sous-catégorie : post-rock, noise-rock, shoegaze... que l'esthétique post-metal représentée par des artistes comme Neurosis, Cult Of Luna ou Isis. J'ai plutôt grandi avec le «post-metal», et découvert la scène «post-hardcore» américaine des 80's/90's plus tard pendant ma vingtaine, mais aujourd'hui les deux genres me parlent autant, bien que les étiquettes ne veulent plus dire grand chose... Saar, par exemple, est clairement étiqueté «post-metal», ce qui fait sens; en revanche on lit régulièrement les termes post-metal» ou «post-hardcore» pour qualifier la musique de Parlor... Tant que les auditeurs s'y retrouvent tout me va...

Yann : C'est dur, ça va dépendre des journées, des fois je veux du scream avec des gros riffs, et des fois je vais vouloir que des gros riffs sans les screams... C'est un raccourci bien dégoussé que je te fais là, mais en vrai, c'est un peu ça.

Noir et Blanc ou couleur ?

Yann : Je kiff les deux, tout va dépendre du contexte, mais je préfère voir la vie en couleur. Alors couleur !

Boris : Nette préférence pour le Noir et Blanc en ce qui me concerne... Les pochettes de Gods et Sol de Saar, ainsi que celles de tous les skeuds de Parlor sont en noir et blanc. Il y a une certaine beauté brutale qui s'en dégage, l'élément nocturne me parle bien. Mais comme on aime bien casser les codes, il n'est pas exclu qu'on choisisse de la couleur pour les prochains albums...

Dessin en noir et blanc ou photo en noir et blanc ?

Boris : On a tenté les deux configurations; la photo d'Alex Le Mouroux, guitariste de Saar, pour la pochette de Gods, et les gravures de Vaderetro et Fortifem pour les pochettes de Parlor. Difficile de trancher, les deux techniques disent des choses différentes pour chacun des projets. Je pense que la photo d'immeuble sous un ciel menaçant marche parfaitement pour représenter l'Odyssée homérique de Gods, tandis que le dessin de la vanité avec l'écran d'ordi brisé de Vaderetro exprime clairement l'idée d'asservissement aux réseaux sociaux développée dans Comments.

Yann : Je dessine à mes heures perdues, et j'adore les dessins au crayon a papier, en mode croquis, je trouve ça tellement plus vivant.

EP ou LP ?

Boris : LP sans hésiter ! On s'aperçoit avec Parlor des limites du format EP; ça peut effrayer les auditeurs qui préfèrent attendre la sortie du LP en imaginant l'EP comme un avant-goût de l'album... Alors qu'on a beaucoup plus travaillé les compos et la production de Comments en EP que de Softly pourtant en LP, par exemple, et que les deux enregistrements font sensiblement la même durée à quelques minutes près, comme quoi ça ne veut rien dire... Je pense que le format 6 titres est un peu bâ-

tard; à l'avenir on ne sortira plus que des full-lengths, ou alors des EP vraiment «courts» de 3 ou 4 titres, pas plus.

Yann : LP sans trop réfléchir, j'ai peu de EP qui m'ont marqué, alors qui si je dois faire la liste des LP qui m'ont bouleversé... on n'est pas arrivé !

Mythologie ou nouvelles technologies ?

Boris : Lire «Les métamorphoses» d'Ovide sur sa tablette me paraît un bon programme ! Plus sérieusement, vous pourriez être surpris des thématiques abordées dans le prochain album de Saar, sur lequel on a déjà commencé à plancher. D'Homère à Asimov, il n'y a qu'un pas...

Yann : Nouvelles technologies, je suis un gros geek, et j'adore voir les nouveautés qui déboulent, c'est grisant.

Christophe Denhez ou Arnaud Gillard ?

Yann : Ni l'un, ni l'autre, c'est des fous de signer des groupes comme les nôtres !

Boris : Krys pour les jeux de mots pourris et les références de bière belge, Arnaud pour l'ascétisme de bonze et les coups de pression aux usines de pressage !

Avec du chant ou instrumental ?

Boris : Deux salles, deux ambiances... Arthur est parfait en hurleur possédé dans Parlor, et pour l'anecdote, il a d'ailleurs chanté un temps dans Saar - on cherchait à ajouter un côté Cult Of Lunaesque à la musique, mais on s'est finalement aperçu qu'elle se suffisait à elle-même. J'aime bien l'idée que Gods soit un album quasi-instrumental, au sein duquel le chant ne s'immisce que sur la dernière piste avec Julien Sournac de Wolve.

Yann : Sur scène, petite préférence avec le chant. Après à l'écoute, ça va dépendre de mon humeur.

Avec ou sans guest ?

Yann : Avec ! C'est tellement cool de pouvoir jouer avec des potes.

Boris : On compte développer encore davantage l'idée des guests chez Saar. On a sorti un Split avec nos camarades des Random Monsters début 2021, qui nous a donné envie de réitérer l'expérience. A voir jusqu'où l'idée évoluera ! Concernant Parlor, on est assez

friands des guests vocals sur scène ... avec ou sans costume d'Instacat, comme au Ferrailleur à Nantes en septembre dernier. La vidéo est toujours visible sur YouTube, merci Clément d'avoir donné de ta personne !

Studio ou live ?

Boris : Les deux expériences studio, pour Gods et Comments avec Francis Caste nous ont pas mal marqués l'an dernier. On était à fond pendant les prises, mais dans une ambiance finalement assez détendue, et j'ai bien hâte de retravailler avec lui à l'avenir... Mais je dois dire que les quelques concerts qu'on a pu donner, tant avec Parlor que Saar, depuis la rentrée, m'ont fait sentir que rien ne remplace l'expérience de jouer avec tes potes en live, et j'ai surtout hâte des scènes à venir pour 2022 !

Yann : Le live !

Paris ou la province ?

Boris : Les deux dates que j'ai préférées jouer depuis septembre dernier ont été, pour le coup, des dates parisiennes : respectivement la réouverture du Klub à Châtelet avec Parlor, concert de fou-furieux, le public était dingue, et la Release-party de notre album Gods avec Saar à l'auditorium de Marguerite Duras dans le 20ème. Cela dit, on jouait à la maison, et on passe toujours un meilleur moment quand on sent que le public est à l'écoute et kiffe avec nous, et ces deux dates là étaient absolument magiques du point de vue de la communication avec le public. Après, j'ai hâte des prochaines dates lyonnaises et belges avec Parlor, je sens que les gens auront envie d'en découdre, et qu'on passera des moments forts ensemble.

Yann : m'en fous, du moment qu'on joue.

CD ou vinyle ?

Boris : J'ai accumulé des centaines de CD pendant mon adolescence, qui croupissent tous dans un placard aujourd'hui, j'ai le seum pour eux... Je suis complètement passé au format vinyle depuis une dizaine d'années, étant acté qu'il reste le format par excellence des collectionneurs fanatiques, ce qui est complètement mon cas. Mais on continue à graver nos albums sur CD, beaucoup d'auditeurs tenant

toujours à ce format.

Yann : Vinyle ! Le CD c'est relou, faut un lecteur de CD...

Clip de «Gods» ou clip de «Instacat» ?

Boris : Wow, la question à mille francs ! Les deux n'ont rien à voir esthétiquement, le clip de «Gods» est très beau et a bien marché pour promouvoir l'album, mais j'ai tout de même une préférence de cœur pour le clip d'«Instacat», réalisé par Guillaume Quincy, le batteur de Parlor. Depuis les débuts du groupe, il réalise tous nos clips en mode DIY et nous embarque toujours dans des scénarios improbables dont lui seul à le secret... Après le commis de cuisine qui transforme son boss en tartare, le clip du confinement de mars 2020 réalisé entièrement avec nos téléphones, et le dernier clip d'«Instacat» et son chat-fluenceur addict aux likes et à la coke, je peux vous dire qu'on prépare un nouveau clip bien barré pour illustrer un deuxième single de «Comments»...

Yann : «Instacat» !! J'adore l'humour.

Francis Caste ou Manu Laffeach ?

Yann : Francisco !

Boris : Francis c'est la pinte d'IPA en Happy Hour au Molo Molo rue Sainte-Marthe dans le 10ème, Manu le petit verre de rouge tranquille sur la pointe du Cotentin.. Deux excellents ingrédients avec chacun leur saveur et leur personnalité, je referai appel à eux sans hésiter à l'avenir. Francis est excellent pour les grosses prods léchées, Manu a une approche plus live et punk, les deux sont complémentaires.

Comments ou no comments ?

Boris: No comments !!

Yann : Comments !! Pour la contradiction avec Bobo

Post in Paris ou Roadburn ?

Boris : Les deux mon capitaine ! On devrait annoncer sous peu la tenue de la quatrième édition du Post In Paris Festival, toujours à Petit Bain, toujours organisée et programmée par Yann et moi conjointement avec Clément Dubosk (Brusque), Tiffany Lesueur (programmatrice du Supersonic), et avec l'aide précieuse de nos nombreux bénévoles. Après deux ans d'annulation consécutives suite au

Covid, on est on ne peut plus motivés pour la programmation de cette nouvelle édition qui mettra toujours en avant des artistes talentueux issus du post-rock et toutes sortes de musiques dites «aventureuses». Quant au Roadburn, j'y retournerai avec grand plaisir en avril prochain, après trois ans sans véritable édition, Tilburg m'avait manqué...

Yann : On croise tous très fort les doigts, Post in Paris !

Supersonic ou Espace B ?

Boris : Deux salles qu'on a abondamment écumées tant avec Saar que Parlor, et imprégnées de beaucoup de beaux souvenirs de lives également en tant que public. Impossible de les départager, elles sont toutes les deux dans mon panthéon des meilleures petites salles parisiennes.

Yann : M'en fous, du moment qu'on joue.

Bonnes résolutions ou bonne cuite ?

Boris : Bonne grosse cuite quand même, on va pas se le cacher, pour dire adieu et fuck you à 2021, qui aura été une bonne année merdique sur biens des plans, en espérant que la situation sanitaire se stabilise en 2022... Merci W-Fenec pour l'interview et bonne grosse cuite à vous aussi !

Yann : Bonnes résolutions, je suis un mec sérieux, pas comme ce deglingos de Boris Patchinsky, que j'aime.

Merci à Yann et Boris de s'être prêté au jeu, merci également à Pat (Klonosphère).

■ Oli

HUGUI(GUI) LES BONS TUYAUX

Cher Guillaume Circus ! Quel plaisir de te retrouver à l'occasion de cette magnifique rubrique qu'est HuGui{Gui} les bons tuyaux. Ça peut paraître pompeux et complètement égocentrique, mais cette rubrique, elle déboîte ! Tu te rends compte, nos échanges sans filtre permettent à nos lecteurs de (re)découvrir des groupes qui nous marquent et de prendre non pas une mais deux gifles coup sur coup. On devrait être nominés au prix Nobel de la Paix tellement cette rubrique est apaisante. Comme je n'ai cessé de te le dire depuis quelques semaines, tu as encore visé juste avec Radkey qui m'a rendu tout chose. Quel sacré tuyau mon ami. Toujours est-il que notre joute écrite commune a été le dernier papier rendu pour boucler le dernier numéro du W-Fenec mag (dantesque, mais pas grâce à moi) et une fois n'est pas coutume, je te propose bien en amont de la publication du numéro 49 mon tuyau du moment. Un tuyau qui ne manquera pas, j'en suis sûr, d'obtenir l'homologation made in Circus. Par contre, je te préviens, on va rentrer un peu plus dans le dur pour ce coup-ci avec Kids Insane. Ça te parle ?

«**Kids Insane** is a hardcore band from Israel» [source : Discogs]. Voilà, les présentations sont faites. Vite fait, bien fait. Comme leur musique. Fat, fast, Israël, ça te rappelle quelque chose ? Not On Tour bien sûr ! C'est par l'intermédiaire du quatuor mené par la chanteuse Sima que j'ai connu Kids Insane qui existe pourtant depuis 2010 et qui a trois albums et quelques formats courts à son actif. Pas sûr que les types soient venus jouer en France (contrairement à N.O.T. que tu as eu la chance de voir si mes souvenirs sont bons) mais peu importe. Kids Insane et Not On Tour ont partagé un split le printemps dernier, avec trois titres chacun pour environ 8 minutes de zik ! Et crise sanitaire oblige, la release party du split a fait l'objet d'une retransmission via Facebook Live d'une battle entre les deux groupes dans un local de répétition ou un studio, un peu à la manière de Swad et

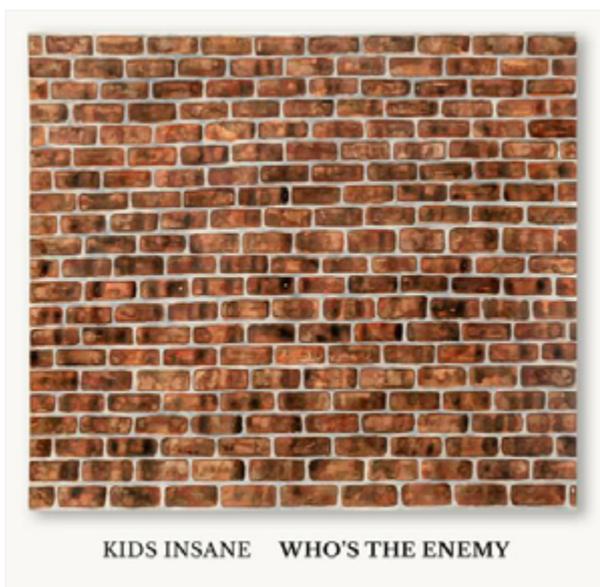
des Pookies à la grande époque. C'était fun, si bien qu'à la fin du show, c'est bien Kids Insane qui m'avait le plus marqué (l'attrait de la nouveauté, sachant que j'ai usé des lives de Not On Tour sur le net. D'ailleurs, la captation de l'ami Bir du Wallabirzine lors d'un Xtrem Fest reste une de mes favorites). Comme tu commences à me connaître, je suis allé fouiner tout ça sur le net et je me suis aperçu qu'en plus de publier le split, Kids Insane venait de presser Whos's the enemy, un ?" très certainement enregistré lors de la session des morceaux du split. Et là, j'ai pris une sacrée baffe. Kids Insane, c'est instinctif, surpuissant, rapide et sans fioriture. Le son est énorme (cette basse !) et le format titres courts (exercice qui peut se révéler casse gueule) colle parfaitement à la peau du quatuor, qui enchaîne mélodies rugueuses et refrains tape à l'oreille : clairement, ça te donne envie de danser version mosh pit. Les codes du punk hardcore sont respectés à la lettre, c'est clair, net et précis. Le groupe a reçu le soutien de Yotam Ben Horin (Useless ID, Chabad Religion) pour les arrangements et la production, et l'ensemble a été mixé et masterisé chez Jason Livermore au Blasting Room (Descendants...). Tu parles d'une équipe ! Pour la petite histoire (car sans petite histoire, la vie serait bien chiant), je me suis empressé de me connecter à en.talitimholim.com (le site du label israélien au logo improbable) pour commander fissa les disques. Mais le paiement en dollars et les frais de port exorbitants ont eu raison de moi et de ma passion dévorante de posséder les objets sur lesquels sont gravés la musique que j'aime. Mais comme je ne m'avoue jamais vaincu, j'ai quand même fait affaire chez Twintoe Records, un label basé à Berlin chez qui j'ai fait quelques jolies emplettes. Bien vu l'aveugle, hein ? Alors mon bon Circus, c'est peut-être un peu rugueux pour toi, mais je suis persuadé que tu vas te prendre au jeu et ça te changera un peu des Sheriff hein ? Du bon rock'n'roll pour ta bagnole mon pote (ou pour ton mauvais RER B). Bon tuyau non ?



Salut mon Gui de Champi. Je te renvoie la pareille, c'est un plaisir, comme toujours partagé, de te retrouver pour cette rubrique. Tu me vois d'autant plus ravi d'apprendre que tu es un nouveau fan de Radkey mais je n'en attendais pas moins de toi. Je commence à te connaître depuis le temps. Tiens, fun fact ou coïncidence marrante en bon français (va falloir se mettre au pas avec les élections putrides qui arrivent), alors même que j'avais bouclé mon papier bon tuyau pour le dernier mag (en retard pour changer), je feunais chez General Music Store, un disquaire / libraire d'occasion à Montpellier et v'là t-y pas que je tombe sur le premier LP de Radkey qui me manquait, compilation de leurs premiers EPs et singles, à 12 €. Autant te dire que je ne l'ai pas laissé passer. Pas fou le gars ! Pas comme tes enfants israéliens.

Fou... enfants... Kids Insane... c'est bon, tu l'as ? Si j'avais pu voir le nom du groupe ici ou là - sûrement associé à Not On Tour, chouette band, chouette concert à l'Xtrem Fest 2019 et big up aux amis Bir et Junk (derrière la caméra) du Wallabirzine -, je n'avais jamais fait l'effort d'écouter. Je viens de m'envoyer les deux 7» dont tu parles. Ça trace direct dans le vif du sujet, sans fioriture aucune, en effet. C'est pas forcément un style qui me touche le punk hardcore. Ça ne me déplaît pas mais ne me procure pas de frissons ou d'émotions particulières or c'est ce qu'on attend de la mu-

sique, non ? Mais là je ne ressens rien, désolé pas désolé. J'ai essayé plusieurs fois pourtant, avec différents groupes, sommités du genre, susceptibles de me brancher, notamment via leur fibre mélodique et toute la clique Lifetime, Kid Dynamite (d'autres sales gosses), auxquels renvoie Kids Insane mais non. Après, les quelques titres que j'ai écoutés passent nickel mais je pense que cela est justement dû au format court. 5-10 minutes c'est ok, au-delà je vais décrocher. En remettant une deuxième fois les deux 7», je retrouve des influences The Bronx du premier album (mais sans le côté R'n'R), cela passe bien, le son du Blasting est cool mais je sais que je n'y reviendrai pas. Je connais néanmoins désormais un quatrième groupe de Tel-Aviv grâce à toi, après ceux que tu as cités et Carusella. Tu te rappelles ce duo heavy rock et leur tube «Star quality» ? Ça date de 2008 je crois et je vais lancer illico ce morceau que j'ai pas écouté depuis un bail. Mais patience, ce n'est pas encore mon tuyau. Allez, à mon tour de m'aventurer hors des sentiers battus, de la comfort zone (zone de confort en bon français... remarque si Zemmour savait le nombre de mots qu'on utilise quotidiennement et qui viennent de l'arabe, il ferait un AVC direct) avec un groupe à des années-lumière, enfin 12130 kms... à Los Angeles. J'ai nommé Madame **Colleen Green**. J'annonce la couleur d'entrée (verte ? hihi), contrairement aux fois précédentes avec White Reaper et Radkey, je



suis là bien moins sûr que tu accroches. Alors que moi je fonds pour sa power pop synthétique adolescente. L'album avec lequel je l'ai découverte à l'été 2015, au détour d'un groupe Messenger avec des potes toulousains, dans lequel on se partageait déjà nos bons plans, tuyaux (décidément, l'histoire de nos vies) et liens pour choper les mp3, s'appelle du reste I want to grow up et est à mes oreilles le meilleur. Le dernier, sorti cette année, est comme son titre, Cool. Elle était / est toujours affiliée à la scène garage californienne, Burger Records, Hardly Art et consorts, notamment une proximité avec Jeff The Brotherhood. Ça, perso, ça me parlait pas des masses mais en revanche, le fait qu'elle ait grandi en écoutant Blink-182, Descendents ou les Ramones, là je dis banco. Elle avait même bricolé une reprise de «M+M's» de Blink et y a deux ans, repris intégralement à sa sauce un peu lo-fi leur album Dude ranch. Bon, ma fanattitude m'a fait raquer quelques \$\$ sur bandcamp mais je concède que c'est pleinement dispensable, même quand on aime les deux. I want to grow up je l'ai par contre poncé en boucle. Je suis le parfait client de ce truc un peu bancal, minimaliste, mélancolique derrière la pochette kitsch, avec des morceaux très différents, weezeresques comme «TV», «I want to grow up», «Things that are bad for me (pt. I & II)», le tube «Pay attention», le punk rock «Grind my teeth», le plus léger «Wild one», le lancinant «Deeper than love» ou le magique «Whatever I want», que j'avais mis dans une compil / mixtape pour une fille que je branchais. Ma



tentative avait lamentablement échoué (bon, elle était en couple, j'avais pas mis toutes les chances de mon côté, ahaha) mais elle est un peu à l'image de ce que représente Colleen pour moi. Une artiste touchante, un peu maladroite, qui cache vainement sa timidité derrière ses lunettes noires, même en concert à l'intérieur et un côté nonchalant, j'men bats les ovaires... J'aurais bien convié mon pote Gautier (ex Fat Beavers) pour en parler mieux que moi (c'est son fan number one) mais il n'a pas la chance de porter notre beau prénom.

Tu me diras ce que tu en penses, hein. Moi, là je ne peux pas mettre le rock'n'roll des \$heriff dans ma bagnole, quand bien même je suis près de Montpellier. D'une, personne n'a jugé opportun de m'envoyer un promo (et j'attends toujours le lien que tu m'avais promis), de deux, commençant l'année de manière positive, l'assurance maladie m'a demandé de m'isoler et pas sortir de chez moi. Bises. Enfin non, check. Enfin non, coucou de loin.

Mon Circus Covidé, on aura tout vu. J'espère que tu as pu te débarrasser de ce cette saloperie sans encombre. En tout cas, ce virus n'aura pas eu raison de ton (bon) goût même si je te trouve un peu chafouin avec l'attachée de presse des \$heriff, oh toi le gars de Montpeul' Punk City ! Pour en finir avec Kids Insane, c'était pas gagné pour que ça te plaise, mais qui ne tente rien n'a rien, pas vrai ? Et Carusella, jamais entendu parler. Si si, promis. Je vais me pencher sur leur cas quand j'aurai réussi à décrocher de I want to grow up de Col-

leen Green. Car ouais, tu as (encore) raison, ce disque est top. Simple, efficace, emballé c'est pesé comme dirait l'autre ! La paire «Things that are bad for me (pt. I & II)» est redoutable et j'ai une nette préférence pour les morceaux pêchus comme «Grind my teeth», «Pay attention» ou «TV» par rapport aux titres plus lo-fi bricolés comme «Some people» ou «Whatever I want». Pour les titres punchy, j'ai tout de suite pensé à Veruca Salt : voix dans le même registre, guitares avec accords plaqués qui sortent dans Marshall Valvestate deux corps en mode «compresses sound» à la mode des 90's, et super attitude sonore. Ça me rappelle de bons souvenirs de ces mid nineties, quand j'achetais mes skeuds au Hall du Livre à Nancy, gigantesque librairie qui avait au sous-sol un rayon disques et qui était membre du réseau Starter : j'adorais choper les compilations du Fair, choper les mini mag du réseau, gavés de chroniques, et passer du temps sur les bornes d'écoute. Je claquais mes vacances de périscolaire dans les nouveautés quand les singles avaient encore pignon sur rue et que tu payais l'addition en francs. Retour à la réalité et à l'instant présent (difficile, car ce disque de la char-

mante Colleen sent bon les 90's). Je suis allé écouter Cool, son nouvel album, mais ça m'a moins botté. Un peu trop synthétique et un peu moins foufou que son prédécesseur que je vais m'empresse de commander avec l'aval de ma descendance, qui m'a réclamé l'album sur sa clé USB qu'elle branche sur son petit poste que lui a rapporté le Père Noël. Coincé entre Amel Bent et Chabad Religion, les transitions ne seront jamais évidentes mais que veux-tu mon ami, ainsi va la vie. Pour conclure avec ce sujet, je suis bien curieux de savoir ce que ça donne sur scène et j'espère qu'il me sera offert l'occasion d'aller applaudir l'artiste américaine et de lui dire tout le bien que je pense de son attachant troisième album. Je crois que tu as bien cerné mes goûts mon pote. Je suis assez ouvert, certes, mais quand tu me régales comme tu le fais depuis trois numéros avec cette rubrique, difficile de faire la fine bouche. Tu as encore rempli ta mission les écouvillons dans le nez. On se donne rendez-vous dans le numéro 50 pour de nouvelles aventures !

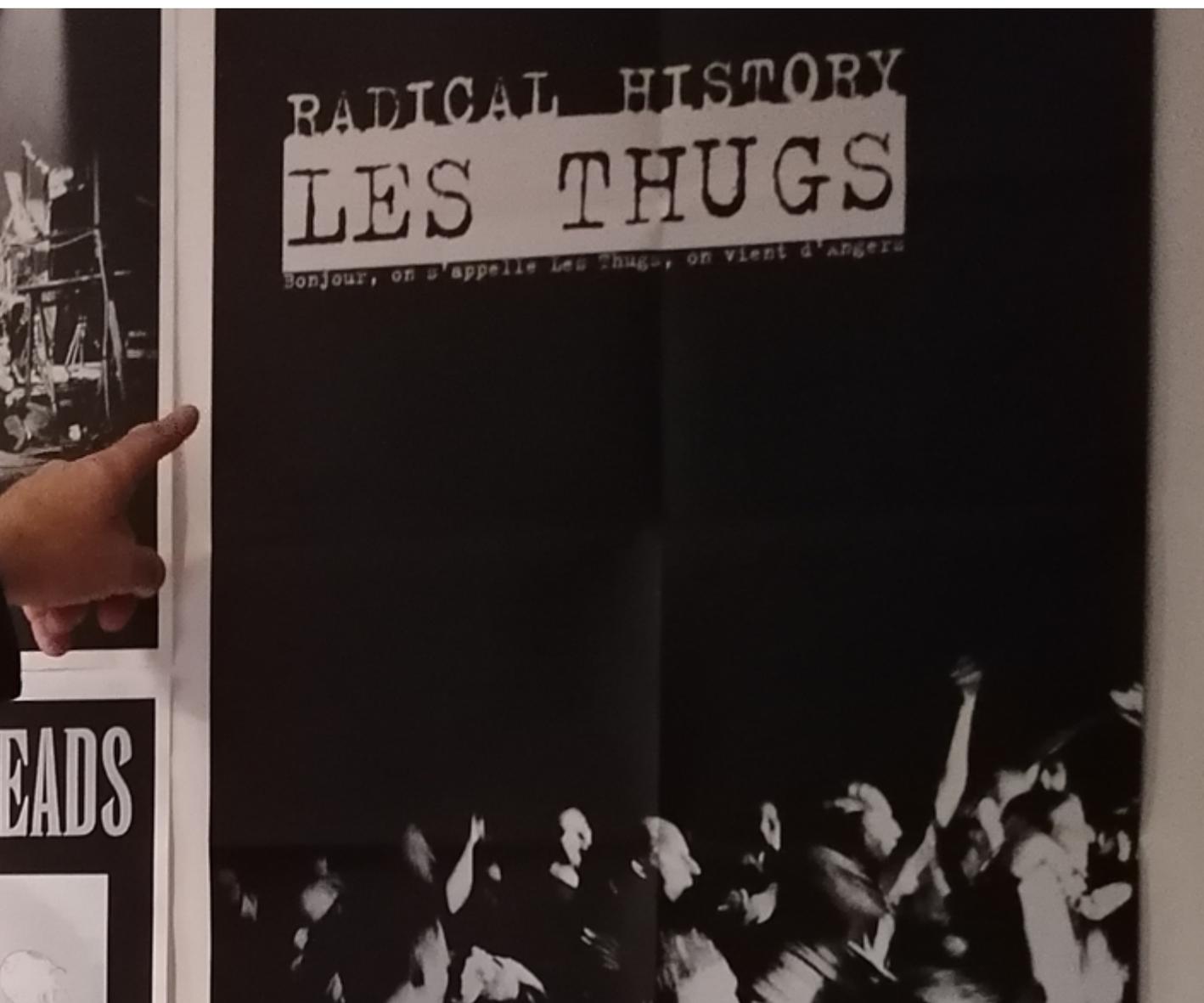
■ Gui de Champi & Guillaume Circus





DANS L'OMBRE : JEAN-LOUIS GOOD FRIENDS / PARANOIA RECORDS

JEAN-LOUIS EST CE QU'ON APPELLE UN VIEUX DE LA VIEILLE. À SAVOIR QU'IL EST DANS LE CIRCUIT DEPUIS BELLE LURETTE ET IL FONCTIONNE À L'ANCIENNE. LA PREUVE, IL SORT DES DISQUES AVEC SON LABEL ET ÉDITE DES FANZINES PAPIER PEU CHERS. PEUCHÈRE (IL EST MARSEILLAIS, CECI EXPLIQUE CELA), CELA VAUT BIEN UNE PRÉSENTATION DE SES ACTIVITÉS, NON ?



Quelle est ta formation ?

J'ai suivi des études de graphisme et de mise en page durant sept longues années.

Quel est ton métier ?

Je suis graphiste/journaliste dans un quotidien de la région.

Quelles sont tes activités dans le monde de la musique ?

Depuis plus de 20 ans maintenant je fais des fanzines. J'ai commencé avec 21 Again, puis Paranoïa et enfin Good Friends. Ces 3 fanzines m'ont permis de découvrir et de faire découvrir des groupes qui pour moi méritent d'être mis en lumière. J'ai fait de très belles rencontres et partagé de supers moments avec des personnes soit par simple échanges de mail, par téléphone ou en concert. J'ai aussi un label Paranoïa Records pour aider les groupes à sortir

leur projet. Justement, je participe aux sorties du nouveau Supermunk, Panic Monster et le premier album de Basement Gary. Je prépare une compile acoustique qui devrait sortir en 2022.

Ca rapporte ?

Non, pas du tout. Le but est pour moi une fois de plus de parler des groupes, des assos, des labels, de faire des échanges entre passionnés. C'est tout de ma poche, fait DIY sans fond mais avec passion.

Comment es-tu entré dans le monde du rock ?

Bon déjà mon père est un peu mon mentor, dans la mesure où il jouait dans un groupe de rock dans les années 60. A la maison, The Shadows et autres The Spotnicks tournaient en boucle sur la platine. C'était pas mal pour un début. Mais le déclic est venu d'un ancien ami

il y a 30 ans environ. J'étais en voiture avec lui et dans son poste K7 (une autre époque) il y avait l'album des Thugs Still hungry qui tournait sans cesse. Je lui ai demandé «mais c'est quoi ce groupe ?». J'ai tout de suite adoré et à partir de ce moment-là, j'ai commencé à écouter les Thugs et toute la scène angevine de l'époque, Dirty Hands, Shaking Dolls, etc. et à m'intéresser à la scène punk. Puis avec ce même pote on a commencé à faire un fanzine, lui s'occupait des interviews et moi je mettais en page. De là est partie une longue aventure avec la découverte de groupes français et étrangers, du punk rock mélodique à la noise en passant par le garage et la pop. Depuis j'ai rien lâché et continué.

Une anecdote sympa à nous raconter ?

Alors j'en ai une, elle date un peu mais elle est pas mal. C'était pour un festival à Arcachon vers Bordeaux en 1992, je crois. L'affiche était alléchante avec Les Thugs, Kid Pharaon, Little Rabbits, Happy Drivers, Les Shériff et Ludwig Von 88. Avec deux potes on se chauffe, on prend le train pour un trajet de 8 heures suivis de 2h de car. Ah oui, c'était l'été il fait chaud à Marseille donc on est partis en short et en t-shirt. On arrive sur le site et on voit tout de suite P.Yves le bassiste des Thugs que nous connaissions bien. On tape la discute on achète un sweat des Thugs et là, commence le bordel. Certaines personnes veulent rentrer sans tickets, les vigiles barrent le passage, et s'en suit une bagarre. C'est pas fini, le petit village prend l'allure d'une cité interdite, la police intervient, il y a un mariage dans la petite église qui va vivre des moments épiques puisque les punk envahissent cette même église et veulent pécho la mariée. Il commence à pleuvoir, on avait oublié que les dépressions arrivaient par l'Ouest... Tout va bien, nous sommes en short et sans rechange. A l'intérieur du festival, c'est la folie tout le monde essaye de partir, des jets de bouteilles nous passent au-dessus de la tête, et malgré ça, Little Rabbits attaque le concert. Mais au bout de 10 minutes, arrêt total. Bilan, festival annulé. On nous fait évacuer par un terrain vague en sautant des grillages. On se retrouve trempés à un arrêt de bus, on est en short n'oublions pas, et au milieu de nulle part. Mais heureusement que des amis qui étaient

sur Bordeaux sont venus nous chercher en voiture, il était 20h. Là, direction Marseille. Arrivé vers 4h du matin nous avons fini la soirée en boîte de nuit et en short s'il vous plaît. Le lendemain sur FR3 je vois les images du festival qui avait fait la une des journaux télévisés. Un sacré bordel.

Ton coup de cœur musical du moment ?

Ooulala. Mon coup de cœur du moment, en fait j'en ai deux, le nouvel album des Marseillais de Pogy et les Kefars et le premier album du groupe Vanilla Blue. Une merveille en matière de mélodies et d'intensité.

Es-tu accro au web ?

Oui un peu car cela me sert à contacter les personnes que je veux interviewer, de faire passer des messages sur Facebook et Twitter concernant le fanzine et le label. Aujourd'hui c'est un outil indispensable pour toute communication. C'est rapide et les infos sont diffusées instantanément.

A part le rock, tu as d'autres passions ?

Oui je fais du surf depuis plus de 20 ans et je suis fan de foot, L'OM bien sûr.

Tu t'imagines dans 15 ans ?

Oui dans une maison de 200 m² avec piscine à vagues, un jacuzzi et un bureau avec des disques d'or sur les murs, tout ça grâce aux royalties de mon label. Non je déconne. J'espère continuer ma passion et pouvoir aider avec mes petits moyens les groupes, assos et labels. Il est primordial pour moi de garder contact avec les gens avec qui je correspond depuis des années.

Merci

■ Gui de Champi

Good friends

Numéro 10 Gratuit

Novembre 2021



Photo : Laura B.

TOPSY TURVY'S

François Freygolo - Dean Didn't Care - Dargy
Crapoulet Records - Fast Lane - Panic Monster - Blondin
Marion de The Konbinis - Tiphaine de Mazonit
Steve de Robot Orchestra - Guilhem de Lost Love
Alexis de Gros Enfant Mort - Alice de Alice Hairy Arm
Dossier "Mais que deviennent-ils" : Sloy

et aussi Burning Heads - Foggy Bottom - Astrolab - Chroniques Disques



LOFOFORA

MONSTRE ORDINAIRE

[At(h)ome]

Qu'avons-nous à rajouter sur Lofofora à la fin de l'année 2011 ? Sérieux, rendons-nous à l'évidence. Il y a plus de vingt ans, la bande de Reuno et Phil aiguisait ses premiers couteaux à la Luna Rossa. Putain, c'est loin tout ça. Les épisodes Hôpital Éphémère, Virgin, Sriracha, des line-ups et j'en passe, ont fait de cette bête scénique un pionnier durable du rock à gros décibels en France. Une «mine» (à défaut d'une carrière, cf Interview #4 : Ted vs Reuno [juil. 2009]) qui nous amène aujourd'hui à un 8ème album studio fidèle aux principes indéfectibles du groupe : rage verbale et sonore, humilité et générosité.

Depuis le début des années 2000, le quatuor avait déçu certains irréductibles de la première époque. Une décennie où la place de batteur a été en majeure partie occupée par Pierre Belleville (Artsonic, Destruction Incorporated). Parti vers d'autres horizons, il a donc laissé son siège à une autre génération, celle de Vincent, arrivé en 2009, avec laquelle Lofofora a su continuer son aventure que l'on espère la plus longue et heureuse possible. D'un autre style, plus lourd et orienté stoner, le batteur de Zoe amène tout son savoir-faire et cela s'entend indéniablement. Une cure de jouvence qui marque son empreinte (j'ai mal pour la peau de caisse-claire) sur ce Monstre ordinaire doté d'une production qui vous change la face d'un groupe. Enregistré en Suisse au Rec-Studio avec Serge Morattel, producteur entre autres de Knut, Impure Wilhel-

mina et Year Of No Light, les parisiens d'origine passent en mode «coup de pelle», pour faire un beau parallèle avec l'intrigante pochette signée du photographe Eric Canto, également auteur, entre autres, de celles de Failles de Mass Hysteria et d'Amazing grace de Bukowski. Pesant et cradingue, le son du nouveau Lofofora sied parfaitement avec ses compositions toujours axées autour du punk, du hardcore et du métal. A des années-lumière du trop propre, froid et «métallique» Mémoire de singes en terme de production, Monstre ordinaire remet les pendules à l'heure et permet au groupe de manier son art avec brio. Sur des riffs fougueux efficaces à la pelle (désolé) alliés à des frappes chirurgicales, Reuno montre toute sa belle verve dure, familière à tous ceux qui flirtent avec la musique du quatuor depuis pas mal de temps.

Un Monstre ordinaire auquel on s'attache assez rapidement, un monstre qu'on a envie de chérir, si bien qu'on oserait presque le ranger parmi le meilleur album de Lofofora depuis Dur comme fer. Un nouveau lifting. Une nouvelle ère commencerait-elle ?

■ Ted

W(ho's next)-FENECE

MAG #50 = NUMERO SPECIAL !!!

JERRY CANTRELL

ATHLÈTE

THERAPY?

QUIETUS

PENSEES NOCTURNES

LIONHEART

EXCEPT ONE

GODDBYE METEOR

INSOLVENCY

VOLBEAT

DARCY

THE QUILL

...



FAN DE NOT SCIENTISTS

Je (enfin, plutôt, on) m'appelle par mon prénom (et parfois mon surnom). La quarantaine bien tassée et actuellement basé dans une région au climat océanique dégradé à influence continentale. Ça peut sembler mystérieux au premier abord, mais même si cette rubrique est sensée mettre en valeur le « fan attic » que je suis, je préfère en rester là avec les présentations et rester focus sur la raison de ces quelques lignes consacrées à un groupe pour lequel je voue une passion : Not Scientists.

Not Scientists, tout le monde connaît. Ou, tout du moins, tout le monde devrait connaître. Groupe formé en 2013 sur les cendres encore incandescentes d'Uncommonmenfrommars (la paire Ed et Jim), flanqué du batteur de Not Guts No Glory et Supermunk (Basile) et de Thib' à la basse (aujourd'hui remplacé), Not Scientists a déjà à son actif un 45 T, deux splits, un EP et deux albums. Sans parler des participations aux compilations diverses et variées. Le groupe a joué un peu partout en Europe et sur le continent Américain (Canada et USA) et a notamment forgé son identité sur scène. C'est surtout

un groupe accessible, loin du star système et unanimement sympathique. J'ai suivi d'assez près les débuts et l'évolution du groupe, une fois le premier EP Leave stickers on our graves est paru. Un disque que j'ai trouvé assez rafraîchissant, loin des activités précédentes de ses membres, avec pour fil conducteur des sons de guitares cristallins, des voix géniales et des compositions abouties. J'ai ensuite vu quelques concerts sympas, les premiers de Thib' avec des vrais retours alors que l'imposant bassiste commençait à marquer son style sur scène. Puis est sorti le premier album que j'ai mis du temps à enfourner dans ma platine, de crainte peut être de ne pas ressentir la même flamme que pour l'EP. L'écoute de ce disque (qui n'était pas encore officiellement sorti) a coïncidé avec un concert donné à l'étage d'un caf conc'. Pas de scène, petit système son, le strict minimum. Et je pense que ce concert restera gravé à vie dans ma mémoire. Ce genre de moment spécial, que tu n'oublieras pas. J'ai peut-être été le seul dans la maigre assistance à ressentir ça. C'est fort probable. Ce concert a été pour moi le déclic. L'énergie déployée par le groupe m'a laissé sans voix. C'était il y a sept ou huit ans, mais je m'en souviens comme si c'était hier. Je ne suis même pas sûr que le groupe se souvienne de ce concert. Peut-être que pour lui, c'était un bon concert, sans plus. Mais pour moi, c'était un moment magique.

Destroy to rebuilt, ce fameux premier album, je l'ai poncé. Je le connais par cœur. Tous les break de batterie de Basile. Toutes les notes de Jim. Toutes les lignes de basse de Thib'. Toutes les textes de Ed. Non, pas tous les textes car je ne suis pas fortiche en anglais. Destroy to rebuilt est un disque essentiel dans ma discographie. Not Scientists est un groupe essentiel dans ma perception des émotions véhiculées par la musique. J'ai beau aimé des tonnes de groupe, j'ai pu organiser des vacances et des weekends autour d'un groupe qui jouait dans mon lieu de villégiature, je pense que c'est Not Scientists qui m'a procuré mes plus beaux émois musicaux ces dix dernières années. Et je peux affirmer que ce groupe est ce que j'ai écouté de mieux ces dix mêmes dernières années. Je suis d'ailleurs en train d'écouter ce disque génial au moment même où je rédige cet article. Jamais je ne pourrais me lasser de ce disque. Et de ce groupe.

La notion de fan m'a toujours un peu dérangé. Elle est pour moi négativement connotée, et synonyme d'excès et même de déraison. Ne parlons même pas de l'adjectif fanatique. Le Robert le définit d'ailleurs par celui qui a une passion, une admiration intense pour quelqu'un ou quelque chose. Passionné, je le suis. Sans excès. Enfin, je pense. Ce n'est pas ce qu'en pense ma femme. Je n'ai pas un buste de Ed dans mon salon, mais elle n'arrive pas à comprendre pourquoi je possède trois LP du premier album (label français et US, couleurs différentes). Ainsi qu'une version japonaise en CD, sans parler de la version K7. Et que je suis à l'affût pour acheter la seule version du premier EP qui me manque (un pressage avec un insert spécialement imprimé à vingt exemplaires lors d'un passage du groupe au Québec). J'ai récidivé quand est sorti Golden Staples en 2018. J'ai précommandé lors de sa sortie toute les versions vendues par le label Allemand. Thib' n'en revenait pas et du coup, il m'a envoyé les fichiers numériques ou ou deux mois avant la sortie du skeud. Quand j'ai reçu les LP et CD, je connaissais le disque par cœur. Autant j'ai très peu de merch « textile » du groupe, je possède (à une exception près, fameux faux pressage québécois) tous les formats existants des disques (même les promos). Je collectionne ces fameux formats pour le fun et pour soutenir à ma manière le groupe. Les zicos doivent me prendre un peu pour un fou, mais ça les fait marrer quand même.

Je connais les musiciens depuis longtemps, bien avant que le groupe n'existe. Très peu

Basile que j'avais croisé une fois ou deux, mais les trois autres, ouais. J'ai déjà sympathisé avec des zicos que j'ai rencontré à force de les voir en live. Dans le cas de Not Scientists, c'est peut-être la première fois que je tombe autant amoureux d'un groupe formé par des copains. Ça peut paraître étrange d'être fan d'un groupe de potes. Je n'ai jamais réclamé un médiateur à Ed (même si j'ai une série avec le logo du groupe !) et je n'ai jamais fait dédicacer mes disques. Clairement, ça serait bizarre. Par contre, quand je vais les voir en concert ou quand je suis amené à les croiser dans la vraie vie, ils savent. Ils savent que j'aime avec passion leur groupe. Je n'ai pas besoin de leur redire, je les ai assez bassinés avec ça. Cet article n'est pas signé, mais si par hasard ils tombent dessus, ils reconnaîtront qui en est l'auteur (toi aussi peut être).

Je suis fan de Not Scientists. Et je me porte bien, merci. Le groupe est confidentiel à l'échelle du grand public et quand j'en parle à des amis ou des collègues qui ne suivent pas l'actualité de la scène indépendante rock française, j'ai parfois l'impression de parler dans le vide. Peu importe (même si ça peut être un peu frustrant). Je suis fan de ce groupe dont je ne pense pas pouvoir me lasser un jour.

■ L'auteur préfère rester discret





0122